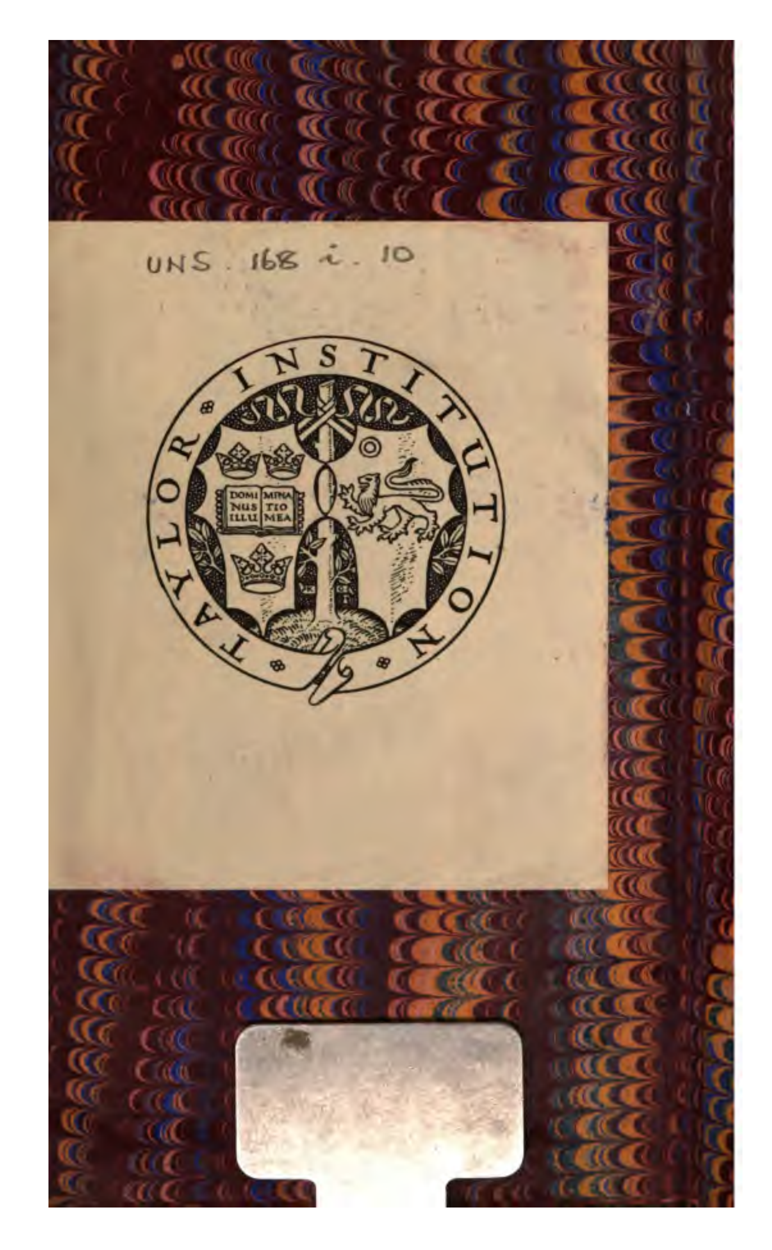



UNS. 168 i. 10
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

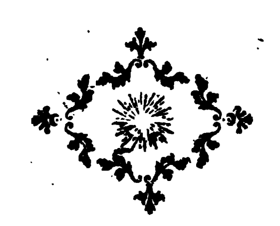


SUITE
DE L'HISTOIRE
DU CHEVALIER
DES GRIEUX
ET DE
MANON LESCAUT.

PAR M. L'ABBÉ PRÉVOT.

NOUVELLE ÉDITION.

Troisieme Partie.

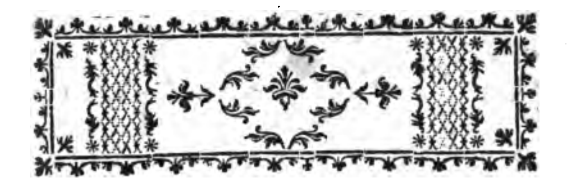


A AVIGNON,

Chez JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, près le Marché-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

J. L. Bousquet



SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT.

Avertissement, préface, discours préliminaire, avis de l'éditeur ou du libraire, qui est-ce qui lit tout cela, quand on ne cherche qu'à se délasser par la lecture frivole d'une historiette? souvent on feroit bien de passer par-dessus, quand on va lire un grand ouvrage. Un auteur qui s'encense, ou qui méprise tout ce qui a paru avant ce qu'il va mettre au jour; un autre qui, pour piquer la curiosité, & faire naître l'envie d'acheter, annonce des singularités extraordinaires, bien sûr de ne pouvoir tenir parole; un autre qui nous

détourne des véritables raiſons qui l'ont fait écrire, en nous en forgeant adroitement de fauſſes, qui puiſſent donner un ton de vraiſemblance, de vérité même à ce qu'il a purement imaginé. Voilà tout ce qu'on trouve pour l'ordinaire dans ces avertiſſemens : je me garderai donc bien d'en faire ; mais (me dira-t-on) c'en eſt un par où vous débutez : oui, lecteur, je ſuis forcé de vous faire cette petite ſupercherie, parce que celui-ci eſt indiſpenſable. Il vous eſt néceſſaire pour l'intelligence de ce qui va ſuivre. Je ne diſtinguerai même ce préambule d'avec le corps de l'hiſtoire, par aucune marque, de peur que vous n'y couriez bien vîte : mais je ferai court.

A la mort de M. le comte du... qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, on vient de trouver, parmi ſes papiers, la ſuite de l'hiſtoire de Manon Leſcaut & du chevalier des Grieux : c'eſt le chevalier des Grieux lui-même qui, après avoir perdu ſon pere & ſon frere aîné, peu de tems après ſon retour de l'Amérique, a pris le nom de ſa maiſon, & aucun de tous ceux qui l'ont connu particuliérement ſous le nom de comte du..... n'a jamais ſu qu'il étoit le même, dont l'auteur des *mémoires d'un homme de qualité* avoit donné les premieres aventures : il en a écrit la ſuite de ſa main. Si dans le ſtyle on ne retrouve pas cette plume élégante qui ſait donner un attrait enchanteur à tout ce qu'elle produit,

on trouvera dans le fond de l'histoire des situations rendues par celui qui les a senties, des changemens dans les mœurs & dans le caractere; changemens que la différence de l'âge, & les sentimens nés avec l'homme de condition bien élevé, operent infailliblement, quand les grandes passions sont amorties. Au reste, je ne sais pourquoi j'ose le juger; c'est au public à apprécier ces mémoires.

Le chevalier des Grieux lui-même disoit énergiquement, dans un avertissement fort long, que les égards dus aux vivans m'ont obligé de supprimer (quoiqu'il eût peut-être été meilleur que le mien,) qu'il étoit plus aisé de plaire & d'intéresser par un roman que par une histoire; parce que dans une histoire on étoit obligé de peindre l'homme tel qu'il avoit été, & que dans un roman on étoit le maître de le peindre tel qu'il doit être. C'est tout ce que j'avois à dire, comme éditeur; & c'est à présent le chevalier des Grieux, devenu comte du... qui va parler.

Je passe l'éponge sur tout ce qui a été dit de moi dans les deux premieres parties de ma vie: j'aurois beau vouloir me justifier sur quelques faits, on ne me croiroit pas, parce que l'aveu que je ferois de quelques-uns me feroit toujours croire coupable des autres: ainsi je ne nie rien, & je n'approuve rien; je suis un homme tout neuf pour le public, parce que je sais ce que je

fuis par moi-même : si j'ai plu, fabriqué par un autre, j'intéresserai peut-être par ma propre existence.

Quand, à mon retour de l'Amérique, je me fus rendu à la maison paternelle où Tiberge voulut bien m'accompagner, je n'eus rien de plus pressé que de demander à mon frere comment mon pere avoit terminé sa vie. Ce cher frere m'apprit qu'un accident avoit failli les en priver tous les deux; qu'une poutre d'un vieux bâtiment, qu'ils avoient été visiter ensemble, s'étoit dérobée sous eux; qu'ils avoient fait une chûte énorme; que lui n'avoit eu qu'une contusion à la tête dont il ressentoit encore quelques douleurs; mais que notre pere avoit eu une cuisse cassée, & qu'il n'avoit survécu que trois jours à ce malheur, & qu'un domestique en étoit mort sur le champ.

Quelque révolution que produise en nous le récit de ces événemens sinistres, quand surtout la nature & la tendresse se réunissent pour les déplorer, le croira-t-on ? je me sentis un peu soulagé. Ce ne sont donc pas mes fautes, me disois-je, qui l'ont précipité dans le tombeau; ce remords eût comblé la mesure de mes amertumes, & eût mis sur mon cœur un poids égal à celui qui me faisoit sentir la triste fin de ma tendre Manon. Mais je ne cessois de lui donner des larmes, & j'avois besoin de toutes les consolations de

Tiberge & de mon frere, pour ne me pas livrer chaque jour à un déſeſpoir réfléchi, plus dangereux quelquefois que celui des premieres douleurs. Quand les grands maux nous accablent, & que nous voulons nous détruire, pour nous en délivrer, les coups que nous nous portons ſont mal aſſurés, & ne terminent pas toujours notre carriere.

Les officieux nous font revivre; les conſeils, la religion, tout nous rappelle à des ſentimens plus doux, & nous font ſurmonter avec le tems notre triſteſſe; mais quand nous n'avons point fait de ſacrifices pour elle, que nous nous ſommes plu à la laiſſer germer dans notre cœur, que nous l'y avons nourrie, & que nous venons à la comparer au peu d'avantage qu'il y a d'exiſter ſur une terre malheureuſe, qui nous offre ſans ceſſe les images de nos écarts, & les miſeres qui doivent en réſulter par les ſuites, il ne faut pas long-tems calculer pour trouver la mort préférable; & il faut des forces ſupérieures pour réſiſter aux foibleſſes mêmes de notre raiſon. Etois-je fait pour avoir ſur la mienne autant d'empire? cet empire lui-même eſt une autre raiſon; il faut qu'elle ait des principes, & que nous ayions la liberté de nous y arrêter. Pauvre humanité! comment es-tu faite? tu n'es donc pas libre, puiſqu'il faut que tu combattes ſans ceſſe avec toi-même, ou que tu te laiſſes aller à la

raison dominante ? La mienne étoit mon chagrin ; je ne voyois, je ne sentois que lui ; par-tout Manon s'offroit à moi prête à être couverte de sable. Le plus bel ouvrage de la nature, le seul qui pût charmer & mon cœur & mes yeux, n'étoit plus, ou n'étoit qu'un objet d'horreur ; je l'avois perdue dans le tems que, parfaitement convaincue de toute la force de ma tendresse, elle m'avoit à son tour prouvé la vérité de toute la sienne ; dans le tems qu'elle ne sembloit plus desirer, pour être tout-à-fait heureuse, que les occasions de me faire quelqu'éclatant sacrifice, pour me convaincre qu'il n'y avoit plus rien qui la pût séparer de moi.

Un jour que Tiberge & mon frere m'avoient laissé seul, ce qui ne leur arrivoit pas souvent, je m'écartai du château, & m'enfonçai dans le parc ; j'allai m'asseoir au bord d'un canal, mais je ne restai pas long-tems dans la même posture ; je me couchai la face contre terre, appuyé sur mes deux bras, & je m'engloutissois dans l'abyme de mes réflexions accablantes. Qu'est-ce que vivre, après tout, me disois-je ? est-ce autre chose que voir, écouter & sentir ? voyons donc quel usage je vais faire à l'avenir de ces trois prétendus bonheurs qui ont tant de charmes pour mes semblables, & s'ils valent la peine de m'attacher à la vie. Que vois-je, & que verrai-je le reste de mes jours ? le spectre de ma

maîtreſſe qui vient me cacher tous les objets qui m'environnent, & qui ſemble les envelopper tous, pour ſe réfléchir ſeul ſur moi ! je ne la vois plus volage, ingrate, & m'humiliant d'un regard dédaigneux, ou du ſourire moqueur qu'elle me lançoit, quand elle me ſacrifioit à l'opulence d'un autre amant ; mais je la vois ſage, fidelle, & mourant de l'excès de ſes craintes pour moi ! ſes paupieres ne ſe ferment qu'en me lançant les derniers rayons de ſon amour ; ſes mains preſſées dans les miennes me donnent les derniers efforts de ſa vie ; ſa bouche m'exhale les derniers feux de ſon cœur, & la tendre langueur répandue ſur ce qui lui reſte de traits, me parle encore de ſes regrets, de ſa vertu, de ſa fidélité & de ſon amour. Vivrois-je donc pour voir toujours ce lugubre ſpectacle ! qu'entends-je ? & qu'entendrai-je à l'avenir, qui puiſſe quelquefois me diſtraire de cette horreur ! Des conſolations ! Dieux ! qu'elles ſont ſtériles & vagues pour les cœurs vraiment ulcérés ! que les conſolateurs ſont mal-adroits ! ou qu'ils reſſentent mal nos peines ! c'eſt en me faiſant des portraits révoltans de Manon, c'eſt en me rappellant tous ſes torts, qu'ils croient l'arracher de mon ſouvenir ! ils ne voient pas que ſi ſes penchans lui avoient fait commettre des fautes, plus tard elle les avoit reconnues, plus ſincérement elle les avoit abjurées, & plus elle m'étoit devenue chere & pré-

cieuse : ils me rappellent sans cesse aux devoirs de la religion & de la vertu. Est-ce là le tems de me faire revenir à ces aimables filles du ciel qu'on ne peut s'empêcher de révérer, quand l'ame est assez libre pour les contempler dans tout leur éclat, mais qui perdent beaucoup de leurs charmes quand on n'oppose qu'elles à une extrême douleur ? D'ailleurs, quand je pourrois me consoler un jour, qu'entendrois-je dire de si attrayant à ces êtres orgueilleux, qui puisse me faire desirer encore d'exister parmi eux. Tous leurs discours sont pleins d'artifice, de mensonge ou d'ignorance : pour un ami fidele qui nous parle sincérement, on trouve cent traîtres qui nous entourent, qui s'éloignent de la vérité, parce que notre foible espece ne la sait presque sur rien ; & que pour peu qu'ils la connoissent, ils nous la cachent pour nous flatter ou pour nous séduire. Je ne verrai donc rien, & je n'entendrai rien qui puisse me faire desirer de vivre : voyons si les sensations m'en donneront plus d'envie ; mais pour quelles sensations, grands Dieux ! suis-je à jamais réservé ! si tout devient plaisir auprès de l'objet qu'on aime, tout est amertume quand on en est séparé ; la vie la plus sensuelle, l'aisance, le repos, tout ce que les autres hommes appellent des plaisirs chez moi, sera indifférent ou cruel. Le sommeil, ce plaisir nécessaire à tous les hommes, ne m'accorde les faveurs qu'il donne aux autres,

que pour me les rendre dures & pénibles : ces ſonges, ces parfaits comédiens qui nous jouent ſans ceſſe nos paſſions dans nous-mêmes ; ces fideles rapporteurs des idées de la veille, n'ont jamais rien que de terrible & d'effrayant à m'offrir, & je ne dois de la vie en attendre d'autres ſecours ; car ils ne ſont jamais inſpirés que par ce qui nous agite : le tendre enfant dans ſon berceau n'a que des rêves innocens & agréables ; ſa paupiere tranquille, ſes levres vermeilles, ſa ſérénité, tout nous l'annonce. Le criminel dans ſon cachot ne rêve qu'aux inſtrumens de ſon ſupplice, le ſourcil hériſſé, des yeux égarés, un regard farouche, une ſueur froide répandue ſur ſon front, ſont les images parlantes de ſes peines. Le chevalier des Grieux ne rêvera donc jamais qu'à la mort de Manon ! quelles douceurs ſeront donc les miennes ? des femmes ! Ah ! Manon, je te le jure, ſi je te ſurvivois, ce ſeroit pour te pleurer ſans ceſſe, & non pour tâcher de t'oublier dans les bras d'une autre ; je n'ai connu que tes charmes, & je crois qu'il n'y en avoit pas d'autres ; mais quand la nature, en s'épuiſant, pourroit animer pour moi ta ſemblable, ne dois-je pas reſter à toi après la mort même ? L'idée ſeule d'une infidélité me fait frémir : mourons plutôt que de la concevoir ; & puiſque rien ne doit plus m'affecter déſormais, ſi ce n'eſt le trouble que tu me cauſes, que je ne

dois rien voir, que je ne dois rien entendre, que je ne dois rien sentir qui ne me soit détestable, cherchons les moyens sûrs de le rejoindre, mourons ! Je me relevois en proférant ces dernieres paroles : le canal étoit sous mes pieds ; je me précipitai dans ses eaux.

On ne prévoit pas tout, quand on se livre au désespoir ; on croit de bonne foi qu'on va mourir ; on oublie toute la nature entiere : je crois qu'un malheureux qu'on conduit au supplice, ne voit pas des mille de têtes qui s'efforcent de le voir : comment aurois-je vu quelques jardiniers qui bêchoient à cent pas de moi, & qui, entendant le bruit que j'avois fait en tombant dans les eaux, accoururent sur les bords du canal en jettant de grands cris : ils avoient passé auprès de moi, quand j'étois dans ma méditation désespérante, sans que je m'en fusse apperçu : ils avoient quelques connoissances de mes chagrins, ils se douterent bien que, dans une saison un peu avancée, on ne se jettoit point, avec ses habits sur-tout, dans un canal pour s'y rafraîchir. Leurs cris firent approcher mon frere & Tiberge, qui, depuis quelques momens inquiets, me cherchoient déja dans les jardins : mon frere, qui ne savoit point nager, s'élança dans un premier moment de tendresse pour venir à mon secours ; de sorte que les jardiniers eurent deux hommes à secourir au lieu d'un : mais

leur

leur vigilance en vint à bout ; ils nous attirerent sur les bords, avant que nous eussions eu le tems de perdre seulement connoissance ; on nous fit regagner le château. Que vous êtes cruel, disois-je dans le chemin à mon frere, & pourquoi vous opposer à une résolution que je n'ai prise qu'après les plus sérieuses combinaisons sur mon état présent & avenir ! quels remedes avez-vous contre les maux que je sens, & qui me faisoient abandonner la vie ? Tiberge fondoit en larmes : il connoissoit la vivacité de mes passions ; il désespéroit de me ramener à ses principes ; il savoit qu'un parti pris chez moi étoit une chose presque exécutée ; il craignoit que tôt ou tard je ne lui échappasse ; il m'assuroit cependant qu'il alloit être mon ombre, & que je ne serois plus le maître à l'avenir de m'abandonner à mes desseins funestes.

Nous arrivâmes : on nous donna de nouveaux secours. Tiberge se fit dresser un lit dans ma chambre, & j'avouerai que cette nuit fut une des plus tranquilles que j'eusse passées depuis la mort de Manon. Je ne sais si la sincérité avec laquelle j'avois voulu lui faire le sacrifice de ma vie, me paroissoit un hommage dont elle devoit être contente : je m'assoupis, & je ne me réveillai qu'au lever de l'aurore.

Mon frere entra de très-bonne heure dans ma chambre : les différentes réflexions que mon en-

treprise lui avoient fait naître, l'avoient occupé toute la nuit. Chevalier, me dit-il, après s'être assis à mes côtés, ou vous ne m'aimez pas, ou vous ne croyez pas que je vous aime; avez-vous pu entrevoir un avenir si terrible, sachant les grands biens que mon pere m'a laissés? je suis l'aîné de notre maison; mais vous savez bien que ma foible santé, & peut-être votre malheureux exemple, m'ont fait renoncer à tous les engagemens qui auroient pu me convenir. Je vous cède dans ce moment mon droit d'aînesse: il faut qu'un de nous deux soutienne notre nom: croyez-moi, le tems & la raison vous rendront le calme, & la liberté de vous livrer à de nouvelles amours: rappellez vos esprits... Je l'interrompis: ah! mon frere! de quoi me parlez-vous? le ciel m'a déchiré le cœur en m'en ôtant la moitié: ne me parlez, je vous prie, ni des biens que je déteste, ni du projet criminel d'oublier pour une autre tout ce qui a dû me paroître adorable. Voulez-vous me plaire, parlez-moi de Manon? trompez ma raison même, & faites-moi croire, s'il est possible, qu'un Dieu protecteur pourra faire un miracle pour me la rendre un jour. Ce n'est qu'à ce prix que j'accepte le partage des biens que vous m'offrez. Tiberge savoit ce qu'il venoit de m'entendre prononcer: il ne manqua pas de flatter ma foiblesse; toute sa religion, toute sa théologie vinrent à

son secours pour me prouver que l'apparition de Manon ne lui paroissoit pas impossible : on ne guérit les foibles qu'avec leurs propres idées ; il me fit recommencer le récit de toutes les particularités de l'enterrement de Manon, pour essayer de trouver des possibilités à sa résurrection : elle pouvoit n'être qu'évanouie, me disoit-il, quand vous la mîtes dans le sable. La déclaration que vous en fîtes tout de suite aura pu donner à Synnelet le tems de l'exhumer avant qu'elle fût morte. Ah ! interrompis-je, il l'aura donc profanée, morte ou vive, cet indigne rival ; c'est encore un tourment de plus pour un cœur aussi délicat que le mien ; j'aimerois presqu'autant m'arrêter à l'idée de sa mort, dans la résolution où je suis de ne pas tarder à la suivre.

Tiberge, dans le fond, n'avoit fait ce stratagême que pour me faire revenir par degrés de mon obstination à vouloir périr : il se promettoit bien, quand j'aurois repris le dessus, d'employer une autre éloquence pour arracher ensuite cette belle fille de mon souvenir. Il ne m'en parloit donc plus que vaguement ; il imaginoit avec mon frere tous les moyens possibles pour me distraire & me dissiper, mais, pour combler tous mes chagrins, le ciel m'en ouvrit une nouvelle source. Mon frere s'étoit toujours plaint d'un mal de tête depuis sa chûte : il s'étoit formé un abscès qui le fit mourir entre mes bras, en me don-

nant des marques rares, entre des freres, de la plus grande tendresse.

Si j'avois eu, comme l'enfant prodigue, un frere jaloux de mon retour, cet événement eût été capable de me ramener à des sentimens plus tranquilles: j'étois maître d'une grande fortune, & obligé de quitter un nom qui me rappelloit l'irrégularité de ma conduite passée; mais tout devoit concourir à aggraver ma situation: il falloit que mon frere m'accablât de caresses en mourant, pour me faire plus vivement ressentir sa perte: il n'y eut jamais de si tristes obseques; Tiberge en fit toutes les dispositions, & ce cher ami ne me fut jamais si nécessaire. Il mit en ordre toutes les affaires de ma maison, après quoi il me conseilla de quitter ces lieux remplis de deuil, & me proposa de voyager, pour essayer de dissiper, par la variété des objets rares & nouveaux, cette mélancolie qui ne m'abandonnoit pas un instant: il ne tarda pas à se repentir de m'avoir fait cette proposition; car je ne l'eus pas plutôt entendue, que je l'acceptai; mais en formant tout de suite le projet de retourner en Amérique, je lui demandai s'il ne voudroit pas m'y accompagner? Vous m'avez tant de fois représenté, lui dis-je, que Manon, pourroit y vivre encore, que je me ferois toute la vie un reproche sanglant de n'avoir pas fait les dernieres tentatives pour m'en assurer. Ce fut

alors que Tiberge comprit qu'il étoit quelquefois dangereux de flatter trop nos foiblesses ; on traite un affligé comme un enfant ; on ne voit pas les suites de ce qu'on lui promet pour le consoler ; il lui fallut toute l'onction possible pour me faire renoncer à cette chere espérance : vous retourneriez, me dit-il, dans des lieux que vous ne pourrez envisager qu'avec horreur, quand vous y recevrez la confirmation d'un malheur dont vous n'avez déja que trop de preuves. Je vous trompois moi-même, quand je vous laissois entrevoir là-dessus quelque espoir ; mais vous m'avez démontré cette catastrophe, & depuis le fidele récit que vous m'en avez fait, j'en ai lu moi-même la conviction sur le visage de votre rival. Synnelet, quand vous fûtes arrêté au nouvel Orléans, fut très-long-tems malade : il a pensé mourir lui-même du chagrin de la mort de Manon : y a-t-il rien de plus fort pour vous convaincre? Nous nous arrêtâmes cependant à une idée qu'il me suggéra : on ne pense plus à vous, me dit-il, dans cette triste ville ; je ferai écrire par un négociant de Paris, qui a de sûrs correspondans dans ces pays : il y mettra tant de précaution, que les enquêtes qu'il y fera faire, ne seront point suspectes ; nous en attendrons les réponses, & dans l'intervalle, je consens de tout mon cœur d'aller faire avec vous le tour de l'Italie, si vous voulez entreprendre ce voyage.

Je souscrivis avec indifférence à tous ses conseils : il ordonna les apprêts de ce grand voyage, & nous nous rendîmes à Paris. Nous y fîmes emplette d'une voiture commode. Tiberge eût soin de ne me pas faire séjourner long-tems dans un lieu qui avoit été le théatre de mon amour & de mes folies ; mais sur toute la route que nous parcourûmes ensuite, il me fit faire des pôses sous différens prétextes.

La ville de Lyon méritoit bien de nous arrêter : nous y trouvâmes un ancien camarade du séminaire de St-Sulpice qui étoit venu prendre possession d'un canonicat à St-Jean ; nous lui contâmes les malheurs de ma famille, & ce qui avoit réuni sur ma tête un grand bien & un grand nom : il se chargea de nous présenter dans tous les cercles. On eut pour nous toutes les déférences qui auroient pu m'être sensibles dans une autre situation que la mienne ; mais les réflexions empoisonnées qui se présentoient sans cesse à mes esprits, m'empêchoient de faire l'attention que je devois à tout ce que j'avois à voir & à entendre.

Nous avions déja passé trois mois dans cette ville, & nous nous préparions à en partir, lorsqu'un jour nous promenant Tiberge & moi sur les remparts, nous nous vîmes assaillis par une bande d'archers qui se saisirent d'abord de mon épée, ensuite de ma personne. Tiberge ne por-

toit point d'armes : il ne fut pas difficile à la multitude de s'assurer de nous, & de nous entraîner scandaleusement dans la prison des criminels, avant que nos gens, qui gardoient notre carrosse à l'autre bout du rempart, pussent savoir ce que nous étions devenus : on nous mit séparément dans des cachots, & Tiberge, qui prévoyoit bien que nous étions pris pour d'autres, se livra à tout le zele que son amitié pour moi lui faisoit renouveller.

On se trompe, disoit-il aux geoliers, nous ne sommes pas des coupables ; mais, si vous avez quelque pitié, empêchez que le jeune homme qu'on arrête avec moi, ne puisse se livrer au désespoir : il en a de puissantes raisons. Il n'écouteroit qu'elles : ôtez-lui donc tous les moyens de se détruire, jusqu'à ce que je puisse prouver son innocence. Ces propos, qui ne partoient que de la crainte où Tiberge étoit que mes réflexions sur la mort de Manon ne me reprissent avec plus de force dans un lieu si propre à les faire renaître, ne servirent qu'à nous faire croire plus criminels. On entra peu d'instans après dans mon cachot ; on m'ôta tout ce qui pouvoit me servir d'armes contre moi-même, & on m'attacha avec des précautions que je ne pouvois concevoir. On peut se figurer dans quelles agitations je passai la nuit, & combien je regrettois de n'être pas resté dans le fond des

eux le jour que je m'étois ouvert un abyme dans leur sein. Le croira-t-on, ma tendresse pour Manon fut toujours plus forte que mes craintes; & si l'horreur de périr avec ignominie n'eût entré dans mes réflexions, je ne sais si j'eusse rien tenté pour ma défense, tant je desirois de voir la fin de ces jours terribles qui sembloient ne devoir me conduire qu'à des scenes tragiques.

On ne manqua pas le lendemain de me faire subir un interrogatoire : on me demanda mon nom, mon pays : je dis que j'étois le comte du.... que ma province étoit la.... Vous êtes un imposteur, me dit l'espece de juge, qui n'étoit qu'un jeune conseiller; vous vous appellez le chevalier des Grieux; nous savons de vos tours; mais enfin, nous y mettrons bon ordre; celui-ci sera sans doute le dernier; car la punition qu'on t'en prépare, t'ôtera le desir d'en faire d'autres. Je me sentis si suffoqué, que je n'eus pas la force de répondre; peut-être étoit-ce l'humiliation de m'entendre tutoyer par un petit marchand en robe. J'avouerai aussi que le souvenir d'avoir été le chevalier des Grieux me rendit confus & m'ôta la voix. Ce fut bien pis, quand mon petit homme, reprenant le ton aigre : eh! qu'as-tu fait, me dit-il, qu'as-tu fait, malheureux, des diamans de la marquise de B.!... On ne les a pas trouvés parmi tes trésors; elle

n'y perdra rien : car ton magot est assez considérable pour les payer ; mais qu'en as-tu fait, scélérat, dis-le-moi tout-à-l'heure ?

L'imagination fait bien du chemin en une minute : elle peut nous peindre mille objets, & nous rappeller mille idées mêmes avec leurs suites : je compris donc, dans le même instant, que ces prétendus diamans occasionnoient une méprise qu'il ne me seroit pas difficile de faire éclaircir. Quant à ce qu'on pouvoit reprocher au chevalier des Grieux, j'avois tout à mettre sur le compte de la jeunesse : je n'avois que trop subi le châtiment de mes fautes ; je ne m'en embarrassai donc gueres, & prenant d'abord le ton de douceur qui me convenoit, j'avouai que j'avois été le chevalier des Grieux ; j'expliquai comment je m'appellois le comte du... je dis qu'on ne devoit pas être étonné de ce que, devant faire le tour de l'Italie, je m'étois muni de beaucoup d'argent ; que cela auroit dû servir au contraire à me faire traiter avec plus d'égards, & à réprimer sur-tout des impertinences dont la suite ne sauveroit pas le repentir : le ton ferme & le regard fier dont j'accompagnai ma réponse, aigrirent encore plus le personnage. Il s'éloigna en écumant de colere, & en me disant qu'il me feroit bientôt pendre.

Il alla sans doute interroger Tiberge à son tour : on trouva dans nos deux réponses à peu

près la même conformité. Tiberge fit la sienne avec plus de sang-froid ; les préventions n'étoient pas contre lui ; il se fit écouter ; mais notre petit sénateur s'obstinoit à nous trouver coupables. Il faut que je le dise, à la honte de l'humanité, c'est un trophée pour ces petits messieurs les conseillers, qu'un premier homme qu'ils condamnent à mort. Combien de fois n'en ai-je pas vu depuis venir d'un air important dans les foyers, une main au jabot & la tête enfoncée dans les épaules, y dire comme une merveille : *je viens de faire pendre un homme!* Le Lyonnois aspiroit apparemment à cette premiere prérogative ; ce qui éloignoit notre justification. Nous fûmes plusieurs mois sans voir personne, & traités avec une extrême rigueur. Je supportois mon état en expiation de mes fautes réelles : heureux si je n'avois eu que cette occasion de me repentir d'avoir été le chevalier des Grieux ! tant il est vrai que l'éducation manquée & le sentiment trahi, quoiqu'ils soient nés au fond de notre cœur, nous exposent tôt ou tard à de cuisans regrets. Je tombai malade, & je bénissois le ciel de ce qu'il sembloit vouloir bientôt me soustraire à cette barbarie : je me promis bien de ne me pas plaindre, & de me laisser finir, faute de remedes ; mais une fievre cruelle m'ôta bientôt toute connoissance ; un délire en prit la place. Les geoliers en ayant averti le juge, on me fit loger plus com-

venablement à mon état : les remedes que je prenois machinalement, ou la force du tempérament me sauverent, & ma santé revint à son même point. Le juge venoit, à ce qu'on m'a dit, dans les momens où j'étois le plus livré au transport, écouter si je ne m'accuserois pas moi-même ; toutes mes idées se rapportoient à Manon, & il ne tiroit de moi aucun éclaircissement sur ses diamans : ce chef d'accusation n'occupant gueres mes sens, quand ils étoient tranquilles, il n'étoit pas étonnant que je n'en fusse pas affecté dans le fort de mes accès.

Un matin mes geoliers vinrent me dire qu'on me donneroit à l'avenir plus de liberté, & que j'allois voir Tiberge, à qui on avoit donné permission de venir. Ce pauvre ami, qui entra le moment d'après dans ma chambre, n'étoit pas reconnoissable ; il avoit souffert de son côté beaucoup ; il n'étoit pas, à beaucoup près, d'une constitution aussi robuste que la mienne : il m'arracha autant de larmes de pitié que de tendresse : c'étoit moi qui l'avois mis en cet état ; c'étoit son amitié pour moi qui lui avoit fait subir un sort si cruel. Nous restâmes embrassés sans pouvoir nous exprimer notre douleur. Enfin, nos soupirs & nos sanglots un peu calmés, il m'apprit ce qu'il pouvoit savoir de notre aventure, & que c'étoit encore à ses soins courageux que nous devions l'espece de liberté dont

nous allions profiter, en attendant notre entier élargissement. Il me dit qu'après plusieurs tentatives pour gagner un de ses geoliers par des offres de récompense qui ne lui avoient pas réussi, il s'étoit avisé de lui prêcher sa morale, chose inouie & qu'on aura peine à croire d'une créature aussi basse, où l'argent n'avoit rien fait, l'esprit de religion devint plus puissant & vainqueur : il est vrai que sur ce chapitre Tiberge étoit bien éloquent ; & j'ai sûrement un reproche à me faire ; car si ce cher ami ne s'étoit pas associé à mes malheurs, nous le verrions sans doute aujourd'hui exceller dans un genre où tant de gens échouent ; & peut-être serai-je un jour comptable des ames que je l'aurai empêché de convertir. Quoi qu'il en soit, il en séduisit une pour l'amour de Dieu : il démontra à son gardien radouci, qu'il faisoit un grand crime s'il laissoit périr deux malheureux, quand il ne tenoit qu'à lui de leur procurer les moyens d'établir leur innocence. Celui-ci avoit donc fourni à Tiberge les moyens d'écrire au comte de Lyon, notre ancien camarade ; & Tiberge le fit si pathétiquement, que ce dernier, qui se laissoit aller comme les autres, à la force de la prévention, & qui n'avoit osé prendre notre défense, s'intéressa si chaudement dans la suite, qu'on commençoit à ne nous plus regarder comme des coupables, & c'étoit ce qui nous avoit mis

un

un peu plus au large. Le comte de Lyon eut aussi la permission de nous venir voir ; il nous apprit (car il est bien tems d'apprendre aussi au lecteur le sujet de notre détention,) il nous apprit que la veille de notre emprisonnement on avoit volé à la marquise de B... pour trente mille francs de diamans : & ce jour-là même nous lui avions été faire une visite ; que les soupçons n'avoient pas d'abord tombés sur nous ; mais que le baron de... jeune étourdi, s'étant trouvé le soir même à souper chez le commandant de la ville avec la marquise, il y avoit été beaucoup question de cette aventure ; & que ce jeune homme y avoit dit que le comte du.... lui paroissoit un homme suspect ; qu'il l'avoit connu à Paris sous le nom de chevalier des Grieux ; qu'il l'avoit vu en liaison avec des gens mal famés ; qu'il l'avoit vu tantôt superbe & tantôt sans habit ; que l'air d'opulence soutenu d'un nom emprunté, l'association d'un abbé, le prétexte de voyager pour dissiper des chagrins, sans être adressé aux supérieurs d'une ville, que tout cela sentoit terriblement son aventurier ; que le comte du... ayant été chez la marquise, le jour même du vol avec son prestolet, il ne faisoit aucun doute que ces messieurs n'eussent enlevé la pelotte, & que s'il étoit à la place de la marquise, il en feroit informer. Le comte de Lyon ajouta que la marquise avoit suivi son con-

ceil, qui s'étoit trouvé unanime dans l'assemblée ; que le lendemain elle avoit porté plainte, & obtenu un décret pour nous faire arrêter ; qu'on avoit été le moment d'après faire la visite de tous nos effets, qui avoient été portés au greffe avec notre argent comptant, qui se montoit à quinze cents louis ; que les domestiques de louage que nous avions pris étant connus depuis long-tems dans Lyon pour d'honnêtes gens, on les avoit congédiés sur notre argent, avec ordre de se représenter ; que dans l'intervalle on avoit écrit à M. le lieutenant de police de Paris ; qu'on avoit trouvé des notes très-analogues à ce préjugé, sur les registres de la police, & que toute la ville étoit très-convaincue que nous avions fait le larcin ; qu'on nous regardoit comme des gens bien déterminés, parce que nous ne nous coupions dans aucune de nos réponses ; qu'en un mot on auguroit fort mal de nos affaires. Il ajouta que la quantité d'argent qu'on nous avoit trouvé, faisoit croire que ce n'étoit pas notre coup d'essai ; qu'enfin, quand il avoit voulu s'intéresser pour nous sur la lettre de Tiberge, il avoit trouvé tous les esprits révoltés, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à dissuader les juges.

Nous n'eûmes pas de peine à le confirmer dans les bons sentimens que la lettre de Tiberge lui avoit fait prendre : je lui racontai une grande

partie de mes aventures. Il nous quitta, en nous promettant qu'il alloit demander notre liberté sur sa caution.

Mais à peine fut-il parti, qu'on vint nous annoncer le juge lui-même, qui venoit de recevoir avis du prévôt de Roanne, qu'un homme qu'il avoit fait exécuter la veille pour assassinat, avoit déposé, avant d'expirer sur la roue, que c'étoit lui qui avoit commis le vol des diamans de la marquise de B.... & que c'étoit injustement qu'on retenoit deux honnêtes gens dans les prisons de Lyon; qu'il ne les avoit jamais vus, ni connus. Le jeune conseiller nous tourna le dos après cette courte harangue, sans me donner le tems de lui répondre. Je voulois profiter de la liberté qui m'étoit rendue pour lui demander une justice plus ample: Tiberge me fit ressouvenir que les mauvais témoignages qu'avoit donné de moi le lieutenant de police de Paris, nous éloigneroient de toute sorte de satisfaction; que le plus court parti, quoiqu'il fût bien dur, étoit d'aller redemander nos effets & notre argent, & de sortir d'une ville où nous venions d'éprouver innocemment une si cruelle disgrace.

Nous fîmes prier le comte de Lyon de nous envoyer un carrosse; & notre premier soin fut d'aller le remercier de ses offices, & le prévenir de cesser ses démarches. Il ne voulut pas que nous retournassions dans la même auberge. Il

nous offrit des lits chez lui ; mais le lendemain nous essuyâmes une autre infortune. Le greffier, dépositaire de nos fonds, les avoit écornés pendant notre captivité : apprenant notre élargissement subit, & craignant de n'avoir pas le tems de remplacer tout de suite ce qu'il en avoit détourné, il partit la nuit même avec le reste. Comme il avoit dix-huit heures devant lui, & qu'il n'y avoit pas loin pour parvenir à l'étranger, nous ne jugeâmes pas à propos d'attendre qu'on fît courir après lui : il fallut consentir à cette perte, que des gens qui n'auroient rien eu sur leur compte, auroient pu se faire payer par la justice même, qui doit se rendre caution de ceux qu'elle emploie ; mais ma mauvaise conduite pendant mon séjour à Paris, & le peu de cas que je faisois d'ailleurs de l'argent, ne me permirent pas de faire des poursuites qui n'auroient servi qu'à réveiller des choses que j'aurois voulu me cacher, ainsi qu'à toute la terre. Nous ne redemandâmes pas même ce qu'on nous avoit trouvé sur nous en nous arrêtant. Le comte de Lyon nous ayant prêté de quoi payer nos postes jusqu'à Avignon, & de quoi vivre jusqu'à ce que nous eussions tiré de nouveaux fonds, nous fîmes route le lendemain matin pour cette ville.

Cette derniere aventure sembloit devoir ouvrir un beau champ à Tiberge pour moraliser : il fit

un tems où je déteſtois ſes ſermons ; parce que je n'avois pas envie d'en ſuivre les préceptes. Mais ce tendre ami, qui avoit pénétré depuis juſques dans le fond de mon cœur, & qui y avoit reconnu l'eſpece de révolution de ſentimens, ſi j'oſe ainſi parler, qui s'y étoit opérée, avoit l'attention d'éloigner de ſes diſcours tout ce qui pouvoit m'y faire trouver de l'amertume ; mais moi, je ne devois me rien pardonner : c'étoit moi qui redevenois le prédicateur, & lui qui mettoit autant d'adreſſe à pallier mes fautes, pour me les faire trouver excuſables, qu'il avoit employé autrefois de ſubtilité pour m'en démontrer l'horreur & les ſuites dangereuſes. Il ſe rappella cependant le tort que nous avions eu de partir de Paris ſans nous munir de lettres de recommandation pour les commandans des villes capitales, & pour les banquiers les plus accrédités : c'eſt une attention, me dit-il, qui ne pouvoit entrer dans une ame auſſi troublée que l'a toujours été la vôtre ; mais moi, je ne devois pas y manquer ; c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable de cette négligence ; c'eſt elle qui nous a attiré le malheur de Lyon : me le pardonnerez-vous, mon cher comte ? En me diſant ces paroles, je voyois couler des larmes de ſes yeux, qui me prouvoient qu'à force de vouloir me faire entendre qu'il avoit cauſé ſeul nos derniers maux, ce digne ami parvenoit à ſe perſuader lui-même qu'il en

étoit vraiment l'auteur. Si quelque chose eût été capable de me faire oublier Manon, c'étoit bien la douceur que je trouvois dans une amitié aussi pure. Si le sentiment que nous fait éprouver l'amour a des charmes bien puissans, celui que nous inspire un ami aussi délicat & aussi tendre, plonge nos cœurs dans une volupté bien satisfaisante.

Nous arrivâmes à Valence de fort bonne heure le premier jour. Tiberge affecta beaucoup de lassitude, pour avoir un prétexte de se livrer au repos; mais il passa toute la nuit à faire ses dépêches. Pendant son voyage de l'Amérique, & depuis son retour, il n'avoit guere pu cultiver ses parens ni ses amis : il fut obligé d'entrer dans des détails très-longs sur le sujet de notre voyage, sur l'accident auquel nous avoit déja exposé notre imprudence, pour déterminer un ministre à qui il s'adressoit, & des gens de la premiere distinction, à nous envoyer à Avignon des lettres. Il ne fut pas moins embarrassé pour réparer le tort qu'on avoit fait à notre bourse; cependant (il ne s'étoit point couché) tout étoit prêt quand je me levai : il avoit même eu le soin de faire les lettres qu'il falloit que je signasse pour les banquiers qui avoient toujours fait les affaires de ma maison; car, quant aux amis, je n'en devois pas compter parmi mes anciennes connoissances, & je n'avois eu le tems ni le desir

d'en faire depuis ma nouvelle fortune. Nos lettres partirent de Valence pour Paris, tandis que nous montions en chaise pour nous rendre à Avignon, où nous devions attendre les réponses. Nous ne pûmes y aller le second jour : un petit désordre arrivé à notre voiture, nous obligea même de séjourner vingt-quatre heures dans un petit endroit par de-là la Lizere, dont j'ai oublié le nom. Tiberge vouloit que nous mangeassions aux tables d'hôtes par-tout où nous nous arrêtions : c'étoit toujours un objet de dissipation, & mon ami ne laissoit rien échapper de tout ce qui pouvoit me distraire ; mais Tiberge, avec de si bonnes intentions, me menoit toujours comme par la main à ce qu'il eût voulu me faire éviter. On distinguera cette fatalité plusieurs fois dans la suite.

Deux marchands qui alloient à Beaucaire ; un financier de Paris qui venoit de faire une banqueroute considérable, à ce que nous sûmes dans la suite, & qui changeoit de boëtes d'or à chaque prise de tabac qu'il prenoit ; un jeune officier provençal en plus mince équipage que les gens de ce pays n'ont coutume de retourner chez eux ; & un prieur de bénédictins qui alloit à Rome : voilà ce qui composoit notre dîner. Le bénédictin, qui marchoit à petites journées pour ne pas trop fatiguer sa grosse révérence, demanda des nouvelles à ceux qui étoient en poste.

L'officier, qui venoit de Paris, qui avoit suivi, à franc étrier, la chaise du financier depuis Dijon, & qui commençoit à se familiariser avec son compagnon de route, s'offrit à raconter ce qu'il savoit de nouveau : il débuta par une critique sur le ministere, déshonora beaucoup de femmes de la cour, fit l'énumération de toutes ses bonnes fortunes, rapporta mille tours d'escroquerie, qui passoient, disoit-il, pour des gentillesses dans cette grande ville de Paris; gentillesses cependant auxquelles il disoit devoir le délabrement où l'on voyoit réduit le cadet d'une des plus anciennes familles de la Provence : il s'appesantissoit sur les portraits de tous ceux qui avoient causé son désastre. Paris fourmille, continua-t-il, de ces jolis messieurs qui croient que le bien des sots est le patrimoine des gens d'esprit; mais le plus délié de tous, est le sieur *Derval*, fameux traitant, qui, la veille de mon départ, a emporté un petit capital de dix millions que d'honnêtes usuriers lui avoient confié, pour leur faire valoir un peu plus que l'intérêt ordinaire : cela est fort bien employé; j'aime, dans toutes les professions, les gens qui enchérissent; tromper les fins, c'est être digne de jouer : j'affectionne le personnage, & Dieu me damne, mon camarade, ajouta-t-il au financier, en lui versant une rasade, vous avez assez l'air d'un millionaire, je voudrois que ce fût vous qui eussiez fait le coup,

& que vous voulussiez me donner le quart de la pacotille, nous boirions de bon cœur à la santé des imbécilles qui payeroient nos futurs plaisirs. Il ne croyoit pas vraisemblablement si bien rencontrer; & si le financier eût été homme à se déconcerter, la moindre rougeur nous l'eût décelé sur l'heure; mais ces gens-là n'emportent pas des millions pour en rougir. Le financier prit la chose sur le même ton de plaisanterie. J'ai tant l'air, dit-il, d'un traitant qui fait banqueroute, que vous avez l'air d'un Provençal qui s'est laissé détrousser par des Parisiens : si la chose est vraie, pour votre honneur, vous ne deviez pas le dire; on sait depuis long-tems que les gens de votre pays ne vont à Paris qu'avec des intentions & des dispositions contraires. Ah! j'aime qu'on me riposte, repartit l'officier : vous me mettez à mon aise; & sur ce pied-là vous me permettrez de faire tout haut le calcul que je faisois tout bas; attendez. Si je ne me trompe, je suis parti de Paris le [illegible] mon traitant en étoit parti le 16 : je me suis mis dans la brouette du courier : nous avons couru le jour & la nuit jusqu'à Dijon; je puis bien avoir gagné sur vous vingt-quatre heures : j'ai quitté la brouette qui me rouoit pour suivre votre chaise; allons, je n'en veux pas davantage, vous êtes mon homme, la chose est claire, quand partageons-nous? Les voyageurs se mirent à rire, la scene dura encore

quelques instans : je la rapporte, quoiqu'elle me soit étrangere, parce que ce qui va suivre, & qui va me regarder, fait exactement le pendant de l'histoire du financier, duquel d'ailleurs j'aurai à parler dans la suite. Je n'avois d'un autre côté prêté mon attention au discoureur, que parce que depuis le commencement du dîner je le fixois comme quelqu'un que j'avois vu ailleurs.

Le pere prieur, continua-t-il, a demandé des nouvelles : donnons-lui celle de Lyon : le maître de la poste nous a assuré, en nous faisant souper, qu'elle étoit toute fraîche : la voici.

» Deux fameux coquins, contrefaisant les » gens de qualité, s'étoient introduits à Lyon » dans toutes les bonnes maisons. « Je fis un mouvement subit qui fit comprendre à Tiberge que j'allois éclater : cet ami prudent, qui m'avoit déja marché sur le pied quand il avoit entendu parler de la nouvelle de Lyon, me dit à l'oreille qu'il falloit voir par ce récit quelle tournure notre affaire avoit pris dans le public, & qu'il me prioit en grace de ne pas sourciller : j'entrevis aussi que je serois le maître de les désabuser, quand il l'auroit finie, s'il ne la rapportoit pas avec ses véritables circonstances. Il fallut donc souffrir patiemment qu'il la terminât pour lever le masque ; il poursuivit en ces termes : » Ils y jouerent fort bien pendant quelques » mois le rôle de gros seigneurs : il faut de

» l'esprit pour être de bons frippons : ils en » avoient : ils furent accueillis par-tout ; ils man» querent pourtant de prudence dans la derniere » occasion ; car vous allez voir qu'ils se laisse» rent prendre comme des nigauds ; mais le vieux » proverbe dit que le gibet ne perd jamais sa » proie : ils volerent pour dix mille écus de » diamans à la marquise de B... en allant chez » elle en visite, & eurent la bêtise de se pro» mener le lendemain comme à leur ordinaire » dans toute la ville. On a lâché des ordres » pour les arrêter ; on les a pris comme des » moutons ; ce qui n'est pas étonnant ; car les » frippons sont toujours des lâches. Vous croyez » qu'ils ont été pendus ? Cela seroit bon, s'il y » avoit de la justice dans ce monde : ils l'au» roient mérité mille fois ; car il y a long-tems » qu'ils font le métier ; on dit même que ce » sont les capitaines d'une bande considérable de » voleurs qui désolent tout le pays ; on a en» voyé leur signalement de Paris, où ils avoient » déja été repris de justice, fouettés, marqués ; » ce qui leur faisoit faire leurs caravanes en » province ; mais est-ce qu'on pend les gens » qui ont de l'argent ? On leur a trouvé en or » plus de cent mille écus ; vous sentez bien, » messieurs, que si les juges les avoient fait » pendre, il falloit que les cent mille écus fus» sent confisqués au profit du roi : oh ! voilà où

» commence le joli de l'hiſtoire : meſſieurs les
» juges de Lyon ſavent compter comme le fi-
» nancier de Paris : ils ont penſé qu'ils diver-
» tiroient mieux cette ſomme que le roi, &
» pour ſe l'approprier, ils ſe ſont fait écrire par
» le prévôt de Roanne qu'un roué, à l'article de
» la mort, avoit déchargé les accuſés, en ſe char-
» geant lui-même du vol : vous voyez bien qu'il
» eſt aiſé de mettre tout ce qu'on veut ſur le
» compte d'un homme qui va mourir le quart-
» d'heure d'après : on ſuppoſe qu'il a dit tout
» ce qu'on veut qu'il ait dit : il n'y a plus de
» preuves ; de ſorte que mes deux Cartouches, ſur
» cette prétendue dépoſition d'un mourant, ont
» été déclarés innocens & mis en liberté ; mais
» en les regardant comme innocens, il falloit,
» ſelon l'ordre, leur rendre l'argent qu'on leur
» avoit trouvé en les arrêtant. C'eſt ici où l'on
» voit le coup de maître : on a fait partir un
» petit commis du greffe, & on a publié qu'il
» avoit emporté la ſomme. Si les accuſés avoient
» réellement été d'honnêtes gens, ils ſe feroient
» fait rendre leur argent, n'importe par qui, &
» auroient exigé des réparations authentiques &
» des dommages & intérêts ; mais, comme ils
» étoient très-coupables, & que tout cet arran-
» gement étoit concerté par les juges avec eux,
» ils n'ont pas demandé leur reſte, & je crois
» qu'ils courent encore ; de ſorte que la marquiſe
» en

» en est pour ses diamans, le roi se trouve privé
» de la confiscation, & le public exposé de nou-
» veau à la merci de cette canaille, dont on au-
» roit dû purger la terre, si l'amour de l'argent
» ne se faisoit sentir jusques dans les plus au-
» gustes tribunaux : il faudra à l'avenir que les
» honnêtes gens se fassent justice eux-mêmes.
» Pour moi, je crois que si je rencontrois de pa-
» reils scélérats, je les exterminerois. On ajoute
» qu'il y a un certain comte de Lyon mêlé dans
» toute cette affaire, qu'on le regarde depuis de
» fort mauvais œil ; c'est un homme de grande
» naissance qui avoit l'estime générale. On ne
» sait comment il a connu ces malheureux ; mais
» il avoit été fort lié avec eux : quelques gens
» disent que c'est à cause de lui qu'on a voulu
» étouffer cette affaire ; & c'est à présent un
» homme déshonoré, que la bonne compagnie ne
» pourra plus recevoir.

C'est ainsi que l'officier termina son histoire. Le lecteur peut juger combien il nous fallut de force & de retenue pour entendre cette narration jusqu'à sa fin. J'avois été tenté mille fois de me lever & d'aller poignarder l'orateur ; mais faisant attention qu'il n'étoit que l'écho du public, & qu'il ne débitoit que ce qu'il avoit entendu dire à son hôte en passant, je conclus que ce n'étoit pas lui que j'en devois punir. Nous fûmes cependant effrayés, Tiberge & moi, des couleurs

abominables que le public avoit donné à cette affaire. Il eût peut-être été prudent de garder tout-à-fait le silence dans cet endroit ; mais le jeune homme devant partir l'après-dîner même, pouvoit aller raconter la même chose plus loin, & de pareils préjugés semés dans le public, ne s'y détruisent pas aisément ; c'est pourquoi le dîner finissant, & tout le monde se levant de table, nous eûmes le tems de tenir un petit comité entre Tiberge & moi, dont le résultat fut de détromper l'officier, ainsi que toute la compagnie. Tiberge voulut prendre la parole, il le fit ainsi. » Messieurs, la malignité d'un peuple grossier a » envenimé l'affaire que M. l'officier vient de » vous conter d'après un autre ; elle est en elle- » même toute simple & fort malheureuse. On ne » peut pas savoir mauvais gré à monsieur, con- » tinua-t-il en montrant l'officier, de l'avoir ren- » due comme on la lui a donnée ; mais nous » devons l'en désabuser, ainsi que vous & tout » le public ; c'est à quoi nous travaillerons in- » cessamment. En attendant, apprenez, messieurs, » que nous sommes les auteurs de la piece ; mon » ami est vraiment le comte du... « Il alloit continuer, & avoit les meilleures choses à dire pour notre défense, lorsque l'officier, prenant le ton ricaneur, l'interrompit en disant aux autres : vraiment, messieurs, nous avons dîné en bonne compagnie : monsieur le financier, tenez-vous bien ;

pour moi je ne ferai pas la fortune de ces honnêtes gens-là, car.... Je n'y pus plus tenir, je mis l'épée à la main, & j'allois m'élancer sur lui comme un furieux, pour la lui plonger dans le sein, quand Tiberge, faisant un mouvement pour m'arrêter, donna le tems à l'officier de se mettre en défense : j'écartai violemment Tiberge de la main gauche, & je fondis sur mon ennemi avec toute la rage qu'il devoit m'inspirer; nous ne nous croisâmes pas long-tems; le premier coup que je lui portai l'étendit sur le carreau.

Rien n'égala le vacarme que cette scene produisit : nous n'entendions autour de nous que des cris furieux, au meurtre... à l'assassin... au voleur... les domestiques s'armoient déja dans les cuisines; Tiberge me saisit par le bras, & profitant du moment de trouble qui régnoit dans toute la maison, m'entraîna par une porte qui donnoit sur le chemin, me dit qu'il étoit important que nous ne fussions pas arrêtés dans ce petit endroit; que nous étions sur les terres du pape; mais qu'il n'y avoit que trois-quarts de lieue à faire pour retourner sur les terres de France; qu'il falloit fuir à pied de toutes nos forces, en laissant là tous nos équipages. En effet, nous fîmes grande diligence; en moins d'une demi-heure nous repassâmes la Lizere, & nous nous trouvâmes en sûreté.

J'étois trop agité pour deviner ce que Ti-

berge se proposoit ; je lui demandai ce qu'il comptoit que nous allions devenir : il me proposa d'entrer dans un petit bois qui se trouvoit sur notre gauche, pour nous y délasser & prendre conseil : nous nous y enfonçâmes, & nous nous assîmes sur l'herbe.

O providence ! m'écriai-je, n'êtes-vous pas lasse de me poursuivre ? les crimes que vous avez à me reprocher, méritent-ils tant de rigueur ? & Tiberge, le plus vertueux des hommes, vous a-t-il offensé, pour que les mêmes coups rejaillissent sur sa tête, en tombant sur la mienne ?

Nous avons tous péché contr'elle, me répondit mon ami : je remets à d'autres tems à vous apprendre les reproches qu'elle auroit à me faire ; mais ce qui nous presse le plus, c'est de prendre un parti dans la circonstance présente : le mien étoit toujours le désespoir. Ah ! finissons, lui dis-je, cher ami, ou plutôt laissez-moi finir ; je suis un malheureux que le sort accable, & qu'il accablera toujours ; cessez de vous associer à mes peines ; retournez dans le sein de votre famille ; allez éclairer l'univers ; s'il étoit possible qu'une ame comme la vôtre sentît les plus légers remords, vous expieriez plus de fautes par le bien que vous pouvez procurer au reste du monde, que par votre persévérance à secourir un seul homme que le ciel s'obstine à persécuter. Considérez mon état ; privé cruellement de tout ce

qui me rendoit la vie supportable (car la privation de Manon me paroissoit toujours ma plus grande misère ;) soupçonné d'être un voleur de grands chemins, & menacé de ne pouvoir jamais effacer ces soupçons ; coupable de la mort d'un homme, mort forcée, qu'on fera passer pour un meurtre ; obligé de me sauver comme un assassin ; proscrit, sans doute, & fugitif comme eux dans le fond des bois ; non, Tiberge, mes *sens ne sont pas* capables de résister à tant de chagrins à la fois ! Je fis de nouveaux efforts pour me précipiter sur mon épée.

Que faites-vous, me dit-il ? vous irritez de nouveau cette providence, à qui, tout à l'heure, vous aviez recours de si bonne foi. Expliquez-moi donc, Tiberge, lui répondis-je, comment je peux irriter cette providence, en lui rendant mon existence ? l'avois-je demandée à cet Etre-Suprême ? Il me l'a donnée sans me consulter ; il m'a fait une ame comme il a voulu qu'elle agît ; suis-je l'auteur de la passion qui s'est trouvée chez moi la plus forte, qui a dirigé par son pouvoir suprême toutes les actions de ma vie ? & si j'en ressens aujourd'hui les malheureuses suites, sans pouvoir vaincre cette passion toujours triomphante, dites-moi donc comment je fais un crime en voulant en anéantir le principe ? Tiberge, sans doute, n'auroit pas manqué d'argumens pour détruire mon sophisme ; mais le tems

& le lieu ne lui paroissant pas propres pour philosopher, il me ramena adroitement par le point d'honneur, & se servit d'un expédient auquel il n'y avoit point de replique. Le comte de Lyon, me dit-il, qui se trouve malheureusement compromis dans notre aventure, auroit à gémir toute sa vie du désespoir qui le priveroit d'un ami, & qui vous empêcheroit de lui rendre son honneur. Le parti qui nous reste à prendre est de retourner à Lyon, de nous y montrer à toute la ville, d'y faire rendre des arrêts, qui établissent notre innocence, celle du comte de Lyon & des juges mêmes, que le public méchant a calomnié. S'il étoit possible que vous ne fussiez plus sensible à votre propre gloire, (ce que je ne puis soupçonner,) nous nous devons à la gloire des autres, y travailler, & nous y livrer de toutes nos forces : c'est avoir trouvé le vrai moyen d'appaiser le courroux du ciel. Il ne pouvoit rien trouver dans ses ressources théologiques qui pût m'intéresser davantage : l'esprit & les sentimens dans Tiberge suppléoient à tout. Je promis donc de me prêter à tout ce qu'il exigeoit.

Nous nous rendîmes au premier bourg, où ayant pris des chevaux de louage pour joindre la premiere poste, on nous y fournit une chaise qui nous ramena à Lyon. Nous nous fîmes descendre chez le comte de Lyon, qui, sur la tournure de notre affaire, nous avoit déja écrit à Avi-

gnon pour nous presser de revenir ; nous le comblâmes de joie par notre présence ; notre affaire avoit effectivement tourné dans le public, comme l'officier l'avoit racontée, à quelques enjolivemens près, & nous mîmes tous nos soins à dissuader toute la ville.

Tiberge avoit écrit à Paris aussi-tôt notre arrivée à Lyon, pour qu'on nous adressât les lettres & l'argent qu'on devoit nous envoyer à Avignon : tout y étant arrivé, nous nous dépêchâmes de répandre les recommandations ostensibles du ministre le plus en faveur, & tout ce qui pouvoit contribuer à nous faire reconnoître pour ce que nous étions : le greffier, à la vérité, ne donna point de ses nouvelles, échappa à toutes les perquisitions que purent faire les juges intéressés eux-mêmes à le découvrir : on ne put jamais savoir où il s'étoit réfugié. Quoi qu'il en soit, à la fin de plusieurs mois, & après de nouvelles recherches, on publia, nonobstant cette circonstance, un arrêt qui nous rétablissoit dans tout notre honneur, qui nous reconnoissoit pour ce que nous étions, & qui ne pouvoit manquer de faire regretter au public la légéreté de ses jugemens. On nous attribuoit même le profit de la vente de la charge du greffier, que nous laissâmes à sa femme, que ce malheureux n'avoit point emmenée avec lui ; on y concluoit aux dommages & intérêts qu'il conviendroit de nous adjuger, &c.

Ces aventures cesseroient d'intéresser le lecteur, s'il falloit lui rendre compte de tous leurs détails. Tiberge m'ayant représenté qu'il convenoit que nous retournassions, avec notre arrêt, nous faire reconnoître dans l'endroit où le récit de l'officier devoit avoir laissé une mauvaise opinion de nous, il eut la précaution d'y faire écrire auparavant, pour apprendre quelle avoit été la fin de cette scene. On manda que l'officier blessé n'en étoit pas mort; qu'il avoit été fort longtems malade dans le petit endroit; qu'il y étoit convalescent, & que sur les bruits qui étoient déja parvenus dans le lieu de notre justification, il paroissoit le plus repentant de tous les hommes; que nous ne courions pas même le risque de nous exposer à aucuns ressentimens de sa part; qui eût pu me mettre dans le cas de lui donner de nouvelles satisfactions.

Nous quittâmes donc une seconde fois la ville de Lyon pour nous rendre à Avignon. L'officier n'y eut pas plutôt appris notre arrivée, qu'il me fit demander la permission de me venir faire ses excuses; je consentis à le voir; jamais je n'avois vû d'homme si humilié; la pâleur que laisse une maladie, celle que lui donnoit sa confusion & sa misere, étoit bien capable d'intéresser pour lui; pour lui sur-tout, que je croyois avoir connu autrefois, sans pouvoir me rappeller dans quelles circonstances.

Il avoit dépensé dans cette auberge non seulement tout ce qu'il y avoit apporté, mais la valeur de ses nippes; & il y devoit encore une somme qu'on lui avoit avancée, dans l'espérance que la confiscation de nos effets serviroit à payer ses dépenses. Comme il n'y devoit plus compter depuis les nouvelles de notre justification, on commençoit à le regarder comme un homme à charge, & on n'attendoit que le parfait rétablissement de sa santé pour s'en défaire. Il n'avoit osé s'adresser à sa famille qui avoit des griefs contre lui; de sorte que se trouvant dans une position très-critique, il étoit aussi timide qu'il m'avoit paru suffisant; je le rassurai, & le priai de me dire en peu de mots pourquoi il ne se faisoit pas aider par sa famille : il me répondit devant Tiberge en ces termes :

» Il y a dix ans que je suis lieutenant dans le » régiment de... infanterie; il y en a quatre qu'un » capitaine du même régiment, voulant se retirer, » & sachant que j'étois le premier à monter à la » compagnie, me proposa de lui donner huit mille » francs, pour lui faire hâter sa retraite; j'obtins » un congé pour venir solliciter mes parens de » me faire cette somme; ils n'hésiterent pas à me » la compter. J'allai à Paris joindre ce capitaine; » nous dinâmes ensemble dès le lendemain de » mon arrivée; &, après le dîner, il me mena à » l'hôtel de Transilvanie, où je perdis cinquante

» louis. Ma somme de huit mille livres une fois
» entamée, j'y retournai les jours suivans, pour
» y prendre ma revanche ; on m'y faisoit chaque
» jour une nouvelle saignée, jusqu'à ce qu'enfin
» on eut tout le reste. Je priai le capitaine de
» rester encore au régiment jusqu'à ce que je
» puisse déterminer ma famille à me renvoyer une
» seconde fois cette somme, sur le récit que je
» lui ferois de quelques malheurs ; il y consentit.
» Les huit mille livres que je lui promettois avec
» le concordat, étoient pour lui un avantage,
» qu'aucun autre officier dans le corps ne pou-
» voit lui faire : mon pere m'envoya une longue
» lettre de réprimandes au lieu d'argent. Cepen-
» dant, persuadé qu'à force de prieres on feroit
» encore pour moi ce dernier sacrifice, je ne me
» rebutai pas ; je récrivis, & restai à Paris à
» m'endetter. Voilà comme sont les trois-quarts
» des peres ; ils perdent un tems en remontran-
» ces pour nous faire sentir nos fautes, & ils les
» aggravent. J'avoue que je méritois des repro-
» ches ; mais mon pere étant en état, & ayant
» la volonté de réparer ma sottise, devoit le faire
» tout de suite ; j'avois de bonne foi renoncé
» au jeu ; j'aurois payé ma compagnie aussi-tôt
» que j'aurois reçu le nouvel argent ; au lieu que
» ne m'étant envoyé que six mois après, je de-
» vois, & j'avois à cœur de payer mes dettes ;
» j'espérai encore que la fortune ne me feroit

» pas toujours contraire ; je renouai avec elle ; » je continuai à en être maltraité ; j'eus bien de » tems en tems quelques veines heureuses ; mais » je ne rencontrai jamais au point de pouvoir » exécuter mon projet. Les dépenses journalieres » étoient prises sur la masse ; de sorte que l'expé» rience, qui m'avoit pourtant appris à mieux » défendre mon argent, ne m'a jamais permis » d'en venir à mon but. La compagnie a passé à » un autre ; j'ai même perdu ma lieutenance » pour n'avoir pas rejoint les drapeaux ; & après » avoir couru pendant quatre ans tous les tripots » de Paris, quoique je menasse une vie assez » frugale, j'y ai vu, enfin, le fond de mon sac. » Un revers m'y a abattu tout-à-fait ; j'en suis » parti, quand je n'avois plus rien, pour aller » planter des choux dans ma province, plutôt » que d'essayer à subsister comme bien d'autres » par des bassesses, espérant qu'on voudra bien » me recevoir dans ma famille, devant laquelle » il faut que je paroisse, si je veux en ranimer » la tendresse ; mais l'accident que mon impru» dence m'a attiré de votre part, m'a contraint » d'implorer ici les secours des honnêtes gens » qui me nourrissent ; j'ai bien pensé qu'une » derniere sottise de cette nature ne détermineroit » pas mon pere à me secourir ; je n'ai pas osé » réclamer d'ici ses bontés. Mais quand je serai » rétabli, & que je pourrai me rendre auprès

» d'une mere ſenſible, j'obtiendrai d'elle qu'elle
» renvoie ici, avec le tems, la dépenſe que j'y
» ai faite. Il ne me reſte, monſieur, ajouta-t-il,
» qu'à vous demander pardon de vous avoir in-
» ſulté ſans vous connoître, j'en ai le plus vif
» repentir ; j'ai payé d'une partie de mon ſang,
» une offenſe que je ne vous ai faite que d'après
» la mauvaiſe humeur que j'avois contre tout le
» genre humain, & l'envie peut-être d'affronter
» tout, pour trouver, dans une mort quelcon-
» que, le terme de mes malheurs.

Je l'aſſurai que, malgré les dangers où m'a-voit expoſé ce qu'il nommoit ſon imprudence, loin de lui en vouloir, je ne ſavois pas ſi je ne devois l'en remercier, puiſqu'étant parti de Lyon ſans y avoir ſollicité la juſtification importante à ma réputation, cette cataſtrophe m'y avoit fait retourner pour l'obtenir, & qu'elle n'avoit ſervi qu'à me faire réparer mes propres fautes. J'a-joutai qu'étant obligé de ſéjourner pour me faire rendre les effets, dont la juſtice s'étoit emparée, je le priois de revenir ſouper dans notre cham-bre (bien réſolu de ne plus manger aux tables d'hôtes.) Il ne nous eut pas plutôt quittés, que je me jettai dans les bras de Tiberge. Eh bien ! cher ami, lui dis-je, voilà encore un nouveau poi-ſon que ce jeune homme vient de verſer dans mon ame. A tous les pas que je ferai, j'aurai donc à rougir de moi-même ; je vous ai dit que ſes traits

m'étoient

m'étoient restés gravés dans la mémoire ; je viens de le reconnoître tout-à-fait à son récit, & c'est moi qui lui ai gagné les cinquante premiers louis qu'il a perdus à Paris. Je me souviens qu'on le badina sur ce qu'en arrivant d'une province qui passoit pour donner, sur le jeu, des leçons à toutes les autres, il en recevoit lui-même à Paris. C'est donc moi qui suis la cause premiere de ses malheurs, & qui lui ferai traîner des jours languissans, tandis qu'il auroit pu s'avancer dans le service ? Non, Tiberge ! je n'ajouterai point ce remords à tous ceux qui me dévorent ; je veux lui rendre son état ; il ne me reconnoît pas ; ce que je ferai pour lui, n'aura pas l'air d'une restitution, & je ne sais si je ne ferois pas bien, pour avoir à mon tour à rougir devant lui, de lui avouer que je lui dois tout le bien que je veux lui faire.

Tiberge me répondit que mes générosités ne pouvoient pas être mieux placées, mais que je devois lui en laisser ignorer le motif ; qu'un jeune homme n'étoit pas toujours discret ; qu'il ne manqueroit pas de parler de son aventure, & qu'on y donneroit des interprétations qui ne me feroient pas favorables. Je me laissois toujours aller aux judicieux avis de Tiberge ; le soir l'officier rentra dans notre chambre. Après m'être assuré qu'il ne me reconnoissoit point pour m'avoir vu à Paris, je lui donnai toutes les marques d'amitié

qui pouvoient le préparer à ce que j'avois à lui annoncer ; & quand nous eûmes soupé, je lui dis qu'il ne devoit point trouver extraordinaire qu'on s'aimât véritablement après s'être battu ; qu'on voyoit tous les jours des exemples de réconciliation sincere ; qu'il ne tiendroit qu'à lui que la nôtre se fît de bonne foi, & qu'elle fût durable. Je lui ajoutai que je jouissois d'une assez grande fortune pour pouvoir contribuer à la sienne sans me déranger ; que j'aurois peu de mérite à l'obliger, en ayant plus de pouvoirs, & que je le priois de trouver bon que, pour lui donner les premieres preuves de mon attachement pour lui, je lui prêtasse tout ce qui lui seroit nécessaire pour rentrer au service. Je ne saurois rendre la satisfaction & la joie que je vis renaître sur son visage ; je crus qu'il ne pourroit jamais modérer l'excès de son plaisir ; je dois dire cependant, qu'après les premiers transports, il me représenta qu'il avoit reçu au delà de sa légitime, & qu'il ne prévoyoit pas pouvoir s'acquitter avec moi, avant la mort de quelques oncles, à qui même il souhaitoit de longs jours. Sa nouvelle délicatesse m'intéressa davantage ; j'avois démêlé un fond de probité à travers ses étourderies, qui ne prescrivit point de bornes à mes libéralités : je payai toute sa dépense à l'auberge ; je lui donnai cent louis pour se rendre à Paris, & un ordre pour prendre chez mon banquier le

pris du premier emploi qu'il pourroit se procurer. Tiberge l'adressa à des protecteurs puissans, les priant de lui faire obtenir la premiere compagnie de cavalerie vacante, dût-il ne point l'avoir à la taxe. Il me fit une reconnoissance que je déchirai, ne voulant point qu'à ma mort on pût l'inquiéter. Il partit quelques jours après, en m'accablant du poids de sa gratitude; je dis m'accablant, car, quand on ne se propose dans les services qu'on rend, d'autre récompense que le plaisir que goûte un cœur généreux & compatissant, en faisant sans cesse le bonheur d'autrui, plus on souffre des efforts qu'on voit faire à celui qu'on oblige pour exprimer sa reconnoissance.

Quoique ce soit interrompre l'ordre du récit, que de rapporter ici ce qu'il fit dans les suites pour me prouver son exactitude, je vais le faire en deux mots, pour ne plus revenir à lui.

Il obtint, au bout de quelques mois, une compagnie de cavalerie. Il s'est comporté avec valeur dans la derniere guere; il est aujourd'hui lieutenant-colonel; mais j'appris dans la suite, par des officiers de son corps, qu'il ne jouissoit pas de sa position avec tout le contentement qu'elle pouvoit lui donner, & je voulus en démêler la cause. Il avoit confié à quelques camarades, que le fond de tristesse qu'on lui voyoit, venoit de ce que sa situation même n'étoit pas à lui; qu'il la devoit à un autre, & qu'il ne voyoit pas de jour à s'ac-

quitter. Je m'avisai d'un stratagême pour le tranquilliser à cet égard. J'avois appris que la mort de son pere n'amélioroit point son état : je me servis de la médiation d'un homme de son pays, à qui je remis une somme à peu près égale aux avances que je lui avois faites, avec ordre de la porter à l'officier, comme si elle lui avoit été remise par *fidéicommis* des mains de son pere en mourant, pour lui faire ce petit avantage sur ses freres. Mon émissaire, quoique provençal, s'acquitta fidelement de sa commission. Il porta la somme au lieutenant-colonel de la façon dont nous étions convenus ; celui-ci ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il vint me la compter toute entiere, en se félicitant de ce que le ciel lui avoit enfin fourni les moyens de jouir de sa fortune, sans être troublé de la crainte désespérante qu'il avoit, que je soupçonnasse sa bonne volonté. Je reviens à ce qui me regarde.

La justice de Lyon venoit d'être soupçonnée ; elle étoit innocente : celle du pape, qui n'avoit point été suspecte, se rendit coupable envers moi : je ne pus jamais ravoir mes effets ; chacun de ces petits juges s'en étoit approprié une partie : on me fit cent chicanes pour garder le tout. Je ne regrettai que ma voiture ; nous nous traînâmes, enfin, comme nous pûmes, à Avignon.

Nous allâmes d'abord rendre nos devoirs au vice-légat ; & Tiberge voulut que je me répan-

dise dans tous les cercles de cette ville, qui est remplie de la meilleure compagnie du monde : on n'y songe qu'aux fêtes & aux plaisirs ; on fit tout ce qu'on put pour nous les faire partager ; mais ce n'étoit pas pour moi que les plaisirs étoient faits.

Tiberge avoit pour principe de visiter tous les temples, & tout ce qu'il y avoit de curieux dans les grandes villes qui se trouvoient sur notre passage. Il n'auroit fait que me faire traverser cette derniere, s'il eût pu prévoir le triste plaisir qui devoit m'y retenir. On nous mena voir la fameuse fontaine de Vaucluse, dont tant d'auteurs ont fait la description, que j'ennuyerois, si je voulois en recommencer les éloges. Tout le monde sait qu'elle est célebre par le tombeau de la belle Laure, & par les amours & les poésies de Pétrarque. Je trouvai ce lieu si propre à entretenir mes amoureux soucis, que je n'en voulois plus sortir ; j'y relisois sans cesse ce tendre poëte. Mais non, Pétrarque ! disois-je quelquefois, tu n'as pas tout dit ! j'ai senti plusieurs fois mon ame dans des situations dont je ne vois point la vive peinture dans tes ouvrages ; il te falloit mon cœur avec ton esprit ; ou il auroit fallu, sans doute, que Manon eût été ta Laure !

Tiberge s'appercevant qu'au milieu des agrémens multipliés que nous offroit la ville d'Avignon, je redoublois de mélancolie, ne fut pas

long-tems à en pénétrer le motif; il fit tous ses efforts pour m'arracher de ce lieu, où je séchois de la nourriture que je donnois à ma tristesse; mais rien n'étoit capable de m'en faire partir: c'est ici, lui disois-je, où il faut que je finisse ma carriere: Tiberge, si vous avez de l'amitié pour moi, laissez-moi y terminer ma vie; je ne ferai plus rien contr'elle; l'éternel peut-il s'offenser que je me choisisse moi-même une sépulture? je vous promets de renoncer à toutes les idées de désespoir; c'est-là que ce cher ami eut besoin de toute la puissance de son éloquence pour renverser mon systême; je défiois toute sa théologie de me trouver criminel.

Eh quoi! lui disois-je, ces chers amans, Laure & Pétrarque, ont pensé, ont agi comme moi; ils ont tout sacrifié à une passion qui les a immortalisés; ils vivent encore, & sont respectés dans la mémoire de tout le monde! leur créateur seul pourroit-il les condamner?

Vous blasphémez, sans le savoir, me répondit Tiberge: la force de votre passion vous entraîne, & c'est d'abord un crime de ne vous laisser guider que par elle: pouvez-vous pénétrer les décrets de cette sage providence? Savez-vous si ces ames molles ne sont pas punies chaque jour de la gloire même que leur accorde un monde voluptueux & profane? L'air pernicieux qu'exhale encore leur tombe, & que viennent ici respirer

chaque jour ceux qui ſont aſſez foibles pour ſuivre leur dangereux exemple, eſt chaque jour un nouveau crime pour eux dont ils ſont reſponſables. Et ſavez-vous ſi cette même providence n'a pas permis les crimes de ceux-là, pour la gloire de ceux qui ſavent réſiſter aux charmes ſéduiſans qu'ils promettent ?

Que parlez-vous de crime, répondis-je à Tiberge ? je vois bien que vous n'avez pas lu Pétrarque ; vous auriez vu la pureté régner ſans ceſſe, & ſervir de modele dans les ouvrages de ce poëte ! eh bien ! reprit vivement Tiberge, ne comparez donc plus Laure à Manon. Si la premiere étoit innocente, l'autre a vécu coupable ; elle eſt morte dans le crime.

Ah ! cruel ami, qu'oſes-tu me rappeller ? Elle ſubiroit donc aujourd'hui la peine de ce prétendu crime, elle ſouffriroit.... non, je ne puis ſoutenir cette horrible idée ! tous mes ſens ſe glacerent, un friſſonnement ſe fit ſentir dans toutes mes veines, mes genoux tremblans ſe déroberent, je tombai ſur les marches du tombeau, & je m'y évanouis.

Quel ſpectacle pour le cher ami qui venoit d'en être la cauſe ! Son zele l'avoit emporté trop loin : il fit de prodigieux efforts pour me faire revenir ; & n'en pouvant venir à bout, il appella du ſecours, me fit remporter chez moi, où je ne repris mes eſprits que dans mon lit.

Mais le saisissement & l'espece de débilité où je me trouvois réduit, me causerent une fievre violente qui fit chez moi de funestes ravages, & qui mit plusieurs fois ma vie en péril. Tiberge en étoit inconsolable ; cependant les eaux salutaires de la fontaine me rétablirent, & dès que je fus en état de me soutenir, Tiberge me proposa un matin une promenade hors de la ville dans notre voiture ordinaire. Cet ami avoit fait baisser le rideau sur le devant, sous prétexte de nous garantir du soleil ; il échauffa notre conversation, pour détourner mon attention de ce qui alloit se passer ; il me peignoit sans cesse les regrets que lui causoit l'état où il m'avoit mis ; & dans le moment où il m'exprimoit tout son repentir par ses embrassemens, où je mettois autant de vivacité que lui, le carrosse s'étoit arrêté, & on y avoit attellé six chevaux de poste, sans que je m'en fusse apperçu ; nous étions peut-être à une demi-lieue de la ville ; je commençai tout d'un coup à remarquer le redoublement de notre marche. Apparemment, dit Tiberge, que le cocher appréhende quelqu'orage, puisqu'il nous fait regagner la ville si vîte ; je continuai à lui parler, sans m'inquiéter davantage : cependant, arrivés à la premiere poste, il ne put m'empêcher de voir qu'on changeoit de chevaux

Il se jetta à mes genoux dans le carrosse même ; il les embrassoit en me demandant pardon de la

supercherie qu'il venoit de me faire ; je n'avois pas deux partis à prendre : cher ami, me dit-il, il falloit que je vous enlevasse de cette ville perfide, ou que je vous y visse mourir ; & je commence à croire, par tout ce que vous m'avez fait souffrir pendant votre maladie, qu'il est des cas où le désespoir peut entrer dans une ame ; car je sentois moi-même que je n'aurois pas survécu à l'horreur de vous avoir enseveli.

C'étoit encore une nouvelle adresse de Tiberge, que de flatter mes principes pour me gagner. Quelqu'étonné que je fusse de son entreprise, & quelque regret que je donnasse à la perte d'un séjour qui avoit paru si convenable à la position de mon ame, je sentis une petite satisfaction de voir Tiberge réduit à ma façon de penser ; est-ce l'amour-propre qui s'avise d'être, par intervalle, plus fort chez nous, que les grandes passions ? Quoi ! ce philosophe si hérissé, me disois-je, cede donc à la puissance de mes argumens ? Je me plus à le fortifier dans ces idées ; & nous en raisonnions pendant que la voiture faisoit la plus grande diligence : nous nous vîmes aux portes d'Aix, sans que j'eusse pu lui faire le moindre reproche sur mon enlevement.

Tiberge voulut d'abord que nous y demeurassions quelque tems ; & comme je n'agissois que machinalement sur les choses ordinaires, je le laissois régler notre marche. Il avoit laissé un

domestique fidele à Avignon pour en rapporter tous nos équipages. Celui-ci ne nous eut pas plutôt rejoint, que Tiberge ordonna de ne pas déballer, en disant que nous devions repartir le lendemain. La ville d'Aix, me dit-il, ne mérite pas un long séjour.

Je ne savois ce que cela vouloit dire : nous avions déja parcouru toute la ville, qui m'avoit paru une des mieux bâties & des plus agréables que nous eussions vu jusqu'alors ; & d'ailleurs Tiberge m'avoit dit en arrivant, que nous y resterions. Je lui demandai la cause de ce changement : je vous l'expliquerai, quand nous en serons partis, me répondit-il. En effet, dès le lendemain nous prîmes le chemin de Marseille.

M'allez-vous satisfaire sur ce départ précipité, dis-je à Tiberge aussi-tôt que notre voiture fut en marche ? Oui, dit-il, mon cher. On est encore agité dans cette ville par des révolutions amoureuses. Un fameux procès entre la Dlle Cad. & le pere G.... mettent le peuple & la ville dans une fermentation singuliere : j'ai jugé que cette rumeur scandaleuse ne nous convenoit ni à l'un ni à l'autre ; il auroit fallu prendre un parti pour être admis dans les sociétés ; vous auriez sûrement penché pour l'un, tandis que j'aurois été obligé, par mon état, de pencher pour l'autre : je ne veux rien souffrir qui nous divise, & je crois que vous m'applaudirez d'avoir fui l'occasion de nous désunir.

Eh bien ! Tiberge, vous voyez donc bien que rien n'eſt à l'abri du pouvoir de l'amour dans le monde ! dans les cloîtres !... Un miniſtre de la religion !... & ce qu'il y a de plus extraordinaire, un J.... tout ſe laiſſe ſéduire par le Dieu malin des flammes ; une étincelle, partie de ſes foyers, ſuffit pour allumer un grand incendie, dont toutes les eaux ſalutaires de la grace n'ont pu arrêter le ravage ! & vous voulez que mon cœur, nourri de ſes feux, les éteigne avec un peu de cendres. Non ! cher ami, je les chéris trop, ces beaux feux, pour ne leur pas laiſſer conſumer mon ame ; je ne ſais quel preſſentiment m'agite, mais je ſens mon cœur s'embraſer plus que jamais ; c'eſt ſon ſort de toujours chercher, de toujours deſirer ce qui lui manque, quoiqu'il ſoit sûr de ne l'avoir jamais. Que voulez-vous ? je me ſoumets aux arrêts de l'Eternel, puiſque, ſans doute, il veut que cela ſoit ainſi.

L'avez-vous bien conſulté, me répondit Tiberge, puiſque vous m'autoriſez vous-même à ces réflexions ? ou plutôt n'auriez-vous pas trop négligé de l'implorer ? Le Dieu juſte, mon cher comte, doit-il faire avec nous toutes les avances ; & ne devons-nous pas, de nous-mêmes, lui demander ſes graces ? Confeſſez-moi de bonne foi ſi vous avez eu bien ſincérement recours à lui ? Je vous ai vu à la vérité des ſentimens plus chrétiens, en général, que dans le tems où vous

vous laissiez emporter par les tourbillons de votre jeunesse ; mais sondez vous-même votre intérieur, & dites-moi ce que vous avez fait pour en obtenir ce changement de situation si nécessaire à votre repos. Je connois la bonté de votre caractere, il ne falloit pas l'effaroucher dans vos plus grandes douleurs ; mais j'étois bien sûr qu'il vous feroit un jour envisager vos devoirs, & je suis charmé que vous soyiez le premier à me parler de votre soumission aux ordres suprêmes : c'est la disposition où je vous voulois pour vous parler à mon tour des actes que ce grand maître exige, & qu'on n'exerce point avec contrainte, quand on sent tout le prix de son amour.

J'avouai ingénument à Tiberge que si je lui rendois un compte fidele de ce qui se passoit en moi-même, il y trouveroit plus les sentimens indirects de la plainte & du murmure, que de dispositions à la priere ; & je confessai toujours que je me repentois de me trouver si ingrat envers la divinité. Je rejettois tout sur la force des sentimens supérieurs qui m'ôtoient toute liberté.

Vous m'allez dire, m'ajouta Tiberge, que je suis encore emmaillotté dans les langes du préjugé ; mais je me souviens qu'un de nos régens m'a dit, dans ma grande jeunesse, que la premiere fois de sa vie qu'on entroit dans une église, si on demandoit une grace à Dieu, & qu'on la lui demandât avec cette onction attendrissante

drissante qui sait si bien le toucher, ce Dieu de paix étoit toujours disposé à nous l'accorder. Permettez-moi de faire arrêter la voiture devant la premiere demeure de ce suprême bienfaicteur, qui se trouvera sur notre passage, quand nous serons entrés dans Marseille; & promettez-moi que vous lui demanderez sincérement la grace de chasser l'infortunée Manon de votre souvenir; car, enfin, si vous pouviez l'oublier, cette tendresse inutile que vous conservez pour elle, & qui vous consume, s'anéantiroit par degrés, & vous jouiriez d'un calme suffisant pour sentir qui vous l'a procuré, & pour remercier l'auteur d'une tranquillité si desirable: je ferai les mêmes vœux de mon côté.

Je consentis de bon cœur à ce que me proposoit Tiberge, & je trouvois moi-même une satisfaction intérieure à me livrer à ce conseil. Nous prévînmes les postillons du dernier relai; & ce fut moi le premier qui, après avoir traversé quelques rues de la ville, criai d'arrêter où je voyois plusieurs carrosses assemblés, & un édifice qui m'annonçoit un lieu de prieres.

Je sautai plutôt que je ne descendis de la voiture: mes entrailles, dis-je à Tiberge, commencent à s'agiter; ce Dieu que je vais implorer commence-t-il à me répondre! Je l'embrassai devant tout le monde avant d'entrer; il remarqua sur mon visage une joie qu'il n'y avoit pas vu

régner depuis long-tems ; il se félicitoit déja, de toute son ame, de m'avoir si bien pénétré ; nous entrâmes ; l'église étoit fort pleine ; nous nous prosternâmes, & je fis la priere la plus ardente, & je la fis du plus profond de mon cœur.

Après nous être relevés, nous demandâmes dans quelle église nous étions ? Quelle fête on alloit célébrer ? Pourquoi, en un mot, nous y appercevions tant de monde, pour un jour ordinaire ? Un suisse vint à nous, nous reconnoissant pour des étrangers ; & au lieu de nous répondre, il nous offrit de nous conduire plus à portée de voir la cérémonie. Nous le suivîmes, & quand nous fûmes arrivés à la grille du chœur, nous reconnûmes que nous étions dans un couvent de filles, & que c'étoit une religieuse qui alloit prononcer ses vœux.

Voyez, me dit Tiberge, il est toujours des ames qui se vouent à l'Eternel, & vous allez voir régner la paix d'un cœur touché, sur le visage de la novice qui va bientôt se découvrir. Pendant que Tiberge lâchoit ces dernieres paroles, la religieuse levoit son voile pour prononcer publiquement les expressions de son sacrifice.

Dieux ! m'écriai-je avec la voix la plus forte, *c'est Manon... ! arrête... ! tu vas faire un faux serment... !* Manon, car c'étoit elle-même, jetta les yeux du côté qu'elle entendoit la voix ; elle

avoit reconnu auſſi mes traits, & s'évanouit.

Le ſcandale que je venois de donner à toute l'aſſemblée, attira ſur moi tous les regards : on fit plus ; car le ſuiſſe qui nous avoit amenés à cet endroit ſi officieuſement, vint me dire avec brutalité de ſortir de l'égliſe : tout le monde quitta ſa place pour m'entourer ; je ne pouvois plus proférer une ſeule parole ; mais je me ſaiſis des barreaux de la grille, & je ne pouvois plus les quitter ; mes regards ſe fixoient ſur Manon, ſans vouloir écouter perſonne. Je voyois cette tendre fille ; je ne pouvois douter que ce ne fût elle-même ; & je la voyois entre la mort & la vie ; j'ouvrois la bouche pour l'appeller, & ſemblable à l'homme qui ſe réveille dans une de ces maladies qui oppreſſent pendant le ſommeil, qui ſe croit pourſuivi par ſon ennemi le plus cruel, & qui ne peut appeller du ſecours, je faiſois des efforts vains pour faire entendre la foule d'expreſſions que mon cœur vouloit faire articuler à ma bouche ; enfin, je vis emporter Manon, qu'on ne pouvoit faire revenir ; & une religieuſe venant annoncer que la cérémonie ſeroit remiſe à un jour qu'on feroit ſavoir, je fus contraint de ſortir avec un convoi de curieux que Tiberge avoit bien de la peine à écarter, pour m'entraîner à notre carroſſe.

Vous l'avez vue, dis-je à Tiberge, quand je pus lui parler ; me blâmerez-vous encore d'a-

dorer tant de charmes ? Mais... où suis-je, cher ami, que vais-je devenir... ? Que fait Manon... ? Quel Dieu me la rend... ? Pourquoi alloit-elle se sacrifier... ? Qui l'a réduite à cette nécessité... ? Comment pourrai-je la voir... ? Où me menez-vous... ? Pourquoi m'arrachez-vous d'un lieu qui renferme tout ce que j'aime ?

Je lui fis tant de questions de ce genre *à la fois*, qu'il lui eût été bien difficile de me répondre. Je le regardai, & le trouvai enseveli dans une profonde méditation sur tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Ce cher ami ne savoit ce que tout cela vouloit dire ; il crut que mon cerveau venoit de se déranger, & que je perdois la raison. C'étoit encore l'excès de son zele qui m'avoit fait faire cette prétendue extravagance ; mais pouvoit-il se reprocher ce qu'il avoit employé peu d'heures auparavant, dans la vue de me guérir ? Il étoit confondu : il ne me répondit pas un seul mot jusqu'à l'auberge, où nos postillons nous descendirent.

On nous fit entrer dans une salle au rez-de-chaussée, tandis que nos valets montoient nos équipages à l'appartement qu'on nous destinoit. Tiberge, gardant toujours son même silence, se jetta dans un fauteuil, en couvrant son front de sa main droite. J'allai lui sauter au cou avec transport : félicitez-moi donc, cher ami, lui dis-je, d'avoir retrouvé ce que j'adore. C'est encore à vos

sages conseils que je dois ce dernier bienfait ; oui ; c'est ce Dieu que vous m'avez dit d'implorer ; qui me la rend. Grand Dieu ! ce moment de plaisir me pénetre de toute ta puissance ! Tu peux créer des millions d'ames, tu peux les rendre heureuses ; mais tu ne pouvois te montrer plus grand à mes yeux, qu'en opérant un miracle si sensible à mon cœur.

Mais.... pourquoi donc Tiberge ne partagez-vous point ma joie...? Pourquoi ce silence obstiné sur un ami dont vous faites le bonheur ? Car, enfin, Manon m'est rendue ; je ne sais quelles raisons l'obligent à prendre le parti du cloître ; mais elles ne peuvent que me la représenter fidelle ! elle ne l'a point achevée cette cérémonie fatale qui feroit le malheur de mes jours ! elle m'a vu, elle m'a reconnu, puisqu'elle s'est évanouie à propos.... Je quittai Tiberge avec précipitation, pour courir hors de la chambre ; j'appellai celui de mes gens que je connoissois le plus alerte : va-t-en, lui dis-je, cours au couvent, demande comment se porte la novice ? Voilà ma bourse, elle est à toi, si tu reviens au plus vîte : je rentrai.

Tiberge, qui ne s'étoit point levé de son fauteuil, & qui m'avoit vu le quitter comme un écervelé au milieu d'un discours assez suivi, sans deviner ce que j'allois faire, & qui me vit rentrer quelques momens après, avec l'air d'inquié-

tude que cette réflexion sur la santé de Manon venoit de me donner, ne douta plus que ces passages de l'extrême joie, à cet air pensif, ne provinssent de mes différens accès de folie; il me regardoit avec des yeux où l'étonnement, la douleur, l'incertitude, l'effroi & le repentir se peignoient tour à tour & tout ensemble; il avoit le dos tourné à la porte; le domestique entra tout essoufflé, pouvant à peine proférer, d'une voix basse, *fort bien*, en accompagnant ces deux mots d'un signe de tête; tout cela se fit sentir à mon coeur, sans que Tiberge pût le voir ni l'entendre : je sautai tout d'un coup de dessus ma chaise, & plein de l'allégresse que me causoit cette chere nouvelle, j'allois encore une fois embrasser Tiberge, qui, pour le coup, croyoit qu'il faudroit bientôt me faire attacher.

Mais, qu'as-tu, cher ami, lui dis-je bonnement, es-tu devenu fou? Tu me regardes d'un air égaré & interdit : tu m'aimes.... je suis au comble de mes voeux.... & tu ne me dis rien!

Oui, me répondit-il enfin, mon cher comte, ou j'ai perdu l'esprit, ou vous ne jouissez pas de tout le vôtre : car je ne comprends rien à tout ce que j'ai vu depuis une demi heure! & j'attendois que vous fussiez revenu de tout votre désordre, pour vous répondre. Eh bien! vous avez vu une fille qui ressemble à Manon, & vous figurant tout d'un coup que c'est elle, vous vous

livrez d'abord à l'imprudence, ensuite à la joie; l'inquiétude lui succede, & la joie reprend le dessus à son tour; voilà pourtant le rôle que vous jouez depuis notre arrivée, & vous voulez que je sois de moitié dans vos égaremens; reconnoissez votre erreur.

Reconnois toi-même la tienne, lui répondis-je; c'est Manon, c'est elle-même; mon cœur ni le sien n'ont pu se méprendre, ne s'est-elle pas évanouie? Une fille indifférente, & qui ne m'auroit pas connu, auroit ri de mon vacarme, & n'eût pris d'intérêt qu'au vœu qu'elle avoit à prononcer. C'est elle, je te le jure: il ne s'agit plus de m'opposer tes doutes; il faut employer le tems qui nous reste; j'ai déja su qu'elle étoit hors de danger; je saurai bientôt par elle-même quelle main l'a tirée du tombeau; mais, cher ami, que faut-il faire pour la revoir, lui criai-je? Irai-je la voir...? Si les religieuses ne veulent pas me laisser approcher, employerai-je la force, la protection ou l'adresse? Nous sommes ici bien recommandés: je vais porter mes lettres à celui qui commande, & à l'évêque, je leur dirai d'interposer leur autorité pour tout suspendre. Je reverrai Manon! elle m'aimera! je la sortirai de ces lieux: je passerai le reste de mes jours avec elle; je mettrai ma fortune à ses pieds; elle est toujours belle; elle donne la plus grande marque de sagesse; il me sera permis d'en faire mon

épouse ; elle en est digne. Ah ! tu n'es pas fait pour concevoir toute ma félicité...!

Tiberge se rappelloit tout ce qui s'étoit passé ; il ne voyoit rien dans mon discours qui sentît le dérangement, si ce n'est la réalité de Manon qu'il croyoit impossible. Comment avez-vous su, me dit-il, qu'elle se porte mieux ?

St Jean qui a couru au couvent, quand je vous ai quitté, va vous le redire encore : je fis rentrer le domestique qui, s'étant un peu reposé de sa course, nous rapporta, avec plus de sang-froid, que la novice qui s'étoit trouvée mal, se portoit beaucoup mieux ; qu'il avoit demandé son nom à une touriere, & qu'elle s'appelloit Mlle Lescaut ; qu'il n'avoit pas fait d'autres questions, parce que je lui avois dit de faire la plus grande diligence.

Eh bien ! dis-je à Tiberge, en croiras-tu ce garçon plus que mon cœur & mes yeux ?

Mon ami m'a avoué depuis, que rien n'avoit égalé l'embarras où il s'étoit trouvé pour lors. En effet, qu'on se représente un homme raisonnable qui ne croit point aux revenans, & à qui on dit qu'on a vu vivante la même personne qu'on lui avoit dit avoir enterrée soi-même. Qu'on représente un ecclésiastique pénétré de tous les bons mysteres du christianisme, qui, après avoir fait tous les efforts possibles pour chasser, du cœur de son ami, une passion qu'il a cru contraire à

son salut, va se trouver dans l'obligation, peut-être, de la servir lui-même; si la rencontre ne tient point du prestige, qu'on se représente le modele des vrais amis, qui a abandonné sa famille, son pays, son état, qui s'est associé aux malheurs d'un homme pour lui conserver son honneur, & contribuer à sa tranquillité; & qui va être réduit peut-être à lui faire faire, pour derniere ressource, ce que les gens du monde appellent un sot mariage, s'il ne veut pas le laisser vivre dans le crime; plus on voudra songer à tout cela de sang-froid, plus on trouvera que la situation de Tiberge étoit vraiment embarrassante. La mienne le deviendra bien davantage, comme on le verra dans la suite.

Je fis toutes les tentatives imaginables pour voir ma chere maîtresse: on me ferma tous les parloirs; & ce qui m'assomma comme un coup de foudre, j'appris que c'étoit Manon elle-même qui refusoit de se présenter à ma vue; que pouvois-je penser de cette étrange résolution? Pouvois-je me croire indigne de ses regards? On a dû voir, par tout ce que j'ai rapporté, que je méritois plus que jamais sa tendresse: quoi, disois-je, Manon me reprocheroit-elle de l'avoir enterrée toute vive! mais ne savoit-elle pas qu'elle étoit mon idole: ah! n'a-t-elle pu se représenter, quand elle a été rendue à elle-même, que je lui devois ce dernier devoir, l'ayant crue

morte ? A-t-elle pu douter que je n'aie arrosé son tombeau de mes pleurs ? que dis-je ? Manon a pensé que je ne lui devois que des pleurs ? sans doute ; mais si je m'étois percé le cœur pour la suivre dans la nuit éternelle, elle a dû réfléchir depuis, qu'étant rappellée à la lumiere céleste, elle m'en auroit vu privé pour toujours ; & elle a dû me justifier & m'applaudir de n'avoir pas pris le parti du désespoir.... Manon se repentiroit-elle de m'avoir aimé ? Auroit-elle horreur de sa vie passée ? En seroit-elle touchée au point de me sacrifier à son salut ? mais j'aurois donc été moi-même l'artisan de mon malheur, en la rappellant aux sentimens chrétiens que je lui inspirois dans notre dernier asyle : eh ! ce seroit-là comme le ciel récompenseroit des intentions si pures, lui qui s'est appliqué à punir si sévérement mes fautes ! Non, grand Dieu ! je ferois tort à ta justice, si je persistois dans cette idée : plus Manon a vécu avec moi criminelle, plus elle est à portée aujourd'hui de légitimer ses crimes, & moins elle devroit s'obstiner à les garder. La priere & les mortifications peuvent bien les réparer, mais notre union approuvée les efface ; elle peut reprendre aujourd'hui toute sa vertu ; Dieu peut-il se refuser à des inspirations si justes ? Non, Manon a sûrement d'autres motifs ! Cependant elle a vécu parmi les morts ; du moins a-t-elle été mise comme eux

ſous la terre! Elle a peut-être retrouvé la vie ; quand elle étoit encore couverte du ſable que j'avois mis ſur elle! enveloppée des ombres de la nuit éternelle, étouffée ſous ſa propre tombe, déja, peut-être, commençoit-elle à ſe ſentir dévorer par les inſectes qui cherchent leur proie dans les entrailles de la terre! A combien de réflexions cruelles n'a-t-elle pas dû ſe livrer en cet état! A quels vœux n'a-t-elle pas dû s'engager, pour ſortir de l'affreuſe ſituation où elle ſe trouvoit! Le ciel l'a ſecourue. Elle ſatisfait à ſes engagemens, ſon zele l'emporte ſur ſon amour; mais mon amour l'emporte ſur le ſien. Ah! Manon, tu ne m'aimes pas comme je t'aime. Je ne te retrouve donc que pour être aſſuré de ta perte.... je te ſaurai vivante, & tu ne vivras pas pour moi. Le tems affoiblira la ferveur, & peut-être l'éteindra entiérement; tu connoîtras la force de mon amour, tu te feras donné des chaînes d'un poids inſupportable, tu gémiras, malheureuſe, tu ſouffriras de mon malheur même, tu maudiras mille fois par jour l'inſtant fatal où tu te feras liée : Dieu! ſont-ce là les cœurs qui ſont faits pour toi? Que ne réſerves-tu ta vocation pour ceux qui peuvent te ſanctifier ſans remords? Manon a fait ſes crimes dans le monde, laiſſe-lui expier les crimes du monde dans le monde même; & ne permets pas que, livrée un jour au repentir, elle t'offenſe plus par

ses murmures, qu'elle ne l'a pu faire par les penchans que tu lui avois donnés.

C'est ainsi que j'extravaguois, en cherchant à approfondir les raisons qui forçoient Manon à me refuser sa présence; & je ne devinois pas les véritables : je lui écrivis les lettres les plus tendres & les plus désespérées, elle ne vouloit pas seulement les recevoir, on me les rendoit cachetées : si le lecteur s'est intéressé à mon amour, s'il s'est mis quelquefois à ma place, il se peindra mieux l'effroi de ma situation, que je ne pourrois la lui rendre. J'essayai tout, je mis tout en usage; j'intéressai enfin, par le récit de mes aventures, l'évêque même de Marseille, prélat respectable par sa piété sans exemple; il eut la bonté de donner ses ordres pour faire suspendre les vœux de la demoiselle Lescaut, & il poussa pour moi la complaisance, jusqu'à me promettre de la voir, & de lui parler de moi.

J'avois bien senti que ce n'étoit pas à Tiberge à agir dans cette conjoncture, & je n'avois pas voulu là-dessus mettre sa délicatesse à l'épreuve : étoit-ce à lui, étoit-ce à sa piété à faire des efforts pour détourner une fille d'une action sainte, quelque légitime qu'en eût pu devenir le motif ? Cependant, quand je vis que l'évêque m'avoit donné sa parole d'aller voir Manon le lendemain, je me crus autorisé à supplier mon ami d'y aller le jour même, tant j'avois peur de perdre

l'instant

l'instant de lui faire parler de moi, je l'en priai avec cette chaleur qui pouvoit tout sur le cœur de ce véritable ami : il alla se présenter à la porte, il osa même s'annoncer de la part de l'évêque. On dit à Manon qu'un ecclésiastique envoyé de la part de monseigneur avoit deux mots à lui dire : elle vint au parloir.

Tiberge m'a avoué depuis, qu'à son aspect, ses sens s'étoient troublés ; qu'il s'étoit trouvé dans une agitation qu'il n'avoit pas encore éprouvée : qu'aucun objet dans la nature ne lui avoit fait une impression si vive ; cependant, il s'étoit remis, après avoir tourné avec son adresse ordinaire ce qu'il avoit à lui dire. Il me rapporta, qu'en prononçant mon nom, Manon étoit devenue furieuse ; qu'elle m'avoit traité d'ingrat, de parjure, d'infidele, & qu'elle l'avoit quitté avec toutes les marques de l'indignation & de la colere.

On croit que je m'attristai de cette réponse ; au contraire, un passé & un avenir immense se peignirent à mes esprits : je poussai un grand soupir, comme quelqu'un qui est prêt à succomber sous l'effort d'un grand fardeau, & qui en est tout d'un coup dégagé ; en effet, j'entrevis que Manon étoit trompée, puisque je n'étois sûrement ni parjure, ni ingrat, ni infidele. J'entrevis qu'il m'alloit être fort aisé de la désabuser ; j'entrevis que c'étoit moins son zele religieux, que le dépit, qui la faisoit renoncer au monde. Je sentis que le

facrifice qu'elle faifoit, étoit moins l'effet de la grace, que l'ouvrage du dépit : que par grandeur de fentimens elle aimoit mieux faire fon tombeau d'un cloître, que d'imiter par vengeance dans le monde l'inconftance dont elle me croyoit coupable. Je me flattai que fon erreur feule, s'oppofant à mon bonheur ; il me feroit auffi facile d'être heureux, qu'il me l'étoit de la défabufer : que je la pofféderois enfin, quand elle me croiroit innocent. Courte joie ! que je te payai cher le lendemain ! cependant, je paffai toute la nuit dans ces différentes efpérances, & j'avois befoin de ce calme, pour ne pas fuccomber fous les dédains de ma trop cruelle & trop crédule Manon.

Le lendemain l'évêque me fit dire qu'il avoit avoit été au couvent, & qu'il n'y avoit plus trouvé perfonne : Manon craignant les puiffances qui s'étoient déja mêlées de fon affaire, & ayant appris par Tiberge, qu'il n'étoit que l'avant-coureur de l'évêque qui devoit l'aller voir, craignit d'être la victime de l'autorité, & voulant férieufement exécuter fon projet, elle jugea que la ville de Marfeille ne lui laifferoit jamais la facilité de le remplir. Elle prit fur le champ toutes fes mefures, fit avertir les perfonnes qui lui prêtoient leurs fecours de venir la chercher, le jour même que Tiberge lui avoit fait fa vifite, & la même nuit elle étoit fortie, non-feulement du couvent, mais encore de la ville.

Je demeurai interdit à cette foudroyante nouvelle ; tout ce que l'esprit pourroit me suggérer à présent que je la rapporte d'une ame tranquille, n'approcheroit pas de ce que je sentis d'horrible & d'accablant ; on dira que je ne connoissois que le désespoir : mais aussi on conviendra qu'on a vu peu d'hommes en avoir tant de sujet. Je fis donc, comme à mon ordinaire, tout ce que je pus pour m'y livrer, & Tiberge faisoit sa charge ordinaire pour m'en empêcher.

M. l'évêque, à qui j'allai porter mes plaintes & mes regrets, ajouta à toutes ses graces, celle de retourner avec moi au couvent, pour apprendre de l'abbesse même ce que pouvoit être devenue Mlle Lescaut : elle nous dit que le sieur M..... capitaine de navire marchand, la lui avoit amenée l'année précédente comme sa niece : qu'elle avoit pris l'habit du monastere : que l'année de son noviciat s'étoit passée de façon à faire desirer à toute la communauté de l'acquérir ; qu'on n'avoit démêlé en elle qu'un fond de mélancolie qui pouvoit s'attribuer au tempérament ; mais que le jour des vœux, la scene que j'avois donnée au public, & l'évanouissement de Manon, lui avoient fait soupçonner qu'il y avoit dans tout cela une intrigue qui l'avoit beaucoup dégoûtée de mademoiselle Lescaut, & qu'elle étoit fort aise que son oncle le capitaine, qui la lui avoit donnée, fût venu la reprendre, qu'elle n'avoit fait

aucune difficulté de la rendre le ſoir précédent, & qu'elle ne s'étoit pas même informée de ce que cette fille pourroit devenir. C'étoit toujours beaucoup de ſavoir le nom de ſon raviſſeur, (car j'appellois ainſi celui qui me privoit de ma chere maîtreſſe) j'allai du même pas à l'amirauté m'informer de l'heure du départ, & de la route qu'avoit pu prendre le ſieur M... On me dit que c'étoit un de ces capitaines ordinaires, qui navigeoient alternativement ſur toutes les mers, ſuivant les commiſſions qu'ils en avoient des différens armateurs qui les employoient, qu'il avoit fait pluſieurs voyages en Guinée, à l'Amérique, dans l'Archipel, & qu'à préſent ſon expédition étoit pour Livourne, qu'il avoit mis à la voile à la pointe du jour, & que comme le vent étoit favorable, il devoit être déja loin. Je demandai ſi on ne pouvoit pas me dire dans quel tems à peu près il avoit été à l'Amérique ; on conſulta les regiſtres, ſur leſquels on trouva qu'il étoit revenu depuis treize mois environ du nouvel Orléans : tout cela parut bien ſe rapporter ; & quand je me fus encore aſſuré chez ſes armateurs, qu'il devoit s'arrêter huit ou dix jours à Gênes, avant d'aller juſqu'à Livourne, je fis équiper une tartane, ne doutant pas que je ne l'euſſe bientôt rattrapé.

Je retournai à l'auberge porter toutes mes découvertes à Tiberge ; enfin, lui dis-je, elle ne m'échappera plus, car elle ne ſera pas grillée

dans l'endroit où je la pourrai rejoindre, j'irai me jetter à ses genoux, elle entendra ma justification, elle me rendra toute la tendresse que je mérite. Partons, cher ami, le vent souffle: il me tarde déjà de la serrer dans mes bras.

Tiberge à son tour se laissa conduire comme je voulus: nous nous embarquâmes avec la plus grande diligence, & nous cinglâmes pour la riviere de Gênes.

Notre petite traversée fut courte & heureuse avec le meilleur vent: nous doublâmes le cap de Nole & la pointe de Final en deux jours, & le troisieme nous débarquâmes dans le beau port de cette ville, surnommée la Superbe, & qui le mérite à tous égards. Mon premier soin fut de m'informer dans la rade, s'il n'étoit point arrivé de navire, venant de Marseille, la veille ou le même jour. On nous assura fort qu'on n'en avoit point vu: le capitaine du port nous le certifia. Nous jugeâmes que le navire monté par le sieur M..... n'avoit pas si bien marché que notre tartane, que nous avions bien pu gagner ce tems-là sur lui, & même plus, & qu'il arriveroit le soir ou le lendemain: je passai tout le reste du jour sur le port, le jour d'après j'y retournai de très-grand matin, mais cette journée ne fut pas plus heureuse, & l'inquiétude s'empara de moi, pour régner long-tems dans mon ame; car plusieurs jours se passerent sans que nous vissions rien arriver.

Tiberge ne me conseilloit plus rien, il sembloit que cet ami se fût ralenti depuis que nous avions retrouvé Manon. Je ne savois à quoi attribuer ce changement, il étoit devenu rêveur, taciturne, hébété, pour ainsi dire: j'étois bien loin d'en soupçonner la cause: il me passa mille idées vagues par la tête, & je ne m'arrêtois à pas une; il me vint une réflexion cependant, qui me fit frémir; je me rappellai ce qu'il m'avoit dit sur la beauté éclatante de Manon, le jour qu'il s'étoit présenté à elle. Ciel! en seroit-il amoureux, m'écriai-je! Tiberge, ce modele de vertu! cet homme de Dieu! cet homme à toute épreuve! seroit-il possible que les charmes de Manon t'eussent touché! Toi! qui n'eus jamais le moindre desir! toi! qui mets ton triomphe à les réprimer dans les autres! toi! que la probité, la religion, la candeur, l'amitié trouvent toujours prêt à faire les plus grands sacrifices! toi! tu serois devenu sensible!... Mais de quoi ne sont pas capables ces charmes enchanteurs, de qui personne n'a pu jusqu'à présent se défendre: n'en ai-je pas trop fait jusqu'aujourd'hui la cruelle expérience? Tout ce qui a vu Manon, n'est-il pas devenu jaloux de mon bonheur? Tout ce qui l'a abordé, n'a-t-il pas voulu me la ravir? Mais quoi! tous les hommes, sans exception d'un seul, seroient donc des perfides! ce trait manquoit à toutes mes infortunes: grands Dieux! pourquoi la fites-vous si

belle !... Mais Tiberge ! un ſaint homme ! ah Manon ! tu ſéduirois donc... Cependant, venant à réfléchir enſuite que, ſi Tiberge ſe fût laiſſé enflammer pour elle, il ſeroit le premier à me conſeiller avec plus d'empreſſement de marcher ſur ſes traces : je l'excuſois, & je me ſavois mauvais gré de l'avoir accuſé ; puis ma jalouſie devenant la plus forte, Tiberge eſt plein d'honneur, me diſois-je, il ſe réſiſte à lui-même, il fait des efforts pour vaincre une paſſion naiſſante, mais il y ſuccombera : Manon ne fait pas ſes conquêtes à demi.

Je paſſai le jour & la nuit dans ces cruels combats, que ma jalouſie livroit à l'amitié de Tiberge : n'avois-je pas aſſez de l'inquiétude des accidens qui pouvoient être arrivés à Manon, du chagrin d'en être encore ſéparé, de la crainte de la perdre pour toujours ? Falloit-il appréhender encore que mon ami le plus cher me l'enlevât ! Je ne pus plus ſouffrir cet état, je réſolus de m'éclaircir de ſes ſentimens, ſinon par ſa bouche, du moins par ſes actions. Le lendemain matin du cinquieme jour que nous avions paſſé à Gênes, je lui dis : il n'y a pas d'apparence que le ſieur M.... relâche dans ce port ; il aura été en droiture à Livourne : Tiberge, il y va de ma tranquillité & de ma vie, courons où mon amour m'appelle, courons chercher la trop aimable Manon ! Mon ami ! f[illegible] un moment ſans me répondre, comme

s'il avoit voulu méditer son discours. Enfin, il prit la parole en ces termes : cher comte, vous m'avez vu ardent à vous servir tant que j'ai cru votre Manon morte, vous m'avez donné des marques trop évidentes de votre désespoir, pour que je vous laissasse à vous-même ; je vous aimois trop, & je vous aime trop encore.... quelques larmes interrompirent son discours... je vous aime trop, pour ne pas travailler de tout mon pouvoir à vous guérir ; la gloire d'une si belle cure ne fut pas le prétexte de ma résolution : ma tendre amitié seule m'a guidé, tant que j'ai espéré de vous faire oublier ce qui n'étoit plus ; mais aujourd'hui que vous l'avez retrouvée, (& reperdue peut-être) mais je la suppose à Livourne, me convient-il de vous suivre & de vous faire renouer avec elle ? Si vous vouliez vous servir de toute votre raison, & considérer vous-même ce que vous allez faire, vous renonceriez à courir après elle ; je ne vous parle point du mal que vous avez déja fait, en vous opposant à des vœux qui alloient expier tous ses crimes : vous diriez que je vous moralise, & je ne veux vous parler aujourd'hui qu'en homme du monde : laissons donc là cette paix troublée, paix qui alloit devenir précieuse à son cœur, & que vous ne pourrez jamais lui rendre ; je vous ai déja dit que je ne voulois parler qu'à votre raison, & c'est peut-être la derniere fois que je vous ouvrirai mon cœur.

Je suppose donc que vous l'ayiez retrouvée, comment comptez-vous vous conduire avec elle? Tiberge, lui répondis-je, je la ramenerai par les preuves de mon innocence à tout l'amour qu'elle avoit pour moi; vous-même, vous le cimenterez dans nos cœurs par le lien le plus indissoluble; je la menerai sur mes terres jouir en paix du bien de mes ayeux.

C'est à ces dignes ayeux que je vous attendois, reprit-il: que diroient-ils, s'ils pouvoient reparoître dans la suite comme Manon, de voir que vous auriez choisi cette fille pour les faire revivre par elle? Vous êtes le seul fruit de toute leur attention, réunie pendant plusieurs siecles: tout leur honneur, toute leur vertu résident sur votre tête; ces précieux avantages qu'ils ne vous ont transmis avec tant de soin depuis plus de quatre cents ans, que pour les transmettre, comme vous les avez reçus, à vos descendans, êtes-vous maître d'en priver votre race future? à la bonne heure, les biens périssables qu'on perd aujourd'hui, qu'on regagne demain, & sans lesquels même on peut jouir de sa noble existence, disposez-en, encore autant que les loix vous le permettent; mais le sang pur! c'est un dépôt sacré que vous devez rendre dans toute son intégrité, vous est-il permis de le souiller de la moindre tache? Et vos fils ne pourront-ils pas vous reprocher la corruption que vous y aurez introduite?

Corruption d'autant plus à craindre, qu'eux-mêmes en étant déja des parties, & le sentiment commençant à dégénérer, leur insolence n'aura point de bornes; ils s'en prendront à leur mere, & le mépris outrageant dont ils accableront ce que vous vous promettez de tant respecter, & peut-être vos propres sentimens, feront le malheur de votre vieillesse, pourvu encore qu'ils n'attendent pas si tard à vous punir. Voyez donc vos égaremens, voyez si je puis les permettre, voyez si je peux les autoriser & les couronner même pour vous plaire?

Que de choses, Tiberge, aurois-je à vous répondre! vous me disiez que vous m'alliez parler en homme du monde, & vous ne connoissez pas ce monde à qui seul vous voulez que j'immole le repos de ma vie; ce sang, dites-vous, qui m'a été transmis, êtes-vous bien sûr que, depuis quatre ou cinq cents ans, il me soit venu dans toute sa pureté de veines en veines? Mais, sans vouloir couvrir un seul de mes ancêtres d'une honte qui rejailliroit sur moi-même, croyez-vous que, dans le cours des autres filiations, moins anciennes même que la mienne, il n'a pu se trouver une seule femme infidelle? Admettez-la-moi; voilà tout votre raisonnement renversé. Cher ami, tu connois mal le monde, & tu connois mal la nature; je ferois de toi un homme condamnable, si j'admettois ton principe; tu serois le

plus grand matérialiſte qu'on ait vu, ſi tu me perſuadois que le ſang, matiere groſſiere, fait nos vertus ; pour moi, je crois que l'éducation des nobles fait leur ſeul titre : un intrus, qu'une mere libertine aura choiſi dans la race la plus baſſe, élevé par un homme de qualité, qui le croit ſon fils, ſoutiendra la plus éclatante maiſon, & l'illuſtrera quelquefois davantage par les plus grands exploits ; tandis qu'un vrai deſcendant du pere le plus brave, ſera la plus lâche créature. Croyez-en ces maximes générales tant de fois répétées : on n'eſt noble que par ſes vertus, on n'eſt roturier que par ſes vices.

Tiberge me repliqua avec ſon eſprit ordinaire, contre lequel ma jalouſie commençoit à ſe mettre en garde ; car toutes ces réflexions étoient bien faites pour l'augmenter. J'avois envoyé retenir une felouque pour Livourne ; mais les vents étant devenus contraires, il fallut ſe déterminer à attendre juſqu'au lendemain ; ce qui nous donna le tems d'approfondir notre matiere : en reprenant la converſation, je crus entrevoir plus d'intérêt de ſa part dans ſa perſévérance à me conſeiller d'abandonner Manon, que de raiſons convaincantes pour mon propre bien. Juſtement, me diſois-je, il en eſt épris ; il ne veut pas que je la rejoigne ; c'eſt toujours autant de gagné pour ſon cœur, s'il peut m'empêcher de l'épouſer : il y met toute ſon application, il eſpere peut-être me la faire ou-

blier pour jamais. Mais.... il me voit aller à sa pourſuite, & il dit qu'il ne veut plus me ſuivre : quelles ſont donc ſes raiſons ? Je m'y perds. La jalouſie eſt une autre paſſion qui nous aveugle, ou qui nous fait voir ce qui n'exiſte pas ; nous ſommes ingénieux à nous tourmenter nous-mêmes : quoi qu'il en ſoit, il m'importoit de deviner Tiberge, & je crus qu'il falloit feindre avec lui, pour le démêler davantage. Je lui dis que je m'étois toujours trouvé ſi bien de tous ſes avis, qu'après avoir bien réfléchi à tout ce qu'il m'avoit dit ce jour-là, j'étois déterminé à l'en croire ſur un article, & que je ne penſerois peut-être plus à mon mariage avec Manon ; mais que cette pauvre fille, que j'avois vu prête à faire une action forcée, que le déſeſpoir ſans doute lui avoit ſeul ſuggéré, pourroit bien à la premiere occaſion ſe ſacrifier tout-à-fait, & s'en repentir dans la ſuite : que je ne devois pas lui laiſſer prendre ce parti violent, ſans lui avoir fait connoître auparavant toute ma façon de penſer pour elle, & ſans lui avoir offert aſſez de bien pour finir ſes jours dans le monde, au cas qu'elle aimât mieux y reſter, encore que je ne véculſe pas avec elle : que j'allois donc me rendre pour cet effet à Livourne ; qu'il ne devoit pas trouver étonnant que je cherchaſſe à ſauver Manon de ſon déſeſpoir, lui qui m'avoit tant de fois ſauvé du mien. J'ajoutai que je m'appercevois depuis long-tems, combien ſon

amitié

amitié pour moi lui avoit attiré de disgraces; que j'en craignois pour lui de nouvelles; que je le priois de ne pas me suivre dans ce voyage, & que, cependant, s'il le vouloit, je ne pourrois le trouver mauvais.

Tiberge, qui ne m'avoit jamais vu parler de si grand sang-froid, ni avec tant d'indifférence pour Manon, m'a avoué qu'il avoit pénétré d'abord que mon discours n'étoit pas sincere, & que pour sonder où j'en voudrois venir, il avoit feint à son tour; de sorte qu'il me répondit froidement qu'il étoit prêt à tout, même à retourner en France, quand il auroit eu le tems de voir & de connoître la ville; que je pouvois partir quand je le jugerois à propos. Nous dinâmes, & j'allai seul sur le port donner l'ordre à mon petit équipage pour le lendemain de grand matin; je me promenai ensuite sur les bords de la mer, en réfléchissant à tout ce qui s'étoit passé entre Tiberge & moi. Tiberge, me dis-je, veut rester à Gênes, & me laisser aller seul à Livourne; quel peut être son dessein? Espere-t-il que le vaisseau qui porte Manon, arrêté par quelque cas qu'il ne peut prévoir, arrivera ici pendant que je serai allé plus loin; sans doute! car il n'est pas naturel qu'il consente à me quitter, si des intérêts plus forts ne l'arrêtent, & je ne connois que ceux qui lui peuvent venir de son amour pour Manon, qui lui puissent faire abandonner les miens! Que j'étois

déraisonnable ! Que je te demande pardon, cher ami ; toutes les fois que j'y songe, de t'avoir pu soupçonner des intentions aussi noires, après les marques évidentes, & tant de fois réitérées, de ton attachement inviolable ! Mais pouvois-je me posséder ? J'adorois toujours Manon : étois-je à moi-même ?

Si Tiberge eût voulu venir, malgré ma priere, à Livourne, je n'aurois pas douté que ce ne fût son amour qui l'y eût conduit ; il vouloit rester ; je trouvois dans son séjour une nouvelle preuve de cet amour. J'étois jaloux, & c'est le sort des jaloux, que tout, jusques au contraire, leur porte ombrage ; cependant mon cœur ne pouvoit plus rester dans cette cruelle incertitude ; j'allai retrouver Tiberge, résolu de m'expliquer plus ouvertement avec lui.

Eh bien ! Tiberge, lui dis-je, je pars demain, & vous restez ; si d'aventure Manon alloit arriver pendant que je serai à Livourne, que lui direz-vous ? Je lui dirai, me répondit-il, que vous lui conservez tous les sentimens qu'un galant homme doit à ce qu'il a fortement aimé ; que vous êtes prêt à lui faire un sort honnête, si elle aime mieux rester dans le monde, & que ce soit son peu de fortune qui la détermine seul à se faire religieuse ; mais que vous ne l'aimez plus, & que vous lui laissez toute sa liberté. N'est-ce pas là votre intention ? Courage, Tiberge, vous lui ajouterez

que si vous n'étiez pas prêtre, vous l'épouseriez à ma place; car je n'ai que trop vu que vous ne sauriez vous défendre de l'aimer.

Mon ami éclata de rire; mais il reprit bientôt l'air plus posé: c'est donc là, me dit-il, ce qui vous a dicté le discours apprêté que vous m'avez tenu ce matin; c'est donc là ce qui a pu vous faire renoncer à un ami qui renonceroit à tout l'univers pour vous; c'est là ce qui vous a pu faire *croire* que je vous abandonnerois, quand vous aurez peut-être le plus grand besoin de mes secours; c'est donc là ce qui a pu vous faire parler avec indifférence de ce qui vous est plus cher que vous-même; & vous êtes jaloux; de qui? de moi, de Tiberge, dont le cœur, les mœurs, l'état doivent vous répondre comme de vous-même! tranquillisez-vous, mon cher comte, puissiez-vous n'avoir de votre vie d'autre malheur à craindre: si vous n'avez jamais d'autre rival, Manon est à vous sans partage. Je dis plus, & je vais bien vous étonner, j'ai fait de très-longues méditations sur vous-même, & plus j'examine tout ce qui vous est arrivé depuis votre retour de l'Amérique, plus j'ai sondé votre cœur, plus je lui ait fait soutenir d'épreuves; & plus je vois que votre amour pour la belle Manon est votre aliment nécessaire, plus je trouve que sa derniere action l'en rend digne. Continuez donc à l'aimer de tout votre cœur, mon cher comte; j'ai clai-

rement démêlé que vous ne pouvez voir régner dans votre ame les sentimens de l'honnête homme, & les y établir sur de solides principes, qu'en vous livrant au penchant que vous me promettez de rendre légitime. Ne croyez pas que j'aie pu former le projet de vous abandonner ; je vous suivrai, s'il le faut, aux extrêmités de la terre ; je ferai tout pour vous rendre Manon, & pour vous unir à elle ; je saurai bien vous justifier dans le monde : jugez à présent, si c'est de moi que vous devez être jaloux.

Tout le discours de Tiberge m'avoit pénétré d'une joie aussi forte qu'elle pouvoit l'être pendant l'absence de Manon. Je l'embrassai avec toute la cordialité que je devois à un ami d'une si rare espece ; ma satisfaction m'arrachoit autant de larmes, que mes chagrins m'en avoient souvent fait répandre ; mes bras le serroient, & ne vouloient plus le quitter : nous restâmes un moment confondus, en ne nous exprimant que par des soupirs de tendresse. Il me sembloit qu'il m'avoit rendu Manon, & qu'il me la faisoit trouver présente : jamais ce cher ami, qui m'avoit plusieurs fois sauvé la vie, n'avoit rien fait de si satisfaisant pour mon cœur ; que cet instant dut avoir de charmes pour nous deux ! attendez, me dit Tiberge, quand nous fûmes un peu plus tranquilles, je mets une petite condition à notre marché, donnez-moi votre parole que vous l'exé-

exigerez ? Quelle est-elle, lui répondis-je ? Je vous promets tout ce que vous pourrez me demander. C'est, ajouta-t-il, si le ciel vous accorde des fils de votre mariage avec mademoiselle Lescaut, que vous ne confierez qu'à moi le soin de leur éducation ? Va, nous les éléverons ensemble, lui dis-je, car je ne crois pas que nous nous séparions de la vie. J'exige à mon tour que tu m'en fasse une promesse solemnelle : je ne sais pas si je ne parviendrai pas à t'aimer autant que ma maîtresse.

La nuit ne nous avoit point encore couvert de ses ombres, quand nous finissions ce discours, qui étoit bien fait pour m'en faire trouver une délicieuse ; mais il étoit écrit dans mes destinées, que mes plus doux momens seroient toujours empoisonnés par quelques réflexions ameres, ou par quelques cuisans repentirs. Comme nous terminions notre entretien, on vint nous annoncer mystérieusement un homme qui avoit, disoit-il, des choses importantes & très-secrettes à nous dire : nous nous troublâmes tous deux à cette nouvelle, car rien n'est indifférent aux cœurs inquiets, ils ne connoissent point de milieu, tout les fait craindre, ou tout les flatte. Tiberge craignit : son pressentiment étoit sûr, pour moi je me flattois que j'allois apprendre des nouvelles de Manon, & je me trompois, comme on va voir : j'avois pourtant dit qu'on fît entrer.

Un petit personnage simplement mis nous fit e profondes révérences, dans lesquelles sa physionomie étoit si confondue, que nous ne pûmes pas d'abord le reconnoître ; nous le fîmes asseoir. Messieurs, dit-il, en regardant du côté de la porte, vous êtes sûrs que personne ne nous écoute : je vous prie de me laisser achever tout ce que j'ai à vous dire sans m'interrompre, & vous verrez si je suis digne de la grace que je viens vous demander. A mesure qu'il parloit, ses traits commençoient à se développer : malgré le changement de son extérieur, nous le reconnûmes. Vous êtes, je crois, lui dis-je, le financier que nous trouvâmes dans cette auberge près la Lizere, où nous eûmes une si fâcheuse scene : je continuois pour le détromper, s'il ne l'étoit point encore, de l'idée qu'il avoit pu prendre de nous alors, & j'avois déja entamé mon discours, lorsqu'il me dit : c'est moi-même, messieurs, mais je vous ai supplié de ne pas m'interrompre. Je sais tout ce que vous voulez me dire, & ce que vous ne savez pas, & qui va bien vous étonner, malgré le dérangement de ma parure : c'est que je me nomme Derval, & que je suis précisément le traitant dont l'officier que vous tuâtes avoit raconté l'histoire, sans croire la rapporter à son auteur, ainsi qu'il fit ensuite de la vôtre.

Tiberge mit le doigt sur sa bouche en me re-

gardant, pour me faire signe de ne rien dire ; Derval continua ainsi. Vous avez dû remarquer à la hardiesse avec laquelle je soutins l'assaut de l'officier, que je ne suis pas aisé à déconcerter, & que je sais me tirer d'affaire avec adresse : cet officier vous a dit que j'avois emporté dix millions de Paris : il est bien vrai que je les y devois, & que j'avois été obligé d'y en abandonner beaucoup, mais je n'avois pas vaillant avec moi en or plus de deux cents mille livres ; vous sentez bien, messieurs, qu'accoutumé à la dépense que je faisois à Paris, à ne me rien refuser de tout ce qui me paroissoit agréable, (on ne réforme pas tout d'un coup ses goûts,) cette somme modique pour moi ne pouvoit me mener bien loin. Joignez à cela, messieurs, que la malheureuse passion du jeu m'a toujours fait faire des sottises ; aussi depuis que je n'ai plus d'argent, je me suis bien promis que je ne jouerois plus, & si vous m'en croyez, messieurs, vous vous en abstiendrez toute votre vie : le jeu nous fait toujours faire une fin malheureuse.

Il alloit nous débiter Séneque : j'étois sur le point de faire chasser cet impertinent, quand Tiberge, qui vouloit savoir où tout cela aboutiroit, m'arrêta, en me répétant son même signe : il poursuivit donc ainsi. Il ne me reste plus rien, messieurs, de toute la fortune que je m'étois adroitement appropriée à Paris, si ce n'est, (ce

que je compte pour beaucoup) les connoissances qu'elle m'a fait acquérir. Hier je vendis mon dernier habit pour payer quelques dettes ; mais j'en aurai bientôt d'autres, si vous voulez profiter de mes bonnes connoissances ; oui, messieurs, si vous voulez me recevoir dans la bande dont vous êtes les capitaines, vous pouvez compter sur mon intrépidité autant que sur mon adresse. Je connois toutes les bonnes maisons de Gênes pour avoir été en correspondance avec elles, je n'y suis pas connu en personne, je pourrai y jouer tous les rôles que nous imaginerons ; & soutenu par deux braves hommes comme vous, & par tout le reste de votre société, si elle vous ressemble, nous dévaliserons toute la ville, sans être seulement soupçonnés. Je vous promets des millions, si vous frappez aux portes que je vous indiquerai ; je sais les risques que vous courez tous les jours ; mais pour un mauvais quart-d'heure, un demi-siecle de plaisirs, sauve qui peut, malheureux qui est pris ; je ne connois rien de plus accablant que l'indigence, & je veux me relever de celle où je suis. Pour vous faire voir, messieurs, que je ne suis pas indigne de la faveur que je vous demande, vous en allez juger vous-mêmes par le récit de mes exploits de Paris : je défie le plus fin d'avoir imaginé mes tours ; combien de veuves, combien d'orphelins....!

Je me levai d'impatience, & Tiberge lui adressa ces paroles ;

C'est être complice d'un criminel que d'entendre l'aveu de ses crimes, à moins que ce ne soit pour aller le déclarer. Nous ne sommes, monsieur, ni des capitaines de voleurs, ni des délateurs; & quoique vous soyiez un misérable qui ne méritez pas que nous nous abaissions à la justification devant vous, nous allons vous détromper. Il est vrai, répondit-il hardiment, qu'il y a de l'imprudence de ma part de m'être présenté seul; j'ai bien pensé d'abord que vous ne voudriez pas vous ouvrir à moi *tout de suite*; mais n'ai-je pas été témoin, messieurs, de tout ce qui vous est arrivé? devriez-vous balancer à vous livrer sur les espérances sûres que je vous donne? Allons, plus de cérémonies, *nous mangeons du même pain*, mangeons ensemble & de bonne amitié, vous vous féliciterez de m'avoir acquis. Pendant le tems de ces derniers propos, Tiberge avoit tiré d'un porte-feuille les arrêts qui nous réhabilitoient, nous les fîmes lire en partie; ce malheureux se jetta à genoux, en nous demandant la vie avec une voix entrecoupée, & un saisissement qui nous fit de la peine.

Tiberge le releva pour lui faire la leçon la plus pathétique & la plus frappante : il étoit dans son centre, quand il pouvoit catéchiser; personne ne s'en acquittoit avec plus de force & plus de persuasion. L'ex-financier nous exposa son triste état, nous dit qu'il sentoit tous ses

torts, que c'étoit l'extrême misere qui le réduisoit aux partis extrêmes; que s'il avoit de quoi se produire honnêtement dans les maisons avec lesquelles il avoit autrefois eu commerce de lettres, il pourroit leur aller offrir ses talens pour les finances même; qu'il étoit bon travailleur, & que convaincu de la bonne doctrine de Tiberge, il se sentoit encore capable de vivre en honnête homme, s'il en trouvoit les moyens; il bornoit pour cela ses prétentions à une centaine de pistoles; je les lui donnai, en lui faisant faire la promesse la plus authentique, qu'il chasseroit de son esprit les sentimens criminels qu'il y avoit laissé introduire, & qu'il ne nous salueroit, ni ne proféreroit nos noms dans aucune circonstance de sa vie.

Je devois donc toujours essuyer de ces attristantes humiliations, & le sort permettoit qu'elles me vinssent dans les plus doux intervalles de ma vie: cette nuit, que je croyois devoir être la plus délicieuse pour mon état, après avoir été guéri de ma jalousie contre Tiberge; cette nuit s'approchoit, nous nous séparâmes: je la passai à me rappeller cette vilaine scene avec des circonstances & des suites que les songes me rendirent plus noires; & le malheur de tout cela, c'est que je pouvois me reprocher de le mériter en quelque sorte.

Dès que le jour put éclairer notre départ,

nous nous embarquâmes pour Livourne : je n'étois point géographe, je ne savois pas que le trajet d'une de ces villes à l'autre fût si court ; je fus tout étonné d'y être sitôt rendu, & je me repentis mille fois de n'y avoir pas envoyé un exprès pendant que nous étions à Gênes : nous nous serions épargné peut-être bien des peines, mais nous n'y avions pensé ni l'un ni l'autre. Enfin, nous mîmes pied à terre, & nous allâmes au plus vîte aux informations sur le compte du sieur M..... Nous apprîmes qu'il y étoit venu depuis peu de jours ; qu'il y avoit laissé quelques marchandises, qui s'étoient déchargées avec bien de la précipitation ; qu'il n'y avoit séjourné que deux fois vingt-quatre heures, & qu'il étoit reparti pour la France. Je demandai s'il n'avoit pas des femmes dans son bâtiment, & s'il ne les avoit pas débarquées : on ne put me donner là-dessus d'éclaircissement ; ce qui nous fit courir, Tiberge & moi, tous les couvens de la ville, sans rien apprendre. Nous allâmes dans l'auberge de ce maudit capitaine, que nous découvrîmes par hasard : on nous dit qu'il avoit avec lui deux femmes, dont une faisoit l'admiration de tous ceux qui la regardoient ; qu'on ne savoit si c'étoit sa femme ou sa fille ; qu'il les avoit emmenées toutes les deux.

Ah, Manon ! ma chere Manon, m'écriai-je, vous m'êtes donc encore ravie ! où courir ? où

la chercher ? quels font les desseins d'un homme qui t'amene ici, qui te remene ? où va-t-il te conduire ? Je m'égarois, & Tiberge étoit aussi interdit. Cependant, ce cher ami, plus libre que moi de faire des réflexions saines, pensa que le sieur M.... ayant sûrement des commissions pour Gênes, il avoit pu les remettre à son retour de Livourne, au lieu de le faire en y allant. Il m'assura qu'il y avoit grande apparence que nous allions le retrouver, que nous nous étions sûrement croisés en chemin, & qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que celui d'y retourner. Je ne me le fis pas répéter ; nous y fûmes bientôt rendus ; mais point de nouvelles. Nous avions en partant recommandé de l'observer ; il n'y avoit point paru. Nous l'attendîmes encore deux jours inutilement. Partons sur le champ pour Marseille, me dit Tiberge : ou il y sera retourné, ou nous apprendrons de ses nouvelles par ses armateurs : nous nous remîmes en mer, & nous essuyâmes un très-gros tems.

On a tant lu de tempêtes dans les romans, que je ne m'appliquerai point ici à donner des portraits effrayans de la nôtre. Tout ce que j'en dirai, c'est que nous pensâmes périr, & que je n'envisageois pas cette mort comme quelque chose de redoutable. Les horreurs d'une mer écumante qui semble dévorer d'avance tout ce qui s'y engouffre, ne me présentoient point un tableau

si terrible ; je contemplois les flots comme un asyle où j'allois ensevelir mes malheurs & ma vie ; puis faisant attention que Manon, courant les mers de son côté, pouvoit être livrée aux mêmes dangers, je trouvois un sinistre plaisir à imaginer que nous aurions au moins la même sépulture ; ensuite venant à penser que si elle en réchappoit, & qu'elle se trouvât ou poursuivie par quelque ravisseur, ou exposée par son indigence à des maux que j'aurois pu lui épargner, je regrettois de périr sans avoir pu lui donner des secours, & sans m'être justifié dans son esprit. Cette mort, qui tantôt m'avoit semblé douce, me représentoit tout ce qu'elle avoit de cruel : voilà comme est l'ame d'un homme plongé dans le malheur, son cœur est toujours flottant entre le desir & la crainte ; il passe à chaque moment du plus affreux désespoir aux plus grandes espérances ; la vie lui semble quelquefois à charge, & le moment d'après elle lui devient nécessaire ; un quart-d'heure le voit murmurer & gémir, le même quart-d'heure le voit implorer & reprendre courage ; tantôt il soupire, il pleure, il se consume ; tantôt un rayon lumineux ranime & répare ses sens affoiblis ; il vit, mais s'il calculoit bien les instans de plaisirs avec ceux de peines, il trouveroit la somme de ceux-ci innombrable, celle de ceux-là infiniment plus foible, & ne chériroit pas tant une malheureuse

existence, qui fait, je ne sais pourquoi, l'objet de tous nos vœux.

Cependant, l'orage se dissipa, & ramena peu à peu le calme & sur les flots & dans mon cœur; nous remouillâmes dans le port de Marseille, & nous ne fîmes qu'une course chez les armateurs du sieur M.... qui nous dirent qu'ils n'en attendoient pas si-tôt des nouvelles.

Quand nous leur eûmes appris qu'il ne s'étoit point arrêté à Gênes, ni en allant, ni en revenant de Livourne; qu'il n'avoit passé que deux jours à Livourne; qu'il avoit dit qu'il retourneroit en France, & qu'il n'avoit point paru dans leur port, nous les vîmes s'alarmer, & former mille conjectures qui me causoient encore plus de trouble qu'à eux.

Quoi, me dit l'un d'eux, il n'a resté que deux jours à Livourne! Et sa cargaison étoit pour ce pays là! nous comptions qu'il y passeroit un mois, nous ne comprenons rien à sa manœuvre! c'est un voleur qui aura conduit notre navire dans quelque pays étranger pour y vendre le bâtiment & sa charge; d'autant mieux qu'il avoit des ordres pour déposer des effets précieux à Gênes, qu'il n'y a point laissés. Un autre disoit, il y a eu une tempête considérable, le navire aura péri: un autre ajoutoit, si la tempête ne l'a pas abymé, elle l'aura jetté fort loin, & les Salentins l'auront pris.

Aucune de ces idées n'étoit faite pour m'apporter de la consolation; je ne voyois que des extrêmes de côté & d'autre; Manon, mon adorable

Manon étoit donc ou chez des étrangers, entre les bras d'un raviſſeur, ou noyée, ou au pouvoir des Turcs ; comment ſupporter tant d'appréhenſions à la fois ? A laquelle s'arrêter qui n'eût été déſeſpérante ? Je ne pus plus ſuffire à mon trouble : mon cœur, mon trop tendre cœur étoit attaqué de trop de côtés, pour pouvoir réſiſter à tant d'aſſauts cruels. Je fus pour le coup abattu tout-à-fait ; je m'abandonnai dans les bras de Tiberge, & ſemblable à l'arbre dont on vient de couper les racines, qui tient encore à quelques-unes, & qui, pour tomber avec langueur, ne laiſſe pas d'attirer par ſon poids tout ce qui s'oppoſe à ſa chûte, j'entraînai Tiberge avec moi ſur le carreau, où je demeurai plus mort que vif.

Les marchands provençaux chez qui j'étois n'en furent gueres attendris : cette nation (*), ſi voiſine

(*) On ne reconnoîtra jamais les Provençaux au portrait que l'auteur en fait. Bien loin que Marſeille ne ſoit que depuis peu civiliſée, elle l'étoit, ſelon les bons auteurs même, avant le reſte de la France. Les Provençaux n'ont pas à la vérité ce liant & cette affectation de politeſſe qu'on trouve dans d'autres provinces : ils ſont d'une vivacité & d'une pétulance qui, dans le petit peuple, & ſur-tout les marins, dégénere en brutalité ; mais ils ne ſont ni fourbes, ni diſſimulés, ni lâches, ni inhumains. Ils ſont francs, ſinceres & ſuſceptibles des bonnes qualités oppoſées aux vices dont on veut les noircir. Ils ignorent ſur-tout le déguiſement dont la politeſſe affectée n'eſt que le voile.

des Barbares, jadis barbare elle-même, & depuis très-peu de tems civilisée, fournissoit peu d'hommes sensibles à l'humanité ; ceux-ci, plus effrayés de la perte de leur argent, que de l'état d'un misérable aux portes du trépas, ne me donnerent pas le moindre secours ; ils ne firent pas même ouvrir leurs fenêtres pour me rafraîchir (consolation qu'ils ont cependant coutume de donner à ceux qui les visitent ;) de sorte que l'extrême chaleur & le gonflement de mon cœur faillirent à m'étouffer. Tiberge appella nos domestiques, & me fit mettre dans une chaise à porteur : on me transporta dans ma chambre, & l'on me mit au lit, où je souffris une courte, mais cruelle maladie.

On croit bien que l'amitié de Tiberge se signala, & que ce fidele compagnon de mes peines employa tout pour me rappeller à la vie. Cher comte, me disoit-il quelquefois, il faut reprendre vos forces, elles sont dues à ce que vous aimez ; que savez-vous si Manon ne languit pas dans l'attente de votre secours ; rétablissez-vous donc, nous la chercherons par-tout : ces paroles, qu'il me répétoit sans cesse, firent plus d'effet sur moi, que les impuissans remedes d'un charlatan provençal, qui cherchoit plus à prolonger mon mal qu'à le guérir : je me rétablis plus vîte qu'on ne l'avoit cru. Pendant ce tems-là Tiberge n'avoit rien négligé pour apprendre des nouvelles du sieur M.... Les marchands, n'en entendant plus parler, avoient fait visiter la côte, & n'ayant

trouvé aucuns débris de naufrage, ils assurerent que le vaisseau n'avoit pas péri. Le commissaire de l'amirauté, chargé de la partie des captifs, & que Tiberge avoit été voir exprès à Toulon, ne put rien lui dire de positif, parce qu'il y a dans les parages de Salé des corsaires & des pirates; si le sieur M.... lui dit-il, avoit été pris par des corsaires, je le saurois; mais s'il a été pris par des pirates, especes de brigands qui détruisent le bâtiment, quand ils ont pris tout ce qu'il renferme, cela ne peut venir à ma connoissance qu'à la longue & par bien des hasards. De sorte qu'il ne me restoit plus d'espérance de ce côté-là, que celle de savoir Manon prise & vendue par des voleurs : la ressource de la croire dans les pays étrangers étoit si vague, que nous ne pouvions l'envisager, sans être embarrassés de choisir au hasard, parmi tous les ports où le sieur M.... auroit pu l'avoir conduite.

Tiberge avoit appris que les P. P. de la Merci, qui vont de tems en tems à la rédemption des captifs, alloient incessamment partir pour Alger, Tunis & Tripoli. Il me proposa de les suivre. Vous, Tiberge! vous viendrez avec moi chez des infideles! lui disois-je; j'irai par-tout avec vous, me répondit-il; nous philosopherons là-dessus en route : partons, j'ai déja prévenu les P. P. Nous nous munîmes de tout le crédit que pouvoient nous donner nos correspondances, & nous nous confiâmes de nouveau au caprice

des vents & de l'orage ; cependant nous abordâmes au premier port, sans avoir encouru de dangers.

Si je faisois un roman, j'aurois beau champ pour placer ici un épisode qui, augmentant le nombre de mes pages, augmenteroit aussi l'ennui du lecteur, & diminueroit la bourse de ceux qui seroient assez sots pour m'acheter ; il seroit même de regle de ne pas mener impunément mon héros en Barbarie ; j'aurois mille scènes tragiques ou voluptueuses à rapporter : cette différence de mœurs, ces sultanes lascives, ces cruautés, ces esclavages, tout cela mis en contraste avec mes inquiétudes & ma douleur, avec l'état de Tiberge, quoiqu'il n'en portât pas l'extérieur ; tout cela, dis-je, me fourniroit une matiere intarissable : mais comme j'amuse ici mes loisirs dans la seule vue de me rappeller à moi-même les différens événemens de ma vie, ou comme ceux qui trouvent de la douceur à raconter leurs maux passés, je ne m'écarterai pas de mon sujet. Je ne sais pas même si je ne passerai pas les petites aventures qui ont pu m'y arriver, & qui, si on a pris quelqu'intérêt à Manon, & qu'on desire de la retrouver bien vîte, éloigneroient ce plaisir, & feroient languir le lecteur.

Quoi qu'il en soit, nous parcourûmes les trois royaumes, sans qu'il nous arrivât rien de bien particulier, & sans avoir rien pu découvrir qui nous marquât les traces de Manon : les P. P. mê-

mes que nous avions inſtruits de nos deſſeins, avoient fait des perquiſitions inutiles; nous n'attendions que leur retour pour repaſſer en Europe, déſolés que nos recherches euſſent été vaines, & nous promettant de parcourir le monde entier, juſqu'à ce que nous euſſions trouvé la terre heureuſe qui portoit tout mon bien, tout l'objet de mon amour.

Nous reparûmes donc pour la troiſieme fois à Marſeille ; obligés de ſuivre la deſtination des P. P. de la Merci. Nous avions dirigé notre marche future ſur celle de nos différentes opinions qui nous avoient paru les plus plauſibles. C'eſt de quoi nous nous étions occupés en revenant d'Alger. Tiberge avoit d'abord été d'avis que pendant que nous étions ſur ces côtes, nous viſitaſſions toutes celles de la méditerranée où pouvoit s'être réfugié le ſieur M....

Dès le lendemain de notre arrivée nous allâmes ſur le port, Tiberge & moi, pour choiſir un bâtiment propre à nos deſſeins; comme nous nous en informions auprès de la bourſe, j'entendis derriere moi un homme qui crioit, c'eſt lui-même, & dans l'inſtant je me ſentis ſaiſir les reins par un homme vigoureux qui les ſerroit avec force; quatre ou cinq autres me tomberent ſur le corps, une troupe de gens mal vêtus, ſans aucune marque reſpectable d'autorité, m'entouroit de toute part; j'étois traîné dans ce pompeux cortege ſans ſavoir où. On avoit laiſſé Tiberge libre, cet ami

ne favoit pas ce que c'étoit qu'une épée, quoiqu'il en eût pris une pour aller en Barbarie. Nos malles n'étant point encore ouvertes, il étoit resté en équipage de voyageur : il ne me vit pas plutôt assailli, qu'il n'écouta que sa fureur, il tira ce fer qui lui pendoit, plutôt qu'il ne le portoit, & fondit sur ces malheureux, qu'il prenoit pour des assassins ; il donna plusieurs coups qui ne purent me dégager ; je vis trois hommes lui faire face en *braves* ; je tremblois que, peu fait à manier un instrument qui lui étoit si étranger, il ne reçût quelque coup mortel, & son danger m'étoit plus à cœur que celui que j'allois courir, quel qu'il pût être : je m'apperçus cependant qu'on ne faisoit que l'écarter : je le perdis de vue par un détour de rue, & je me vis conduire en prison, sans que mes ravisseurs me proférassent autre chose que des invectives.

Tandis que ceux qui m'avoient amené travailloient à mon écrou, le geolier me demanda quelle chambre je voulois occuper, en m'apprenant qu'il en avoit de fort belles : il y a apparence, me disois-je, que ceci n'est que du civil : voyons-en la fin. Tiberge entra une main ensanglantée en me criant, ce n'est rien, mon cher comte, vous allez sortir dans deux heures. Je me mis à fondre en larmes sur mon ami que je croyois dangereusement blessé, je lui fis quitter son habit, le coup qu'il avoit reçu lui perçoit le bras légérement dans les chairs ; il n'y avoit pas de

mauvaises suites à craindre. Etes-vous libre, lui dis-je, ou vous amene-t-on ici comme moi ? que nous veut-on encore ? Rien, me répéta-t-il : j'y suis venu tout seul vous expliquer ce dont il est question : vous aviez pris ici, avant de partir pour la Barbarie, tous les fonds que vous pouviez croire nécessaires à la rançon de Manon, vous aviez tiré sur Paris, votre banquier, dans l'intervalle, y a fait banqueroute : vos lettres ont été renvoyées, ces gens-ci reviennent sur vous, au moyen des sentences qu'ils ont obtenues par défaut pendant notre absence, & ils vous font arrêter. Mais nous n'avons pas touché à cet argent, je vais payer & vous élargir, je ne suis accouru ici que pour vous tranquilliser.

Une heure après tout étoit payé : il vint me reprendre. Tiberge n'étoit pas encore pansé, cet ami songeoit toujours plutôt à mes besoins qu'aux siens ; nous fîmes à notre auberge des réflexions bien honteuses pour l'humanité sur cette aventure. Le commerce, lui disois-je, ce soutien de l'état, est donc remis dans les mains de ses ames les plus basses ; car ces mercenaires avides ne pouvoient-ils pas tout uniment nous venir redemander leur argent, sans nous faire un tel affront ? nous le leur aurions rendu. Je ne sais si ces brigands que nous venons de quitter en Barbarie en eussent agi de même, & ces malheureux déguenillés qui m'ont arrêté ! si j'avois eu le tems de me mettre en défense, quel respect m'auroient-ils inspiré pour des

ordres ſuprêmes ! Si j'en avois tué cinq ou ſix, les prenant pour des voleurs, que m'en feroit-il arrivé ? S'ils t'avoient tué toi-même ! ah ! j'en friſſonne encore. Tiberge me répondit que tous les négocians du monde n'étoient pas Provençaux ; que d'ailleurs on en auroit peut-être agi plus poliment ; que le gouvernement avoit ſans doute ſes raiſons pour ne pas déranger ces uſages établis. En Angleterre, me dit-il, un baillif ou huiſſier ſe préſente au débiteur, ſans que perſonne s'en apperçoive, lui montre un petit bâton où eſt la marque du légiſlateur ; le ſujet, plein de reſpect pour les ordres des tribunaux, ſuit le ſergent qui le mene dans la premiere taverne ; ſi le débiteur a de l'argent ou une caution, il eſt libre, & on lui donne huit jours & plus pour trouver tout cela, ſans ſortir de ce cabaret. S'il ne peut ſe procurer l'un ou l'autre dans cette huitaine, on le mene en priſon, mais ſans éclat. Le prince épargne ainſi le ſang de ſes citoyens, & leur évite des affronts qui leur feroient quelquefois plus ſenſibles, puiſque ſouvent ils influeroient par leur éclat, ſur leur crédit d'abord, & delà ſur toute leur fortune. En France on arrête brutalement le pere à côté de ſon fils, qui ſe fait tuer pour le défendre, le mari à côté de ſa femme, qui, quelquefois enceinte, en accouche d'effroi ; ſouvent le débiteur eſt traîné en morceaux dans la priſon, parce que ſa vie lui a paru moins chere que ſa liberté ; ſouvent auſſi cette canaille eſt repouſſée par la défaite & la mort

même de plusieurs membres d'entr'elle, le peuple alors se met de la partie, & acheve le désordre. Ce sont là des vues de certains gouvernemens qui y sont sans doute nécessaires, puisqu'on ne les détruit pas. Le nôtre est doux, & modéré à tant d'autres égards, que nous devons croire que tout y est réglé pour le mieux, & qu'on dérangeroit sans doute le principe des loix fondamentales, si on dérogeoit à ces usages; quelques débiteurs y gagnent leur liberté, quand ils peuvent la défendre: apparemment qu'on a jugé, comme je le disois tout à l'heure, que le sang des uns ne leur étoit pas si précieux que la liberté à quelques autres. Cette catastrophe ne servit pas à me faire aimer les Provençaux, quoique ce ne soit pas celle que je leur doive reprocher davantage, comme on le verra dans la suite; mais je ne sais, leurs mœurs, leurs tons, leurs façons ne ressemblent pas à tout cela dans l'intérieur du royaume; & quand j'en partis, j'en étois à tous égards fort mécontent.

Notre projet de faire le tour de la méditerranée se trouvoit dérangé, puisqu'il ne nous restoit plus assez d'argent pour l'exécuter. Nous sentîmes la nécessité de revenir à Paris, & même dans ma province, pour rétablir l'ordre de mes correspondances pécuniaires; nous avons le tour du monde à faire, me disoit Tiberge, peu importe par où nous commencerons. C'est le hasard qui doit nous faire retrouver Manon; il n'y a pas plus de certitude à commencer plutôt par un endroit que par un

autre ; de la Picardie, où sont vos terres, nous nous embarquerons pour l'Angleterre ou la Hollande ; il y a même à parier que si le sieur M.... a voulu s'approprier le bien de ses commettans, il sera sorti de la méditerranée, & aura été dans ces pays de liberté, où il est de la politique de donner asyle aux malheureux mêmes qui viennent les enrichir de la dépouille des autres. Nous revînmes dans mes terres avec toute la précipitation possible, en ne faisant que traverser Paris, comme nous avions fait avant d'aller à Marseille. Mais au premier voyage de Paris le hasard m'avoit fait rencontrer chez des marchands un homme que j'avois précédemment connu, à qui j'avois été obligé de dire, pour m'en défaire, que j'étois devenu l'héritier de ma maison, & que n'étant à Paris que pour des emplettes, j'y resterois fort peu de jours ; celui-ci en avoit fait part à d'autres ; de maniere que toutes les personnes de ma connoissance ayant su le changement de ma fortune, m'avoient écrit, les unes pour m'en féliciter, les autres pour se féliciter eux-mêmes de ce qu'ils apprenoient que je pouvois leur payer quelques restes de comptes ; & les autres pour me prier de les soulager à leur tour dans leurs besoins. Toutes ces lettres s'étoient accumulées, parce que je n'avois point donné d'ordres pour qu'on me les fît parvenir ; on m'en présenta un gros paquet, que dans un premier moment je voulus jetter au feu sans les ouvrir, bien résolu de ne conserver aucune de mes ancien-

nes

nes liaisons. Tiberge m'arrêta, en me représentant qu'il pouvoit y en avoir d'intéressantes ; nous brûlerons, dit-il, tout ce qui ne le sera pas, il s'en pourroit trouver de monsieur de T.... qui vous a rendu de grands services, ou d'autres que vous regretteriez de n'avoir pas lues. Nous les ouvrîmes donc l'une après l'autre : justes Dieux, m'écriai-je ! en voici une de la main de Manon : je portai à ma bouche ces chers caracteres, comme si j'avois tenu celle qui les avoit tracés ; je déchirai précipitamment le cachet, & je lus ces étonnantes expressions du dépit & de la colere de mon infortunée maîtresse.

Monstre unique dans ton espece ! si tu respire encore, si le ciel ne t'a pas écrasé, pour te punir des forfaits les plus incroyables, s'il te laisse vivre pour te laisser en proie, sans doute, à de plus grands maux, puisse l'épouse pour laquelle tu m'as trahie, devenir un infame, & te trahir tant de fois à ton tour ! Que ton indigne amour pour elle, & son déshonneur trop connu, fasse ton tourment continuel ! Puisse-t-elle, après t'avoir mille fois couvert d'ignominie, t'enterrer un jour tout vif, & puisses-tu survivre assez long-tems dans ta tombe, pour t'y reprocher la noirceur de tes crimes, avant la mort même, & pour n'y trouver d'autre ressource, que celle de les dévorer toi-même ! Pour moi, loin d'imiter ton inconstance, détestant pour jamais tout ce qui portera le nom d'homme, je vais consacrer la vie, que tu n'as pu me ravir, à l'éter-

nel. Puisse-t-il se contenter de mes regrets, ne pas punir la derniere imprécation légitime que je fais contre toi, & m'accorder des jours plus purs que ceux que j'ai passés avec un criminel, dont la mémoire seule fait le sujet de mon exécration.

La lettre étoit datée du couvent de Marseille & des premiers mois de l'année du noviciat de Manon : je n'avois pas eu la force de la lire toute entiere. Chaque mot, depuis le premier, m'avoit saisi d'horreur ; je l'avois donnée à Tiberge au moment où mes pleurs & mes sanglots m'avoient arrêté ; cet ami ne put l'achever sans verser des larmes ; il en demeura aussi pénétré que si la lettre lui eût été adressée à lui-même, & nous nous livrâmes tous deux sans contrainte à tout ce qu'elle devoit nous inspirer de tristesse.

Il semble qu'on la chérisse cette tristesse, quand on est avec quelqu'un qui la partage ; & on fait souvent bien mieux de s'y abandonner de bonne foi, que de faire des efforts pour la vaincre ; on diroit qu'elle emploie moins de force contre nous quand nous n'essayons pas de la combattre ; elle se ralentit du moins, & elle s'épuise ; elle nous laisse ensuite à nous-mêmes, & fait place aux réflexions qui nous donnent assez de courage pour la détruire.

Tiberge convenoit avec moi de tout ce que cette lettre avoit d'accablant ; il me la relisoit même, & nous formions mille conjectures, qui ne pouvoient nous apprendre comment Manon pou-

voit me croire marié : nous supputâmes, par le tems qu'il y avoit de notre départ de l'Amérique jusqu'à celui où elle avoit écrit, qu'elle avoit pu en effet recevoir au nouvel Orléans deux fois des nouvelles de France depuis que j'en étois de retour; & que sans doute quelque rival, Synnelet peut-être, avoit travaillé à la confirmer dans son erreur. Quoi qu'il en soit, disois-je à Tiberge, elle est fidelle; & si je la retrouvois encore, sans qu'elle eût rempli ses vœux indiscrets, elle me rendroit tout son amour, en apprenant toute mon innocence : il ne faut donc pas perdre un instant à la chercher. Allons, Tiberge, mais avec ce desir si marqué de renoncer à toute la terre; elle n'aura pas été en Angleterre ni en Hollande, puisqu'il est de la religion même de ces pays de n'y point souffrir l'établissement de ces asyles sacrés pour les cœurs au désespoir. N'importe, me dit Tiberge, plus j'y réfléchis, plus je me persuade que le sieur M.... n'aura pu porter ses rapines qu'à Londres. Cette ville est un grand monde, & la seule où un réfugié puisse jouir en paix (s'il en est une pour les cœurs criminels) du fruit des vols qu'il a fait ailleurs. L'extrême liberté y confond le droit des gens ; il aura pu y débarquer Manon, pour delà la faire conduire ailleurs; mais sa cargaison & son navire étoient tout ce qui devoit diriger sa marche : si nous en apprenons des nouvelles, nous le suivrons jusqu'à ce qu'il nous en donne du sort de votre maîtresse, & nous courrons du moins

avec plus de certitude. Il n'y a pas à balancer ; & si vous m'en croyez, nous partirons demain pour Calais. J'y consentis, & dès que le jour parut, nous nous mîmes en route.

Nous arrivâmes le soir même à Calais dans une auberge qui étoit presque remplie par un nombre considérable de voyageurs. Il étoit trop tard pour nous assurer d'une barque qui nous passât à Douvres. Nous remîmes au lendemain à en chercher, & après un léger souper, nous nous couchâmes. La quantité des voyageurs qui étoient arrivés avant nous, ne nous avoit pas permis de choisir nos logemens : nous couchions dans deux chambres séparées. Vers le milieu de la nuit Tiberge frappa à ma porte (en se nommant :) je lui ouvris ; il s'assit auprès de mon lit, & me prépara par une premiere feinte aux choses importantes qu'il avoit à m'apprendre.

Ne soyez point étonné, me dit-il, de me voir à cette heure, j'ai eu une longue conversation avant de me coucher avec quelqu'un qui vient de Londres, & qui m'a donné de si grandes espérances, que je me suis empressé de venir vous les communiquer. Ah ! que je le voie, m'écriai-je, & que je lui donne la moitié de mon bien, s'il me donne des nouvelles de Manon ! Voilà précisément, me répondit Tiberge, ce que j'ai craint, votre vivacité & vos emportemens indiscrets. Calmez-vous, ou je ne vous en dirai pas davantage. Que seroit-ce donc si je vous promettois votre maîtresse ! vous

ne pourriez pas vous contenir, & peut-être vous échapperoit-elle encore : mais si vous vous possédez, je ne doute point que vous ne soyiez bientôt instruit de sa marche par tout ce qui m'est revenu d'elle.

Je suppliai Tiberge de ne me pas faire languir, & je lui promis, avec toute la pétulance possible, que je serois le plus modéré de tous les hommes. Non, me dit ce prévoyant ami, ce n'est pas là l'état où je veux que vous soyiez, pour achever de vous instruire. Je lui parus le moment d'après plus tranquille : il me fit promettre que, quelque chose qu'il eût à m'apprendre, je n'agirois que par ses conseils ; il me parla en ces termes : on m'a donné une très-petite chambre qui n'étoit séparée d'une autre que par une cloison de planches ; à peine y ai-je été un quart-d'heure recueilli, que j'ai entendu dans la chambre voisine pousser de très-grands soupirs ; je me faisois d'abord un scrupule de les entendre & j'allois faire du bruit pour les contraindre ; mais réfléchissant que notre position ne nous devoit rien faire négliger, j'ai prêté une oreille plus attentive : j'ai entendu, cher comte, c'est ici où vous avez besoin de toutes vos forces & de toute votre retenue, j'ai entendu la voix d'une femme qui se félicitoit d'être débarrassée de son persécuteur, d'être enfin rendue à sa patrie, & de pouvoir se dérober à l'univers pour jamais. J'ai redoublé d'attention : cruel ! ai-je entendu ajouter, si tu n'étois pas un perfide, à

présent que j'ai fui à tout ce qui m'empêchoit de te rejoindre, à présent que je ne suis qu'à quelques lieues de tes terres, quel plaisir n'aurois-je pas à t'aller raconter tout ce qu'il m'a fallu souffrir pour te conserver un cœur fidele ! quelles délices n'aurois-je pas encore à retrouver le tien dans toute sa pureté ! Mais, que dis-je, devrois-je encore nourrir ces sentimens pour le plus affreux de tous les hommes ; non, indigne chevalier, voilà la derniere fois que je me permettrai ces plaintes ; le ciel ne m'entendra plus proférer ton barbare nom, que pour lui jurer... J'ai toussé, continua Tiberge, pour l'empêcher d'achever le serment qu'elle alloit prononcer contre vous : car c'est Manon elle-même ; mais, encore un coup, vous la perdez pour jamais, si vous soufflez, & si vous ne me laissez achever mon récit.

Je serrois les mains de mon ami avec une joie inexprimable ; mon cœur nageoit dans un torrent de délices ; je me mis sur mon séant, je l'embrassai, je l'inondai de larmes : mon ame, peu accoutumée à toute la sensibilité qu'elle éprouvoit alors, se trouvoit resserrée ; je ne proférois pas une parole, mais la force de mes embrassemens faisoit sentir à Tiberge toute mon impatience. Il acheva ainsi ce qu'il avoit à me dire.

Après avoir toussé, j'ai gardé un moment le silence, & la voix ne se faisant plus entendre : est-ce Manon Lescaut qui se plaint de ses infortunes, lui ai-je dit d'un ton emprunté, qui l'em-

pêchoit de reconnoître d'où il pouvoit venir.... (Qui prononce mon nom, s'est-elle écriée toute surprise... ? Le témoin, ai-je répondu du même ton, de la fidélité du chevalier des Grieux. Sors de l'erreur.... il n'est point marié.... il t'aime plus qu'il n'a fait de sa vie.... tu le verras demain à tes pieds, si aucun de ceux qui t'accompagnent ne s'oppose à cette entrevue. Manon a jetté un grand cri, en croyant d'abord que c'étoit Dieu même qui lui parloit du haut des cieux. Grand Dieu! a-t-elle dit, qui t'intéresse à mon sort, acheve ton ouvrage; fais-moi retrouver ce que j'aime... puis après quelqu'intervalle elle s'est figurée n'avoir rien entendu, a tout imputé à ce qui se passoit au dedans de son cœur, aux erreurs de la nuit & du sommeil : je m'abuse, a-t-elle repris.... j'ai cru qu'on me parloit de mon perfide amant.... Encore un coup, ai-je répondu, il n'est point perfide.... tu veilles, Manon, ainsi que celui qui t'en parle.... dis-moi seulement si les importuns ne l'empêcheront point de te voir à ton lever, & prépare cette nuit tes sens & tes esprits pour le recevoir. Manon m'a répondu qu'elle n'avoit avec elle qu'une femme de chambre, qu'elle étoit maîtresse de son sort. Je me suis tu, & suis venu vous raconter cette merveille.

Pourquoi tardons-nous donc, lui dis-je en me levant tout-à-fait, de la voir ? Ah! laisse-moi, cher ami, lui aller jurer que je n'ai jamais adoré qu'elle : vous m'avez promis, me répondit Ti-

berge, que vous ſuivriez tous mes conſeils ; ce n'eſt point pour le crime que je veux vous la rendre, ſa gloire doit vous intéreſſer, ſi vous en voulez faire votre épouſe. Quel ſcandale ne donneriez-vous pas à toute la maiſon, ſi elle vous ouvroit à ces heures ! la nuit s'avance, je ne vous quitterai point que je ne vous la rende avec le jour ; mais j'exige, ſur tout ce que votre amitié a de plus fort, que vous ne troubliez point ſon ſommeil, qui ne pourra qu'être fort tranquille, après la ſatisfaction qu'elle vient d'avoir ; qu'il vous ſuffiſe de la ſavoir ici ; eſt-ce dans le moment de fougue, où vous livre une joie que je ſuis bien loin de condamner, que vous ſerez capable de vous juſtifier à ſes yeux ? Vous avez beſoin de toute votre ame, qui ne ſeroit plus à vous, ſi vous n'écoutiez que vos premiers tranſports, pour lui peindre vos ſentimens avec cette vérité qui puiſſe la convaincre.

Je ne me rendois pas à ces diſcours, que je trouvois bien frivoles, auprès de toute l'ardeur dont j'étois animé : je m'habillois toujours, & j'aurois plutôt rompu avec ce cher ami, que de tarder davantage à me jetter aux genoux de Manon ; j'allai juſqu'à l'emportement contre lui, je voulois qu'il me la rendît dans la minute même. Eh bien ! me dit-il, ſongez donc à tous les ſacrifices qu'elle a faits pour vous, & jugez ſi celui de quelques heures n'eſt pas bien dû au reſpect que vous devez avoir à préſent pour elle ?

Eh bien ! lui répondis-je à mon tour ; j'imagine un moyen, cher Tiberge, qui ne pourra te déplaire, & qui me rejoindra plutôt à ma trop charmante Manon. Allons dans ta chambre ; nous lui parlerons à travers la cloison, elle reconnoîtra ma voix.... Tiberge réfléchit un moment, & me dit : j'y consens ; mais si cette tendre fille se trouvoit tout-à-coup saisie, & si le passage de l'excès de trouble à l'excès de plaisir lui ôte l'usage de ses sens, si elle se trouvoit mal, elle est enfermée, elle est seule ; qui est-ce qui lui donneroit du secours ? Il faudroit éveiller toute la maison, enfoncer sa porte, voudroit-on nous le permettre ? Qui sait l'état où nous la verrions ? Comment contraindrai-je vos transports ? Vous sentez-vous, continua-t-il, assez de force pour me laisser parler jusqu'à ce que je vous fasse signe de vous exprimer vous-même ? Oui, lui répondis-je, je vous promets tout, pourvu que je l'entende proférer qu'elle m'aime. Marchons donc, reprit-il, mais songez bien à tous les dangers où peuvent la mettre vos imprudences.

Tiberge portoit un flambeau devant moi, ouvrit sans bruit la porte de sa chambre qu'il avoit laissée entr'ouverte, me faisant signe de marcher doucement, pour ne la pas réveiller, si elle s'étoit endormie, & nous nous approchâmes de la séparation : j'y appliquois le plus que je pouvois mes oreilles, pour entendre son premier soupir ; elle ne tarda pas à pousser des gémissemens, mais

des gémiſſemens qui m'alloient au cœur ; ils partoient effectivement de ſon ſommeil, mais d'un ſommeil dur & troublé par des agitations violentes. Tiberge touſſa encore, ſe moucha : il n'en falloit pas davantage pour la réveiller ; le repos n'étoit pas dans ſon cœur ; elle ſoupira plus fort, & dit : Qu'ai-je rêvé, ô ciel ! j'ai cru voir mon amant, un Dieu me le rendoit fidele ; un autre Dieu m'a repréſenté tous ſes crimes ; quoi ! monſtre, je ne te chaſſerai donc jamais de mes eſprits ! Je n'y pus plus tenir, je m'écriai, malgré les ſignes de Tiberge : crois-en le Dieu qui te l'a repréſenté fidele ; Manon ! je n'ai jamais ceſſé de t'adorer. Tout ce que ce prudent ami avoit prédit, arriva : Manon, au ſon de ma voix, pouſſa un nouveau cri, mais plus terrible, & ſon ſilence ſubit ne nous fit que trop comprendre qu'elle s'étoit évanouie. Cependant Manon, que nous avions cru ſeule, avoit fait coucher ſa domeſtique dans ſa chambre ; ce dernier cri l'avoit éveillée ; nous entendîmes cette fille dire à ſa maîtreſſe, *qu'avez - vous, mademoiſelle ?* Manon ne répondant rien : ſecourez-la, dis-je toujours à travers la cloiſon, votre maîtreſſe ſe meurt, nous allons vous porter de la lumiere : en effet, cette fille alla précipitamment au lit de Manon, la ſentit plus morte que vive, ne conſulta que ſon effroi, vint toute nue à la porte où nous nous étions déja rendus avec de la lumiere. Je la reconnus pour une femme de chambre que Manon avoit

déja eue à Paris ; mais elle me reconnut aussi, & toute imbue des sentimens de sa maîtresse, dès qu'elle me vit, elle recula d'horreur, crut que nous venions pour les assassiner, ses genoux se déroberent, elle tomba en foiblesse sur le plancher, sans la moindre précaution qui pût cacher ce qu'elle devoit dérober à nos regards.

Oh ! c'est ici qu'il faut se représenter l'état de Tiberge, un honnête ecclésiastique qui se trouve à cinq heures du matin dans une hôtellerie, où personne n'est éveillé, un flambeau à la main, dans la chambre de deux femmes, dont l'une, évanouie dans ses draps, est bientôt embrassée par un amant pétulant, qui semble se jetter plutôt sur le même lit, pour y mourir avec ce qu'il aime, que pour lui donner du secours ; & l'autre est étendue presque nue & dans la même foiblesse au milieu de la chambre. Je ne lui ai jamais demandé comment il s'étoit tiré des premiers instans de cette conjoncture ; mais j'ai su de lui, par les suites, qu'il avoit fait relever cette fille, qu'il jugea nous être la plus nécessaire, & qu'il l'avoit en deux mots détrompée sur mon compte ; en effet, quelques instans après ils vinrent tous deux à notre lit, où je tenois encore Manon embrassée, & qui, à force de secours, commençoit à r'ouvrir ses beaux yeux, que je pensai endommager par le sel de mes larmes. Manon, mon adorable Manon, m'écriai-je, quand je jugeai qu'elle pouvoit m'entendre, ose-

rois-je t'approcher ainsi, si je n'étois qu'un parjure, & si j'avois pu cesser un moment d'adorer tous tes charmes? Un Dieu t'a répondu cette nuit de ma tendresse; sois donc enfin désabusée; je t'aime, je t'ai toujours aimée; je t'ai cherchée à travers les périls, & j'allois parcourir tout le monde pour te chercher encore. Cette tendre fille, qui ne pouvoit encore parler, se transporta tout d'un coup, & se livrant au sentiment le plus cher à son ame, elle me passa ses bras serrés autour du cou, avec une ardeur inconcevable, porta ma tête sur son sein, où je sentis bientôt tout le feu dévorant de son cœur. Cher chevalier, me dit-elle enfin, est-il bien vrai que le ciel te rende à mes vœux, & qu'il te rende avec tout ton amour & toute ta constance! Puis elle me regardoit avec une attention curieuse, comme si elle eût voulu pénétrer encore dans mes regards la vérité de ce que j'allois lui répondre. Oui, lui répondis-je à mon tour, avec cette candeur qu'il est impossible au mensonge de contrefaire, oui, divine Manon! trop belle Manon! trop adorable idole de ma vie! oui, tu me retrouves toujours le même, j'en atteste les dieux.... Tiberge, ce cher ami qui s'est opposé vingt fois à mon désespoir; parles donc, Tiberge, où es-tu? Reviens, & sois mon garant; mais Tiberge s'étoit éloigné.

Je n'en veux pas davantage, me répondit Manon, j'en crois plus ce qui se passe en mon cœur, que tous les témoignages de l'univers; viens donc

te

te confondre encore dans mes embrassemens : nous nous resserrâmes, nos yeux lançoient la flamme, nos bouches se rapprocherent & s'exprimoient, malgré le silence, le plaisir délicieux de nos ames : nos cœurs sembloient venir jusques sur le bord de nos levres pour se communiquer leurs feux, ils s'élançoient comme pour passer d'un corps à l'autre : momens heureux ! il faut vous sentir & non pas vous peindre ! Oui ! je crois que la mort même nous eût paru douce dans cet instant plein de charmes !

Tiberge venoit de descendre quand il avoit cru que Manon n'étoit plus en danger : il avoit voulu donner le tems à la femme de chambre de se rajuster, & il observoit au dehors si cette scene n'avoit point été apperçue ; il rentra, & certifia tout ce que j'avois pu dire à Manon pendant ce moment d'absence ; il voulut m'entraîner de cette chambre ; les voyageurs se levoient, & alloient bientôt prendre chacun de leur côté leur essor. Vous vous rejoindrez, me dit-il, quand tout le monde sera parti. Manon prendra quelques heures de repos, elle en a besoin. Sortons, mon cher comte. Il fallut que Manon parût desirer ce moment de calme, pour m'arracher de ses bras, quoique ce ne fût que pour quelques heures. Nous nous quittâmes, mais ce ne fut pas sans remettre nos ames dans ce premier état de volupté, par nos embrassemens redoublés, dont nous ne voulions jamais voir la fin ni l'un ni l'autre.

Que je baisai Tiberge à son tour de bon cœur, quand nous nous fûmes rendus dans ma chambre : la voilà donc retrouvée, lui disois-je, & c'est encore à tes soins, c'est à tes conseils, c'est à ton activité que je la dois.... viens que je t'embrasse.... que je t'embrasse encore.... cher ami, ne m'abandonne pas dans ces momens fortunés! Je crois que je mourrai de l'excès de mon plaisir, si tu ne le partages. . . . .

Tiberge ne se livroit pas au même transport; mais ce cher ami goûtoit une autre sorte de plaisir; plaisir pur qui ne peut être goûté que par les personnes délicates; plaisir qui, pour ne rien devoir aux sens, n'est pas moins délicieux pour l'ame; il me rendoit ce que j'avois de plus cher au monde, il me rendoit à moi-même, à ma patrie, à mon repos : nous allions cesser de courir la terre & les mers, nous allions retrouver nos foyers paisibles, où nous n'allions plus nous occuper que de notre bonheur, dans le sein de la vertu, de l'amour & de l'amitié; il m'en peignoit sa satisfaction d'avance : nous les éléverons donc, me disoit-il, ces chers gages de votre amour légitime, (car, cher comte, tu n'oublieras pas tes promesses) nous les chérirons, nous les instruirons, nous les caresserons sans cesse : des bras de la mere, vous vous jetterez dans les bras de vos enfans; de ceux de vos enfans, à ceux de l'ami; de l'ami vous retournerez à la mere : je vous promets, cher comte, que désor-

mais toutes vos vingt-quatre heures seront pour vous vingt-quatre nouveaux plaisirs.

J'allois de tems en tems sur la galerie qui régnoit autour des appartemens, pour écouter si je n'entendois pas du bruit dans la chambre de Manon, ou si je ne verrois personne qui essayât de me l'enlever; car le peu d'habitude d'être heureux fait qu'on est inquiet de son bonheur même. Cessez donc, me disoit Tiberge, elle nous a dit qu'elle étoit sa maîtresse, qu'elle ne craignoit plus rien de la part de ses persécuteurs; laissez-la goûter toute sa joie & la comprendre; nous l'allons bientôt revoir plus calmée, & plus en état de nous conter tout ce qu'elle a souffert depuis votre absence. Elle ne sera que trop livrée à l'amertume par son récit, & par celui que vous lui ferez sans doute des peines qui vous ont fait arriver jusqu'à elle. Enfin la femme de chambre de Manon ouvrit la porte, vint nous dire que Manon, ne s'étant point rendormie, s'étoit habillée, & qu'elle nous faisoit dire de passer chez elle.

Je ne peux plus me priver si long-tems de ta présence, mon cher chevalier, me dit-elle, réunissons-nous une bonne fois pour ne nous plus quitter; nos embrassemens recommencerent & ne céderent qu'aux représentations de Tiberge, qui craignit que nous n'en fussions altérés. Elle étoit déja si abattue, qu'il n'y avoit pas moyen de l'exposer ce jour-là aux fatigues de la route. M'ayant assuré qu'elle ne craignoit absolument aucune

pourſuite, nous arrangeâmes que nous paſſerions cette journée-là à Calais ſans ſortir de l'auberge, & que le lendemain nous reprendrions le chemin de mes terres; que Manon choiſiroit celle qui lui ſeroit la plus agréable, & que nous y fixerions notre ſéjour.

Manon, empreſſée d'avoir les preuves convaincantes de mon innocence, quoiqu'elle n'en doutât plus, me pria de lui raconter tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation; j'employai à cela toute la matinée avec toutes les circonſtances qu'on vient de lire: ce ne fut pas ſans nous attendrir ſur les ſcenes malheureuſes qui m'avoient fait paſſer des momens ſi cruels. Enfin, perſuadée, convaincue de toute la franchiſe & de toute la pureté de mon cœur, cette tendre fille redoubla ſes tranſports, les miens n'étoient pas moins ardens, & les derniers nous ſembloient toujours ajouter quelque choſe à la vivacité des autres.

Nous dinâmes, & comme j'avois la même impatience de ſavoir les événemens étranges qui avoient pu rappeller Manon à la vie, & me rendre cette chere fille, quand je m'y attendois le moins, je la priai de me ſatisfaire; elle le fit à peu près de la maniere ſuivante.

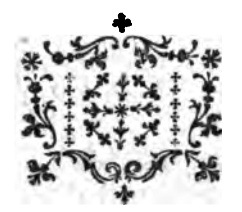
Fin de la troiſieme partie.

SUITE
DE L'HISTOIRE
DU CHEVALIER
DES GRIEUX
ET DE
MANON LESCAUT.

PAR M. L'ABBÉ PRÉVOT.

NOUVELLE ÉDITION.

Quatrieme Partie.



A AVIGNON,

Chez JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, près le Marché-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

H. Bousquet



SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT.

JE préviens le lecteur que, pour ne lui point faire perdre le fil de cette narration, je ne la couperai point dans les endroits qui ont dû émouvoir nos cœurs. Je ne dirai point, à tel endroit nous pleurâmes, à tel autre nous nous réjouîmes : les personnes sensibles penseront bien qu'un récit de la nature de celui de Manon a dû exciter toutes les révolutions d'occasion, dans des cœurs aussi éperdument amoureux que l'étoient les nôtres; je laissai parler Manon, qui s'exprima en ces termes :

Il faut, mon cher comte, que je me remette

fous le fable où vous m'aviez enterrée, pour ne vous faire perdre aucune des fituations où j'ai été réduite depuis ce jour fatal qui nous a féparés. Quoi qu'il en doive coûter à votre cœur, (puifqu'il eft juftifié) ne craignez point la peinture de ces inftans terribles ; nous nous les repréfenterons plus d'une fois avec plaifir, pour nous faire trouver plus délicieux les momens de bonheur que nous aurons à leur comparer dans la fuite.

Je ne fais combien de tems avoit duré ma léthargie ; mais quand je retrouvai mes fens, je ne pouvois comprendre ma fituation, & mon ame s'égaroit pleine d'étonnement, fans s'arrêter à aucune idée qui pût la fatisfaire ; accablée d'un poids confidérable, mais incompréhenfible, puifqu'il prenoit réguliérement tous les contours de moi-même, j'effayois de faire des mouvemens, qui étoient toujours comprimés ; mes deux mains étoient croifées fur ma poitrine ; & vos habits, qui me couvroient le vifage & le cœur, avoient laiffé par leurs plis quelques vuides, où le fable ne s'étoit point introduit. Je fentis que je pouvois agiter les mains dans un petit efpace ; je fis des efforts plus grands, pour leur donner plus d'effor ; je m'apperçus que ce qui me preffoit étoit mouvant en quelque forte ; je ne doutai plus que je n'euffe été nouvellement couverte d'une terre qui n'avoit pas encore eu le tems de fe confolider ; mes mains graviffoient en s'éle-

vant, jusqu'à ce qu'enfin elles se firent un passage qui me fit comprendre que je n'avois pas plus de sept à huit pouces de terre sur le corps. Je sentis renaître mes espérances ; & je travaillai avec un courage & une peine inconcevables, à me dégager, au moins la tête, afin qu'il me fût possible de recevoir la respiration qui commençoit à me manquer. J'y parvins avant la fin du jour, non sans avoir cruellement à souffrir & de la lassitude de mes bras, & des prodigieux efforts de tous mes sens, qui se réunissoient pour soutenir mes forces à tous momens chancelantes ; enfin, quand j'eus le visage découvert, je me livrai, je ne dirai pas au repos (en étoit-il pour mon état) mais à l'inaction qui devoit m'en servir ; & c'est dès ce moment seulement que je m'abandonnai à des réflexions suivies, & que je formai diverses conjectures : la mort ne m'avoit point encore montré tout ce qu'elle avoit d'horrible. Un homme qui se noie, voit son danger ; il y pense, en pensant aux moyens mêmes de se sauver ; mais moi qui ne comprenois pas ma situation, je n'envisageois pas encore cette mort qui en devoit être la suite ; quand je pus voir le ciel, & que je pensai que je n'avois pu être ainsi abymée, que pour être privée pour toujours de sa lumiere ; quand je me demandai qui avoit pu me vouloir tant de mal, je m'égarois de nouveau, & je ne savois à quoi me résoudre. Je

vous croyois en pareil état ; j'imaginois que l'oncle de Synnelet nous avoit fait poursuivre, & qu'il nous avoit immolés tous deux à sa vengeance ; qu'on nous avoit percés de coups, & qu'on nous avoit enterrés : je portois mon attention sur moi, pour sentir où je pouvois avoir été blessée ; mes sens se promenoient intérieurement dans toutes les parties de moi-même, & je ne sentois aucun nerf qui n'eût sa correspondance ordinaire avec le mouvement que je voulois leur donner ; ils ne m'auront portés, disois-je, que des coups légers ; mais mon amant, ils l'auront criblé dans leur rage. Juste Dieu ! l'avez-vous pu permettre ? Cette crainte ranima ma vigueur : je travaillai de nouveau ; & quand le jour parut, je pus me mettre sur mon séant, & distinguer que je n'avois aucune blessure. La terre au loin ne m'avoit point paru remuée ; & nulle éminence sur sa surface ne m'annonçoit qu'on vous eût fait éprouver le même sort. En portant ma vue jusqu'où elle pouvoit s'étendre pour vous chercher, j'apperçus des hommes qui venoient à moi ; leur nombre me les fit prendre pour mes ennemis ; je me recouchai pour me dérober à leur vue, &, ce que l'avenir aura peine à croire, je me recouvrois de sable pour m'enterrer moi-même toute vive, plutôt que de me voir exposée à leur nouvelle férocité ; je n'en pus jamais venir à bout assez vîte ; ils s'approcherent de moi, & je re-

connus l'aumônier avec les gens de Synnelet, à qui j'inspirai un effroi mortel. Les plus hardis avoient peine à en revenir. Après toutes les simagrées de leur frayeur, ils me débarrasserent, & me firent lever; mais exténuée de mes travaux & de l'épuisement où m'avoit mis le défaut de nourriture, je ne pouvois me tenir. On me porta, on me fit faire autant de chemin que nous en avions fait ensemble, & je ne voyois point que nous approchassions de la ville. L'aumônier, qui ne m'avoit point voulu répondre, quelque question que je lui fisse sur votre compte, me déposa dans une maison isolée & dans les bois, me fit garder par ceux qui l'avoient accompagné, & nous quitta: j'ai su depuis qu'il avoit été donner avis de tout ce qui venoit d'arriver à Synnelet. On eut la prudence de me faire reprendre mes fonctions par dégrés, & je restai là plusieurs jours, sans entendre parler de personne, mais fort soignée par une bonne vieille, son mari & ses enfans, à qui l'aumônier m'avoit recommandée comme la parente de M. le gouverneur.

Je ne me ferai pas un mérite des réflexions qui me rouloient dans la tête; elles vous concernoient toutes; vous étiez ma seule inquiétude: jugez de ce que je souffrois, sans que je vous le raconte.

J'essayai cependant plusieurs fois de séduire quelques-uns de mes gardes pour les envoyer à

la ville savoir de vos nouvelles ; je n'en trouvai qu'un prêt à me servir ; mais, juste ciel ! à quelle condition ! Vous le dirai-je... non ! j'en fus trop humiliée moi-même, pour n'en avoir pas perdu jusqu'au souvenir ; cependant, elle m'affecta pour lors le plus singuliérement, & elle me livra à d'étranges combats ; je m'en occupai toute une nuit ; je me rappellai tout ce que j'avois entendu dire en pareil cas ; je me regardois comme votre épouse ; je me comparois à toutes celles qu'on avoit mises à pareilles épreuves pour sauver leurs maris ; je me dis tout ce qu'il y avoit à dire pour & contre ; si vous existiez, je ne vous sauvois pas en commettant une action qui, quand vous l'auriez apprise, vous auroit plus fait souffrir que la mort même ; & si vous n'existiez plus, ma honte me restoit en pure perte. Cependant, l'ardente envie que j'avois d'être instruite de votre sort, me fit imaginer une alternative ; je promis à ce malheureux tout ce qu'il me demandoit, s'il m'apportoit des preuves qu'il vous eût parlé, & qu'il vous eût instruit de ma retraite, bien persuadée que, si vous l'appreniez, vous seriez aussi-tôt que lui à ma défense ; & que vous me débarrasseriez de mon infame promesse ; s'il me rapportoit que vous n'existiez plus, je n'avois que le désespoir pour ressource, & je me serois moi-même soustraite par la mort à ses brutales prétentions. Je me munis à cet

effet d'un couteau que je serrai précieusement dans ma poche. Je le fis partir le lendemain sous quelques prétextes qu'il exposa à ses camarades ; il ne revint pas le même jour, parce que le trajet de là à la ville demandoit plus de tems que je ne l'avois imaginé. Le troisieme jour je le vis arriver seul sur le midi. Mon sang se glaça, quand je vis que vous ne l'aviez pas dévancé : il m'apprit que vous aviez été pris & mis en prison, qu'il lui avoit été impossible de vous parler ; mais que Synnelet n'étant pas mort de la blessure qu'il avoit reçue de vous, il avoit demandé lui-même votre grace, & qu'elle vous étoit assurée. Je lui fis sentir qu'il ne convenoit pas qu'on nous vît long-tems ensemble à son retour de la ville. Il me répondit qu'il aimoit mieux aussi que nous achevassions la conversation la nuit, & qu'il étoit sûr du moyen d'entrer dans ma chambre, quand tout le monde seroit endormi ; il me quitta en me laissant en proie à toute la frayeur que devoient me causer ces dernieres paroles. Une heure après je vis arriver l'aumônier ; quand il se fut un peu remis de l'extrême chaleur, il vint auprès de moi, & me parla en ces termes :

Vous verrez bientôt, mademoiselle, arriver dans ces lieux l'homme à qui vous paroissez la plus belle, & à qui vous êtes la plus chere. Mon chevalier ! m'écriai-je toute transportée.

J'étois prête à lui sauter au cou. Votre chevalier, me répondit-il, ce monstre qui vous avoit enterrée toute vive pour se débarrasser de vous! non! le ciel l'a puni de son forfait abominable; nous l'avons trouvé à demi-dévoré des bêtes féroces; il n'a survécu qu'autant de tems qu'il en falloit pour nous avouer son crime, & nous vous cherchions par-tout, pour vous *donner une sépulture honorable*, quand nous vous avons trouvée pleine de vie.

On ne débite pas le plus monstrueux de tous les mensonges, sans que le visage n'en laisse appercevoir quelques marques : le rapport de mon commissionnaire, l'air faux de l'aumônier me rassurerent sur les alarmes qu'on vouloit me donner sur votre compte; & je continuai de l'écouter tranquillement, pour savoir où il en viendroit; il poursuivit de la sorte : J'ai porté à Synnelet l'heureuse nouvelle de votre résurrection : vous ne sauriez croire, mademoiselle, quel baume j'ai versé sur sa plaie; il vous adore, il brûle de venir vous le dire lui-même; il m'a chargé de vous annoncer qu'il viendra vous offrir sa main, dès que ses forces pourront le lui permettre; vous serez la plus heureuse personne du pays, & je vous demande l'honneur de votre protection.

Vous êtes un fourbe atroce, monsieur l'aumônier, lui répondis-je; est-ce le Dieu que

vous rêvez, qui vous ordonne de percer le cœur d'une misérable, pour autoriser le crime ? Je suis la femme du chevalier des Grieux ; les sermens que nous nous sommes faits d'être toujours unis, sont plus forts qu'une vaine cérémonie administrée par un prêtre abominable ; Dieu ne veut que des sacrifices purs, offerts par des mains plus pures encore. Mon amant vit, je ne puis être à d'autres sans être parjure, & quand il ne vivroit pas, tous les Synnelets du monde ne me feroient pas renoncer à la gloire de lui être fidelle après sa mort même ; vous voulez me tromper, & vous vous y prenez lourdement ; car si le chevalier des Grieux étoit mort, comme vous me le dites, pourquoi ne m'auriez-vous pas menée droit à la ville quand vous m'avez trouvée ? Réponds, si tu l'oses, à cette preuve convaincante de ton imposture ? D'ailleurs, un de tes gens, qui vient de la ville, m'a rapporté que le chevalier étoit en prison, & qu'il alloit avoir sa grace. Quelle foi puis-je donc ajouter à tes discours ? mais ton Synnelet, ajoutai-je tout de suite, pleine de fureur, & en tirant le couteau que j'avois serré dans mes poches, qu'il m'approche ! Ce fer me délivrera de sa présence odieuse ; il ne sortira plus de mes mains ; & si quelqu'un s'avise de franchir les trois derniers pas qu'il lui faudroit faire pour arriver jusqu'à moi, je me perce à ses yeux ; je

ſens que je vais être en butte à la perſécution, que j'en ſerois tôt ou tard la malheureuſe victime, ainſi rien ne me paroîtra plus doux que de me délivrer, par la mort, de ce qui me feroit plus affreux qu'elle. Mes yeux étincelans, le ton de fermeté avec lequel je proférai ces paroles, le bras levé, la pointe du couteau tournée ſur mon cœur, le firent, ſur le champ, reculer de frayeur à la diſtance preſcrite. Ne me parle jamais de plus près, lui dis-je, toi ni les tiens, ou tu verras quel cas je fais de la vie. L'aumônier ne ſut que me répondre ; je démêlai que mon diſcours l'avoit animé de colere, & ne ſachant à qui s'en prendre, il la paſſa ſur le malheureux qui avoit été à la ville, & qui m'en avoit apporté les nouvelles. Il le fit venir, & le fit garrotter en ma préſence par ſes camarades, pour être gardé juſqu'à ce que M. le gouverneur vînt à décider de ſon ſort.

Je me trouvai ſoulagée de ce côté, car les dernieres paroles que ce forcené m'avoit proférées, m'avoient cauſé la plus vive inquiétude ; il n'en fut que trop puni, je vais bientôt le rapporter.

L'aumônier retourna à la ville : je n'abandonnai pas mon arme ; je me faiſois ſervir au milieu de ma chambre ; quand on ſervoit, je me réfugiois dans un des coins, & je ne m'approchois de la table que quand tout le monde s'en étoit éloigné. Quand je voulois me coucher, j'allois

j'allois barricader les portes & les fenêtres, pour qu'on ne me surprît point pendant mes instans rares de sommeil, & je n'entrois dans mon lit qu'avec le fatal instrument qui devoit servir mon désespoir. Ma vie d'ailleurs étoit si uniforme, que jusqu'à l'arrivée de Synnelet en ces tristes lieux, je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Pour ce qui me regarde, je vous fais grace de mes réflexions, elles étoient celles d'un cœur ulcéré, je craindrois de pénétrer le vôtre davantage, & j'éviterai autant que je pourrai de l'émouvoir.

L'aumônier revint encore une fois avant Synnelet, mais ce fut pour une expédition qui me fit frémir. Il apporta la sentence du malheureux qui m'avoit voulu servir. M. le gouverneur, pour donner un exemple rigide de l'exactitude avec laquelle il vouloit qu'on servît les indignes amours de son neveu, l'avoit condamné à la mort : l'aumônier l'exhorta très-cavaliérement, & ses camarades le pendirent presque sous mes yeux, avant que j'eusse eu le tems de demander sa grace, que les mêmes menaces de me livrer au désespoir m'auroient pu lui faire obtenir.

Il n'étoit donc plus possible de rien tenter pour vous faire savoir ce que j'endurois, l'amour le plus industrieux (& le mien osoit se flatter de l'être) n'auroit rien imaginé de sa position.

Enfin, Synnelet arriva après plusieurs semai-

nes, & se présenta en amant soumis : il avoit le ton du monde : vous l'avez assez connu ; & si son fol amour ne lui eût pas tourné la tête, il eût peut-être été incapable de tous les traits indignes qu'il employa pour déranger la mienne.

Si vous ne me ramenez pas mon chevalier, lui dis-je fièrement, n'espérez pas que je vous écoute, & ne croyez pas avoir le privilege de m'approcher de plus près que les autres. Tout est perdu pour moi, puisque vous ne me rendez pas ce que j'aime : je n'ai plus rien à desirer ni à craindre, & ce glaive protecteur m'affranchira du plus affreux des esclavages ; c'eût été quelque chose d'assez plaisant pour tout autre que moi, de voir un galant faire le transi à quatre pas de ses amours, sans oser en approcher davantage ; mais il ne devoit pas se soumettre pour long-tems à cette ridicule contrainte.

Belle Manon, me dit-il, votre état me fait pitié ; croyez-vous qu'il me feroit difficile de vous désarmer, si je le voulois absolument ; (hélas ! le mot étoit déja donné, & on épioit le moment) mais quand vous me connoîtrez bien, vous verrez que vous n'aviez pas besoin de la gêne que vous vous donnez à vous-même ; je ne devrai jamais rien qu'à votre cœur : s'il doit me détester toute la vie, du moins n'aurez-vous jamais à vous plaindre de moi, & je vous don-

nerai bientôt des preuves que mon amour respectueux, autant qu'il est violent, mériteroit du retour de votre part, si vous n'étiez pas préoccupée pour un traître, indigne mille fois de la tendresse que vous lui gardez. Je voulois vous faire accroire qu'il étoit mort, pour vous éviter le récit de ses crimes; mais je vois bien que ce n'est pas la feinte qu'il me faut employer avec vous.... dans le tems qu'il me parloit, je me sentis frapper le poignet qui tenoit mon couteau. Ma main s'engourdit sans ressentir une vive douleur; le couteau alla tomber à quelque distance; quatre hommes agiles accoururent, & se ruerent par terre pour le ramasser, s'en emparerent, pendant que je me baissois pour le reprendre de la main gauche; & quatre autres me saisirent très-respectueusement.

Tout le monde sait combien les sauvages sont adroits à décocher une fleche: Synnelet, averti de mes résolutions funestes par l'aumônier, avoit amené celui qui étoit le plus expert en cet art, lui avoit fait répondre de son coup sur sa tête; celui-ci, d'un des côtés de la chambre, m'en avoit lancé une, émoussée & garnie de façon, qu'elle fit l'effet qu'on en attendoit, sans me faire aucun mal. Cependant, je ne me possédois pas: si Synnelet se fût approché dans ce moment, je lui aurois fait sentir les effets de ma rage; j'avois encore des ongles & des dents qui

mes gardiens n'avoient pas cru trouver si cruels ; j'épuisai ma colere sur eux pendant quelques instans, j'en étois devenue foible ; Synnelet s'en apperçût, & leur ordonna de me lâcher, en venant s'exposer lui-même à toute ma fureur. Eh bien, belle Manon, me dit-il, je suis votre vainqueur, & c'est moi qui m'expose à vos coups ; je vous rendrai ce couteau si chéri, si vous me promettez de n'en percer que mon cœur ; mais si vous voulez m'entendre, je vous désabuserai de toutes les erreurs où vous êtes ; & si vous avez décidé ma mort, j'en souffrirai plutôt mille, que de rien entreprendre qui puisse vous déplaire ; il se jetta à mes genoux. Qu'on lui rende son couteau... mais non, s'écria-t-il, en me remettant son épée, ce fer servira mieux votre colere : frappez-moi, Manon, si vous ne devez jamais m'accorder votre tendresse.

Il étoit fort près de moi, j'acceptai son épée, mais c'étoit pour la tourner contre moi-même : il suivoit de l'œil tous mes mouvemens ; & le circuit que décrivoit mon bras pour me percer, lui fit bientôt connoître mon dessein ; il n'eut pas de peine à le prévenir, en me reprenant son épée. Grand Dieu ! s'écria-t-il, si le chevalier des Grieux étoit encore digne d'un amour si excessif, je lui sacrifierois tout le mien dans cet instant même ; mais encore un coup, Manon, il ne mérite pas de posséder un cœur comme le vôtre,

c'est le monstre le plus abominable que je connoisse ; & je reproche bien à ma générosité d'avoir imploré sa grace ; vous seriez vengée, il auroit subi le châtiment de ses noirceurs ; le décret des tribunaux vous auroit convaincue de sa perfidie ; mais j'ai cru qu'il suffisoit d'avoir été aimé de vous, pour mériter de la pitié. D'ailleurs, on auroit pu penser que c'étoit moins votre intérêt que mon amour pour vous, qui portoit mon oncle à la vengeance ; & supposé que vous vinssiez à m'aimer un jour, j'en éloignois le moment, en le faisant punir, sans vous avoir persuadée de son crime.

Quel est-il donc, lui dis-je en l'interrompant ? Quoi ! me répondit-il, ignorez-vous que c'est lui qui vous a enterrée toute vive ? Oui, sans doute, je l'ignore : il l'a donc fait pendant un évanouissement, reprit-il, si vous ne l'avez pas senti d'abord ? Eh ! quel autre que lui pouvoit avoir intérêt de le faire ? Avez-vous ici un seul ennemi ? M'en avez-vous cru capable, moi ! qui vous ai pleurée, & qui n'ai pas de plus grand espoir que celui de vous conserver ? En un mot, soit rage en craignant de vous perdre, soit envie de se défaire de vous, il a avoué que c'étoit lui ; & comment l'aurions-nous su ? Comment aurois-je envoyé pour vous donner les honneurs de la sépulture, si nous ne l'avions appris de sa propre bouche ? Quel autre criminel eût pu com-

mettre cette action, pour nous la venir déclarer?

Il falloit, mon cher comte, pour le moment, se rendre à l'évidence de ces raisons, sans pouvoir pénétrer votre motif: en effet, pensai-je en moi-même, je n'étois point blessée; un ennemi m'auroit porté des coups avant de m'enterrer; mais comment mon amant auroit-il pu *changer* en une minute? Le dépit de perdre ce qu'on aime peut-il porter un homme à tant de cruautés? Je m'y perdois, mon cœur vouloit toujours que vous fussiez innocent; mais ma raison commençoit à vouloir que vous fussiez coupable.

Je priai Synnelet de me laisser quelques jours de réflexions, pour méditer sur toutes ces choses: mon ame étoit trop troublée pour arranger toutes les idées qui me vinrent en foule à l'esprit; il me répéta qu'il avoit fait vœu de se soumettre en esclave à toutes mes volontés; qu'il alloit partir, puisque je le lui ordonnois; mais qu'il me prioit de lui permettre de revenir dans trois jours. Quand je ne le lui aurois pas permis, je ne pouvois l'en empêcher; cependant, pour commencer à mettre ses soumissions à l'épreuve, je lui demandai huit jours, il y consentit; c'étoit toujours autant de tems de gagné pendant lequel le ciel pouvoit vous envoyer à moi; car je n'étois pas convaincue de tout ce que je venois d'entendre, mais vous étiez bien

loin d'y songer vous-même, puisqu'on vous avoit caché qu'on m'avoit retrouvée vivante. Synnelet se contentant de me faire observer soigneusement, ordonna qu'on me laissât la liberté de me promener dans le bois avec mon hôtesse & ses filles; les hommes devoient en garder les avenues sous le prétexte de me défendre des bêtes féroces qui auroient pu venir jusqu'à moi; mais c'étoit dans la crainte que je ne lui échappasse; & pour cela, il dit qu'il feroit doubler ma garde.

Il partit, m'envoya effectivement le lendemain de nouveaux hommes qui m'apporterent les provisions les plus recherchées, & tout ce qu'il avoit cru capable de me faire trouver mon exil plus commode.

Vous ne sauriez vous représenter toutes les tortures que je donnai à mon esprit pendant cette huitaine, toutes les combinaisons différentes que je fis pour vous excuser, quand vous me sembliez coupable; & pour vous plaindre, & déplorer notre malheur, quand je pouvois vous retrouver innocent; tantôt je me disois, il n'y a en effet que le chevalier qui ait pu me mettre sous la terre: ce n'étoit pas simplement pour me cacher, puisqu'il prévoyoit bien que je devois étouffer sous ma charge; si c'eût été par un excès de rage qui naît quelquefois d'un excès d'amour, il se seroit enterré lui-même à mes côtés, encore auroit-il eu la précaution de trancher avant le fil

de mes jours & des siens, pour nous épargner de longues souffrances. Quoi ! m'auroit-il voulu survivre après cette barbarie ? En effet, lui serois-je devenue à charge ! L'auroit-il fait pour ne me pas céder à son rival, & pour jouir en paix d'une vie que ses remords devroient empoisonner ! il ne me vint jamais dans l'idée que vous m'aviez pu croire morte. Tantôt je me rappellois la conduite de Synnelet, & je disois : Si le chevalier des Grieux a voulu me faire périr, que tout le monde en ait été convaincu, Synnelet ne devroit plus me faire éviter la présence d'un amant qui a commis cette perfidie ; & pourquoi m'en tient-il éloignée avec tant de soins ? ce mystere me sera toujours suspect ; mais comment le dévoiler ? J'essayois de gagner ma vieille, ses filles : elles furent inexorables, & mes tentatives ne servirent qu'à me faire observer de plus près.

Synnelet revint toujours plus tendre & plus soumis : quel est donc le pouvoir de vos charmes ? me disoit-il, vous me traitez avec la plus grande rigueur ; il ne tient qu'à moi de mépriser vos mépris mêmes, mon oncle est, après Dieu, le maître de cette contrée ; il me persécute pour m'obliger de me servir de tous mes droits sur vous ; je meurs de mon amour, & c'est moi qui suis votre esclave ! Qu'employez-vous donc pour m'enchanter de la sorte ? En effet, je trouvois rare,

& je n'en reviens pas encore aujourd'hui, qu'un homme ait été capable, à la fois, d'une délicatesse comme celle avec laquelle il m'exprimoit son amour, & d'un artifice soutenu & combiné, comme celui qu'il employoit chaque jour pour vous chasser de mon cœur, en vous y faisant passer faussement pour le plus traître de tous les hommes : qu'on cherche après cela des définitions de l'amour, & qu'on établisse, si l'on peut, des principes certains sur la bizarrerie de sa puissance !

C'est dans ce tems-là que le dégoût pour le monde me parut chez moi porté au point extrême, & que je résolus, si je pouvois m'échapper un jour par miracle, & me rendre en France, de me soustraire pour jamais au commerce des hommes : mes bois, ma solitude, tout m'entretenoit dans cette idée : j'en faisois l'aveu au fond de mon cœur, quoique je ne l'adressasse pas encore à l'Eternel.

Synnelet repartit, & revint plusieurs fois ; il ne me parloit jamais que de son desir de me plaire, & de ne devoir ma main qu'à tout son amour & à ma tendresse ; enfin, il vint m'apprendre que vous étiez parti pour la France. Un certain Tiberge, me dit-il, est venu le chercher ; ils se sont embarqués ensemble ; j'ai cru devoir jusqu'à ce jour vous soustraire aux regards d'un furieux, dont je devois craindre les extravagan-

cer ; je ne voulois pas d'un autre côté me rendre coupable de sa mort, ni m'en défaire ainsi, sur-tout après avoir obtenu sa grace ; mais à la fin il est parti, je ne dois plus hésiter de vous faire revenir à la ville, où, si je ne parviens à toucher votre cœur, du moins aurai-je le plaisir de vous contempler sans cesse. Ma retraite avoit quelque chose de conforme aux sentimens qui régnoient au fond de mon ame ; je commençois à la chérir ; je le suppliai de m'y laisser du moins pour quelque tems ; il y consentit pour quelques jours, & s'en alla *encore*, en m'abandonnant au désespoir que devoit me causer votre départ.

C'en est donc fait ! je ne le verrai plus, me disois-je, & je ne saurai pas si ce départ confirme son crime, ou s'il me quitte avec son innocence. Mais non, ajoutai-je, ou le chevalier est coupable, ou il m'aimoit foiblement, ou son amour n'approchoit pas du mien : car si je le croyois mort, comme il doit me le supposer, je ne survivrois pas à sa perte ; le nom de Tiberge qu'on venoit de citer, & que personne n'auroit pu connoître, s'il n'étoit pas venu lui-même, me fit entrevoir qu'il y avoit du vrai dans ce qu'on venoit de me dire : mais, pensai-je tout de suite, j'en apprendrai plus par la voix publique, que je ne pourrai faire dans ma retraite : retournons à la ville, puisqu'on me le

propofe. Dès que Synnelet m'en reparla, je n'hésitai plus à lui dire que j'étois prête à le fuivre. Il me ramena, & me fit occuper le plus bel appartement de la maifon de fon oncle. Nous y paffâmes quelques femaines fans qu'il fe démentît de fa foumiffion, mais en m'accablant fans ceffe; il s'avifa enfin de me faire parler férieufement par fon oncle, qui l'avoit laiffé agir feul jufqu'à ce moment. Eh bien! mademoifelle, me dit un jour ce féroce gouverneur, c'eft donc vous qui faites fécher mon neveu, & qui faites la difficile; pour moi, je n'aurai pas les mêmes complaifances, je ne fuis point épris de la beauté, & je vous déclare que fi dans quinze jours vous n'êtes pas fa femme, je faurai bien vous y contraindre. Apprenez qu'il vous fait trop d'honneur; une fille déshonorée dans fon pays, châtiée avec la plus grande infamie, que je comble ici de mes bontés, & qui, pour récompenfe, me prive d'un neveu qui fait toute mon efpérance; fongez-y bien, mademoifelle, dans quinze jours vous ferez fa femme ou de gré ou de force: il me quitta. Synnelet parut après lui, je ne l'avois jamais trouvé fi haïffable; il étoit caufe de tout ce que je venois d'entendre; je le rebutai, je lui annonçai que fi on exerçoit jamais fur moi la violence, on pouvoit peut-être me poffèder un quart-d'heure; mais que fi on m'aimoit véritablement, on s'en re-

pentiroit toute la vie. Synnelet me parut moins pénétré du respect qu'il mavoit toujours fait paroître : si mon oncle, dit-il, veut absolument que notre mariage s'acheve, il faudra bien que je le laisse agir ; je sais que j'aurai à souffrir de vos premieres répugnances ; mais vous vous ferez à mes caresses & à votre devoir, & je suis sûr que nous vivrons les meilleurs amis du monde dans la suite.

L'air cavalier avec lequel il me débitoit ces paroles, le danger où je me trouvois exposée dans une maison & dans un pays où on avoit tout pouvoir sur moi, me firent imaginer un expédient bizarre, auquel j'eus recours dans la suite avec quelque succès ; mais n'interrompons pas l'ordre.

L'aumônier avoit la permission de me venir voir, & s'aquittoit foiblement de la charge qu'on lui avoit donnée de me réduire, par les principes du christianisme, à ce qu'on exigeoit de moi ; je n'avois pas pour lui une aversion décidée, je ne comprenois pas pourquoi ; car il m'avoit donné assez de sujets de me plaindre ; mais il est sans doute des sympathies, qui préviennent nos cœurs, auxquelles on se rend sans les connoître. Ne tremblez point, cher comte, laissez-moi vous conter, sans vous troubler, d'où celle-là pouvoit naître ; néanmoins, soit qu'elle se fît puissamment sentir, soit que j'entrevisse qu'il pouvoit un jour me secourir, je ne lui parlai

fai pas avec la dureté que j'aurois dû lui faire voir, & je lui dis moi-même que je m'étonnois de la complaisance que j'avois quelquefois à l'écouter sans haine ; d'où cela peut-il venir, monsieur l'aumônier, lui ajoutai-je ? Ah ! sans doute, me répondit-il en se jettant à mes genoux, de tout l'amour que j'ai pour vous, belle Manon ; vous m'autorisez vous-même à vous déclarer le feu qui consume mon ame ; je sais combien il est illégitime, je sais qu'il me fait trahir ma religion & mes maîtres ; mais il est si dévorant, qu'il ne me laisse plus la liberté de me posséder, & que j'aime mieux mourir, que de ne pas vous le faire connoître ; mais, continua-t-il, si vous voulez mettre cet excessif amour à l'épreuve, il pourra vous servir, j'ai des ressources ici, on ne me soupçonnera jamais de vous être favorable, & je ne doute pas qu'avec le tems je ne vous débarrasse de Synnelet, qui vous est odieux, & que je ne vous rende à votre patrie.

Je m'étois levée dans les commencemens de son discours, & je lui avois laissé continuer dans la même posture, c'est-à-dire, à genoux devant mon fauteuil, où il appuyoit ses deux mains, & moi je me promenois, pour opiner sur cet étrange événement, qui ne me parut pas d'abord contraire à mes projets. Synnelet entra : dès que l'aumônier le vit, il leva les mains au ciel en restant toujours à genoux, puis se rétré-

ciffant, en fe plongeant dans le fond du fiege, il paroiffoit comme un homme enfeveli dans une profonde priere. Synnelet lui demanda ce qu'il faifoit là : il fe retourna, en feignant de ne l'avoir pas apperçu, & prenant le ton de l'hypocrifie la plus attendriffante : je fupplioıs le Tout-Puiffant, lui répondit-il, d'infpirer à mademoifelle les fentimens néceffaires au bonheur de vos jours, que tous mes confeils ne peuvent lui faire naître. Synnelet le remercia de fon zele, & nous annonça qu'il étoit obligé de s'abfenter pour tout le jour. Ecoutez, me dit-il avant de *partir*, écoutez monfieur l'aumônier, c'eft un *faint* homme, qui ne vous parlera que pour votre bien, & dont les lumieres & les connoiffances ne peuvent que vous mettre dans le bon chemin.

Pour partir d'ici, me dis-je à moi-même, après avoir eu le tems de réfléchir à tout ce que m'avoit dit l'aumônier, & à la conduite que j'avois à tenir avec lui, ce bon prêtre fe releva, & me preffant de retourner à mon fauteuil pour fe replonger à mes genoux : J'aime mieux, lui dis-je, que vous me parliez debout ; on pourroit encore nous furprendre : Ah ! charmante Manon, me dit-il, vous êtes la premiere perfonne qui m'ait fait fentir le pouvoir de l'amour ; vous ne me haïffez pas ; je le lis dans vos yeux, vous m'avez avoué que je ne vous paroiffois pas déteftable !

Eh ! que voulez-vous que je fasse de l'amour dont vous me parlez, lui répondis-je ? Je ne vous aime point, mais je n'ai pas pour vous cette horreur que j'ai pour Synnelet & pour tous les hommes ; où cela nous menera-t-il ? Votre état ! notre situation ! Qu'appellez-vous mon état, reprit-il ? j'ai celui-là ici, parce qu'il m'y fait vivre ; mais dans un autre hémisphere, je n'en ai plus ; débarrassé de mon habit, je ne suis plus qu'un homme.

Mais ce Dieu, m'écriai-je, à qui vous avez promis !..... sortez de l'erreur, me répondit-il.... là-dessus il me tint des discours d'une force surprenante, & auxquels une raison plus foible que la mienne se seroit laissé prendre, pour me persuader que toutes nos idées sur notre culte & sur nos mysteres n'étoient qu'une convention de ceux, d'entre les hommes, qui s'étoient les premiers arrogé le droit de commander aux autres ; qu'il étoit du secret, ainsi que tous ceux de sa profession, & que je ne devois pas m'arrêter à ces bagatelles ; il me fit frémir, & admirer tout ensemble comment j'en étois réduite à me servir, pour retourner moi-même à ce Dieu que j'adorois dans mon cœur, du bras d'un homme qui le renioit hautement, ou qui s'efforçoit de me donner les preuves les plus convaincantes que, s'il en existoit un, il ne se mêloit en aucune maniere des actions des autres.

Oui, belle Manon, pourſuivit l'aumônier, je vous promets de vous enlever d'ici par le premier vaiſſeau qui viendra d'Europe. Quand en attend-t-on, lui dis-je ? Au plus tard dans un mois, me répondit-il ; mais vous ne ſavez pas, lui repliquai-je, que l'oncle de Synnelet vient de me déclarer, qu'il vouloit que mon mariage s'accomplît avec ſon neveu dans quinze jours ; comment parerons-nous à cet inconvénient ? Voyons ſi le bel amour dont vous me parlez tant ſera fertile en ſtratagêmes ; voyons ſi cet homme ſublime, qui trouve tant de moyens pour ſapper les fondemens d'une religion établie ſur les plus ſolides principes, en trouvera pour arrêter la puiſſance d'une paſſion criminelle ? Il réfléchit un inſtant, & me dit : J'en ſais un tout ſimple, mademoiſelle : le vieux gouverneur a eu autrefois le cœur auſſi tendre qu'un autre, ranimez les étincelles d'un feu qui couve ſous la cendre, rien n'eſt impoſſible à vos charmes ; paroiſſez le préférer à ſon neveu, il ne pourra ſe défendre de vous aimer. Par tendreſſe pour ſon neveu, il ſera quelque tems à lui cacher la ſienne, vous nourrirez ſon eſpoir, il voudra donner des couleurs honnêtes à ſes actions, il éloignera peut-être ce neveu, que ſais-je ? enfin, ce ſera à votre adreſſe à conduire cette intrigue. Du moins gagnerez-vous du tems, juſqu'à ce qu'il arrive des vaiſſeaux, & ce ſera à moi à me charger du reſte.

Je ne pus m'empêcher de sourire de la singularité d'un événement aussi incroyable : c'étoit là précisément le projet bizarre qui me rouloit par la tête depuis quelques jours, & je confessai à l'aumônier qu'il n'avoit pas les gands de cette invention. Ah ! me dit-il, belle Manon ! n'en augurez-vous pas que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre, puisque déja leur opinion est la même sur ce qui doit dans ce moment vous intéresser davantage ?

Ce n'est pas là tout-à-fait ma conclusion, lui dis-je ; mais soyez prudent, je veillerai à mon rôle, songez à bien exécuter le vôtre ; cependant, continuai-je, je veux que vous me juriez de me dire la vérité sur une question que je vais vous faire. Comme il ne croyoit à rien, les sermens ne lui coûterent gueres, il en fit d'exécrables, & j'en profitai pour lui demander sincérement qui est-ce qui m'avoit enterrée. Le chevalier est parti, me répondit-il, je n'ai plus d'intérêt à vous déguiser la vérité de cette aventure, je crois bien que vous n'y songez plus, je pourrois bien le justifier même, s'il étoit innocent, sans craindre de vous faire reprendre pour lui des sentimens contraires aux miens ; mais je vous affirme, avec toute la candeur possible, que nul autre que lui n'a commis le forfait : je n'ai jamais su comment, ni par quel motif, mais toute la ville pourra vous en instruire ; il n'y a là-dessus qu'une opinion, & c'est la véritable.

Je lui dis de me laiſſer, & après avoir donné à votre action toutes les accuſations & toutes les excuſes encore que je croyois lui devoir, je ne pus m'empêcher de réfléchir aux foibleſſes qui maîtriſent un cœur dévoré par l'amour; car, me diſois-je, cet aumônier eſt une grande dupe, ſi avec l'eſprit le plus fort, il peut ſe perſuader que Manon, la trop ſenſible Manon, va ſe jetter entre les bras d'un prêtre renégat, ou peu s'en faut, pour aller courir le monde avec lui, & s'aſſocier à ſes crimes & à ſa miſere; tandis que je refuſe opiniâtrement Synnelet, homme *riche*, bien fait, le fils de mon ſupérieur, & le maître de mes actions & de ma vie! n'importe, profitons de ſon aveuglement pour partir d'ici: car rien ne m'eſt ſi inſupportable que ce ſéjour.

Je ne me fiois pas tout-à-fait à la réponſe de l'aumônier ſur ma derniere queſtion; je voulois ſonder là-deſſus encore quelqu'autre perſonne: un ſecrétaire du gouverneur m'ayant préſenté une piece de vers en forme d'élégie qu'il avoit compoſée, & que je trouvois analogue à la triſteſſe de mon cœur, je le retins près de moi; & après mille propos indifférens, je fis tomber la converſation ſur ma cataſtrophe, qui avoit été long-tems l'hiſtoire à la mode dans tout le nouvel Orléans: au moins, diſois-je, celui-là eſt attaché à ſon maître, il n'a aucune raiſon pour me déguiſer la vérité; il me la raconta avec les

mêmes circonſtances ; puis venant à s'attendrir à ſon tour, je vis briller dans ſes yeux une flamme que nous ſavons ſi bien remarquer dans les hommes qui nous aiment. En voilà encore un, me dis-je tout de ſuite, de qui j'aurai à ſouffrir les impertinences, & en qui je n'aurai pas plus de foi qu'aux autres : cependant, l'amour de ce dernier ſe renferma dans les bornes du reſpect qu'il croyoit me devoir : je lui ſus gré de brûler ſans oſer me le dire ; toute ſa conduite, ſes prévenances, ſes ſoins empreſſés, tout me diſoit ce qu'il avoit dans l'ame ; mais ſa bouche n'entreprit jamais de m'en inſtruire, quoique je l'accueilliſſe toujours gracieuſement, ne ſachant pas ſi cet amour là ne me feroit pas un jour néceſſaire.

Il avoit une ſœur laide, mais pleine d'eſprit, qu'il alloit chercher quelquefois pour me tenir compagnie : je fis encore mes queſtions ordinaires à cette fille, qui pour le coup n'étoit pas faite pour me tromper : elle me diſoit la même choſe, & tous ceux qui pouvoient m'aborder, me confirmoient dans cette opinion, qui étoit en effet celle de tout le pays, puiſqu'elle étoit fondée ſur l'exacte vérité.

Je vous avoue, mon cher comte, que mon cœur commençoit à ſe dégager de mes fers, ne pouvant pas vous comprendre ; vous perdiez tous les jours quelques portions de ma tendreſſe, & je ſentis que je parviendrois par degrés à vous

chasser tout-à-fait de mon souvenir ; & je fis pour lors la promesse la plus solemnelle à l'Etre-Suprême, de n'être jamais à aucun autre homme, & de me vouer à lui, sitôt qu'il voudroit me faire la grace de m'en procurer les moyens ; je lui demandai pardon de la tromperie que j'allois faire au gouverneur : je pensois qu'il n'étoit pas dangereux de troubler la paix d'un homme qui n'avoit pas long-tems à languir. Enfin, je m'aveuglois sur les dangers, pour n'appercevoir que ce qui pouvoit tourner le plus à mon avantage, & à la gloire (pensois-je peut-être *orgueilleusement*) de ce grand maître à qui *j'allois m'immoler*.

Le vieux gouverneur ne tarda pas à me fournir l'occasion que j'avois desirée : il avoit fait une absence de six semaines pour des tournées imprévues qu'il avoit été obligé de faire dans le pays ; j'avois fait tout ce que j'avois voulu de son neveu pendant ce tems-là ; à son retour, il me vint voir.

Je vous avois accordé quinze jours, me dit-il, voilà près de deux mois expirés, vous devez être toute consultée. Je prétends, mademoiselle, que mon neveu vous épouse la semaine prochaine, & pour vous faire voir qu'on ne cherche point à vous séduire & à vous détourner injustement d'un amour ridicule, lisez vous-même une lettre que je viens de recevoir de France ; il étoit arrivé la veille une de ces frégates en course qui

avoit appporté des ordres de la cour concernant le service du pays, & qui devoit repartir quand le gouverneur auroit fait ses dépêches; l'aumônier m'en avoit prévenu, en m'avertissant que ce n'étoit pas là une occasion favorable pour notre départ.

Je lus une lettre maudite qui avoit été fabriquée, sans doute, pour la produire dans cette occasion. Elle étoit signée d'une vieil ami du gouverneur, homme de condition, dont le nom m'a échappé, qui mandoit que le chevalier des Grieux, devenu riche par la mort de son pere, lui avoit demandé sa fille en mariage; qu'il avoit appris que c'étoit un maître libertin; que ses fredaines l'avoient forcé d'aller au Mississipi; mais qu'il paroissoit corrigé; que le chevalier lui-même lui avoit avoué que l'amour seul qu'il avoit eu pour une certaine petite Manon, lui avoit fait faire bien des sottises, mais que pour les oublier, & pour l'en punir, il l'avoit enterrée toute vive. Ce vieil ami demandoit dans la suite de sa lettre, comment vous vous étiez comporté au nouvel Orléans, & si on avoit trouvé en vous ce repentir sincere de vos fautes, & ce changement de caractere nécessaire pour un établissement plus solide, &c.

Cette lettre, où l'on avoit imaginé la mort de votre pere au hasard, puisqu'on vous y nommoit toujours le chevalier des Grieux, ne me parut

cependant pas fabriquée ; & vous conviendrez qu'elle étoit bien faite pour me jetter dans le désespoir : je m'y voyois méprisée par vous, autant qu'abandonnée ; vous y faisiez vous-même l'aveu du crime que vous aviez commis contre moi ; le dépit m'inspira du mépris à mon tour, & ne perdant pas de vue mon projet de départ, j'avouai au gouverneur que ce n'étoit plus le sentiment que je conservois pour vous, puisque vous n'en méritiez plus, qui m'éloignoit de Synnelet, mais un penchant plus raisonnable dont je n'étois pas la maîtresse.

J'ai eu tant à souffrir des écarts de ce jeune homme, lui dis-je tout de suite, que si jamais je m'engageois de mon plein gré dans les liens du mariage, je desirerois trouver un homme mûr, qui me consolât par sa sagesse ; je le regardois tendrement, en lui disant ces paroles : si jamais j'ai desiré que mes foibles charmes prissent quelqu'empire sur un homme, ce fut sur celui-là. Je les animai de tout ce que je crus capable de le séduire ; je lui tenois les mains en le priant de ne me pas contraindre. Mon pere, lui dis-je, car désormais je voudrois que vous voulussiez bien m'en servir, pourquoi Synnelet n'a-t-il pas votre âge, vos traits !... je me jettai à ses genoux en me couvrant le visage d'une rougeur qui ne m'avoit jamais servi si à propos. Mes yeux mouillés cherchoient amoureusement sa réponse dans

les siens ; le vieillard me releva, m'embrassa, & versa des larmes. Oh ! Manon, s'écria-t-il, la plus belle de toutes les filles ! que je suis charmé de tes sentimens, ils me rajeunissent & me comblent de joie ! vas, je te rendrai contente, mon neveu n'est qu'un sot qui ne mérite pas en effet ta tendresse ; il se rengorgea tout de suite comme quelqu'un qui croit devoir un bonheur si imprévu à sa bonne mine. Ne songeons plus, dit-il, qu'au moment de nous unir, & au moyen de guérir ce pauvre garçon sans le désespérer, (car au fond je serois fâché de le perdre.) Ce n'est pas une petite affaire ; mais j'en viendrai à bout. Sois toujours inexorable avec lui de ton côté, & laisse-moi conduire toute l'intrigue.

Tout en finissant son discours, le bon homme se permettoit déja de petites privautés, comme si c'eût été le jour de nos noces ; je le réprimai comme je le devois, c'est-à-dire, de façon à lui donner plus de desirs, & je tirai le meilleur augure du monde de la fourberie la plus adroite que j'aie jamais mise en usage.

Il me quitta, en me disant qu'il alloit faire ses réponses à la cour, & qu'il répondroit aussi au vieil ami, qu'il pouvoit donner sa fille au chevalier des Grieux ; que ce jeune homme avoit pris d'autres sentimens depuis ma mort, & qu'il étoit devenu sage. » N'est-ce pas, ma fille, conti-

» nua-t-il, tu as pardonné à ce garçon, tu ne
» veux pas t'oppofer à fa fortune, tu n'en es
» pas morte ? vas, fois bonne, & je t'en aimerai
» davantage.

Mon cœur fut encore remué à ces dernieres propofitions ; il ne m'étoit pas poffible de ne vous pas croire criminel ; & cependant il me paroiffoit encore bien douloureux de donner moi-même mon confentement à votre mariage : il falloit donner ma réponfe tout de fuite ; tant de convictions contre vous fe préfenterent à mes efprits, que je dis que vous m'étiez l'homme du monde le plus *indifférent*, & qu'il feroit pour vous ce que fes propres *bontés* lui confeilleroient. Il me quitta plein d'une fatiffaction inexprimable.

Je rendis compte de mes fuccès à l'aumônier, & nous n'attendions plus que le moment heureux qui devoit nous faire finir cette comédie, en quittant nous-mêmes la fcene.

J'eus bien à me repentir de l'avoir porté fi loin. Le vieux gouverneur, après avoir fait fes dépêches, s'étoit livré à toute la joie de cette journée : elle lui caufa une révolution finguliere : à minuit, il fe trouva mal dans fon lit ; il mit toute la maifon en alarmes ; il étoit fort âgé, quoiqu'encore verd ; il eut une fievre violente qui l'agita plufieurs jours de fuite, & qui mirent fes jours en péril. Dieu ! difois-je à l'aumonier, s'il alloit en mourir, quel moyen de me fouftraire à

l'amour

l'amour de son neveu, qui alloit devenir le maître du pays & de ma personne ? Nous nous désespérions ; cependant, ce qui nous avoit d'abord paru si fort à craindre, nous devint favorable quelques jours après, car le vieux gouverneur n'en mourut pas ; il traîna même fort long-tems, & eut toutes les peines du monde à se rétablir ; & quand Synnelet me persécutoit avec trop d'importunité, je le menaçois de le dire à son oncle, qui de son côté avoit remis au tems de son rétablissement à reparler de cette affaire. Pendant cette maladie, qui dura deux mois sans que nous vissions arriver de navire, j'étois continuellement auprès du lit du malade, & je lui rendois des soins qu'il recevoit avec un plaisir indicible : ils auroient contribué à le guérir plus vîte, si je n'avois eu la malice de troubler quelquefois ses meilleurs momens par les plaintes que je lui faisois de son neveu, & les appréhensions où je le mettois que notre mariage ne les brouillât tous les deux. Laissez-moi faire, me dit-il un jour, je vais le faire passer en France, pour lui faire solliciter ma survivance : je lui représenterai qu'il ne lui convient pas de se marier pendant que je suis au lit ; que je veux d'ailleurs avoir l'agrément de la cour sur ce mariage, & pendant qu'il sera en Europe, nous nous marierons. Je ne vis pas d'abord tout le danger de cette résolution ; & quand j'en fis part à l'aumônier : ciel ! s'écria-t-il, nous sommes

perdus, mademoiselle, & nous n'exécuterons plus rien, si vous permettez que Synnelet parte; nous allons donc nous trouver dans le même vaisseau avec lui, & quand il nous verra, il nous fera remettre à terre : ils me feront pendre ! & pour qu'il ne vous arrive plus de vous échapper, ils vous épouseront sur le champ.

Ne vous effrayez pas, lui répondis-je, je mene à présent le bon homme comme je veux; Synnelet restera, je vous le promets. En effet, le vieux gouverneur n'eut pas seulement le tems d'en parler à son neveu; je lui représentai qu'il étoit inutile qu'il se privât de sa présence; que Synnelet commençoit à se lasser de mes rigueurs, & que je lui promettois, avec le tems, d'éteindre tout son amour, & de lui voir donner les mains lui-même à notre union.

Enfin, un beau matin, on attacha sur le haut de la ville le signal ordinaire pour annoncer qu'on voyoit une voile au large. Le bâtiment ne fut pas long-tems à venir prendre terre, & l'aumônier vint m'apprendre avec transport, que c'étoit un navire marchand; qu'il étoit l'ami du capitaine, & que nous partirions sûrement avec lui. L'aumônier voulut m'embrasser dans le fort de sa joie : attendez, lui dis-je, que nous soyions sortis de ces lieux, pour mériter ma reconnoissance : je prenois, comme vous voyez, des engagemens que j'étois bien loin de vouloir remplir; je

ne croyois pas qu'il y eût grand mal à tromper un fourbe, & je n'étois pas embarraſſée de le réprimer, quand je n'aurois plus que lui pour maître. Je comptois ſur l'humanité du capitaine de notre vaiſſeau, tel qu'il pût être; je ne voyois que le bonheur de quitter l'Amérique, & ces embraſſemens, devenus depuis légitimes, je crois que je les aurois permis dès-lors, s'il eût mis notre départ à ce prix.

Je ne pus m'empêcher d'arrêter Manon à cet endroit de ſon récit : qu'eſt-ce à dire, légitimes, ma chere Manon? Cet aumônier vous auroit-il épouſée? Ecoutez-moi ſans m'interrompre, reprit-elle, *vous allez bientôt être éclairci : elle continua de la ſorte.*

Une derniere circonſtance, qu'il m'étoit bien impoſſible d'approfondir, ſur laquelle il ne m'eſt permis à préſent que de former des conjectures, vint me confirmer tout-à-fait dans les idées qu'on m'avoit données de votre inconſtance. Ce même navire apportoit, me dit le vieux gouverneur, entr'autres lettres, la réponſe du gentilhomme qui l'avoit conſulté ſur le mariage de ſa fille avec vous : il mandoit en peu de mots que, ſur les bons témoignages du gouverneur, il avoit pris ſon parti, & que c'étoit une affaire conſommée; apparemment que cette lettre avoit été méditée, en fabriquant la premiere; qu'on ne voulut pas perdre ſon travail, ou qu'on jugea qu'il falloit encore ce dernier poiſon, pour

achever de détruire, dans mon cœur, les dernieres femences de tout l'amour que j'avois eu pour vous. Je ne fais pas si ces lettres envenimées étoient l'ouvrage de l'oncle ou du neveu; quoi qu'il en soit, cette derniere dose me parut bien amere.

Quand je pus quitter le gouverneur, j'allai verser dans ma chambre un torrent de larmes; je vous croyois bien criminel fans doute, & je devois vous bien méprifer, & vous bien haïr: malgré cela un foulevement intérieur me parloit encore pour vous, mon cher comte, je *ne ceffois pas* de vous aimer; tout mon dépit ne m'empêchoit pas de vous trouver aimable; quand je vous écrivois du couvent de Marfeille toutes les horreurs que vous avez lues, c'étoit l'amour même en rage transformé qui me dictoit ma lettre. Jamais, quelques efforts que j'aie pu faire, vous n'avez pu fortir de ma mémoire. Vous en avez jugé vous-même la nuit derniere; un preffentiment fecret vous confervoit toute ma tendreffe, au fort même de mes imprécations & de mes murmures; il n'appartient qu'aux cœurs comme les nôtres de juger de ces puiffans effets de l'amour.

Sortons donc enfin de l'Amérique. Tandis que le capitaine faifoit décharger fes marchandifes, l'aumônier entamoit avec lui la négociation; il avoit quelques petits fonds accumulés; le vieux gou-

verneur m'avoit fait des présens que je ne m'étois point fait scrupule d'accepter, sentant le besoin que j'en pourrois avoir : il y avoit dans le nombre des diamans de prix, & il m'en avoit donné beaucoup à l'insu de son neveu. L'aumônier me rendoit compte presque tous les jours. Le vieux gouverneur étoit toujours languissant. Tout sembloit nous favoriser ; les vents mêmes parurent de concert pour accélérer notre départ ; la plus sombre nuit nous couvrit de ses ombres ; je n'étois plus observée depuis long-tems ; l'aumônier fit, sous mes fenêtres, un signal convenu à trois heures du matin ; je me dérobai par un petit escalier ; un canot nous attendoit à l'entrée du port ; nous y montâmes avec une joie qui ne peut être sentie que par ceux qui se sont trouvés dans la position où j'étois : on nous mena rapidement à bord ; le capitaine n'attendoit que nous pour lever l'ancre ; on mit toutes les voiles dehors, & nous nous éloignâmes bientôt d'un séjour auquel je ne songerai jamais sans horreur.

Vous devez connoître, mon cher comte, le charme de ces momens délicieux, où l'ame sans cesse en proie aux plus funestes alarmes, s'en trouve tout d'un coup dégagée ; car il ne me restoit plus que la petite inquiétude de l'aumônier ; mais le capitaine du vaisseau avoit avec lui sa femme ; je leur demandai la permission de faire mettre mon lit dans leur chambre, ils y consen-

tirent ; on parvint à l'y arranger, malgré les murmures sourds du prêtre amoureux, qui regardoit déja ce navire, comme le champ où il alloit cueillir le fruit de ses services.

Je mis tous mes soins à me faire aimer de la femme du capitaine, afin d'avoir un prétexte pour lui tenir dans le jour une fidelle compagnie ; c'étoit une de ces femmes ordinaires, qu'il me fut aisé de subjuguer : quelques ouvertures que je lui fis sur mes malheurs, la mirent bientôt dans mes intérêts. J'entrevis que j'aurois en elle un appui, si l'aumônier ne se contenoit pas dans les bornes du plus scrupuleux respect.

Nous avions cependant sur le tillac des entrètiens quelquefois particuliers, sans cesser d'être en vue à tout l'équipage. Je ne pouvois m'empêcher de lui parler de ma reconnoissance ; il saisissoit ces instans pour me renouveller les expressions de son amour ; à la fin, bien assurée de la protection de mes hôtes, & convaincue que la connoissance que l'on avoit de son état à notre bord le réduiroient, au moins sur le vaisseau, à la modération que j'en devois exiger, je résolus de m'ouvrir à lui sincérement, pour ne pas flatter & nourrir davantage ses feux ridicules.

Monsieur l'abbé, lui dis-je, (car quand vous voudrez que je vous appelle par votre nom, vous me le ferez savoir) je suis pénétrée des soins que vous vous êtes donnés pour moi, &

du sacrifice même que vous avez fait de votre place pour me tirer de l'Amérique ; vous ne l'avez pas fait pour Dieu, puisque vous ne croyez pas *qu'il se mêle de nos actions* ; aussi vous n'attendez de lui aucune récompense ; je suis donc seule votre obligée, & c'est à moi à vous récompenser. Les promesses que je me suis faites de renoncer à tout commerce avec les hommes, ne me permettent pas de payer de ma main le prix de vos services, quand je ne serois point asservie à des préjugés qui me paroissent raisonnables : que dis-je ! quand je ne serois pas persuadée qu'il y a une religion & des loix qui défendent ces assortimens monstrueux, auxquels je ne peux penser sans frémir, pourrois-je compter sur les sermens que vous feriez au pied des autels, en recevant ma main, vous qui êtes prêt à violer tous ceux que vous avez faits sur les mêmes autels de ce Dieu dont vous êtes l'infidele ministre, & dont vous interprétez les loix selon que l'intérêt de vos passions le demande ? Parjure sans scrupule à votre Dieu, vous le seriez sans regret à votre épouse. Vous vous êtes épris de moi ; parce que j'ai un peu de figure ; l'amour, que les sens seuls font naître, ne dure qu'autant qu'eux ; j'en verrois donc le terme sitôt que la possession les auroit calmés ; d'ailleurs, c'est chez moi un parti pris, de me vouer à la solitude ; ainsi, voici quelles sont mes in-

tentions. Le gouverneur m'a donné à peu près pour cinquante mille francs de diamans ou de bijoux ; quand nous serons débarqués, ou dans ce moment même, j'en prendrai environ pour six mille livres, qui seront plus que suffisans pour payer ma dot dans le couvent que je choisirai : nous ferons présent au capitaine de quatre mille francs, & je vous abandonne tout le reste ; vous vous ferez deux mille livres de rente ; vous reprendrez votre état, qui vous sera encore de quelques secours, & vous y vivrez en honnête homme.

Il m'écoutoit attentivement ; je lui avois enjoint de ne me pas interrompre ; je poursuivis ainsi : Il vous paroîtra peut-être étonnant que Manon, fille que ses égaremens seuls vous ont fait connoître, entreprenne de vous représenter vos devoirs ; mais soyez sûr que l'exemple d'un débauché converti est plus propre à bien faire connoître la vertu, que toute la ferveur inhabile d'un théologien qui ne l'a jamais mise en opposition-pratique avec les vices. Je lui débitai là-dessus une morale dont je fus étonnée moi-même : jamais je n'avois eu tant d'éloquence ; il pétilloit de me répondre. Son esprit lui auroit fourni des argumens ; je l'en empêchois toujours. Que l'esprit de la bonne cause m'inspirât, ou qu'on se plaise à se laisser persuader par ce qu'on aime ; ou bien que j'eusse été assez heureuse

pour rappeller le ſentiment dans ſon ame, je le voyois en ſecret m'applaudir; & il me laiſſa achever ma tirade, que je terminai par trois ou quatre de ces ſentences gravées dans tous les cœurs, auxquelles il n'y avoit sûrement pas de replique; il eſſaya cependant d'en faire une qui fut heureuſement interrompue par ce qui va ſuivre.

J'ai ſi fort préſent, mademoiſelle, me dit-il, tout ce que vous m'avez dit, & je veux y répondre avec tant d'ordre, que premiérement je n'oublie point que vous m'avez demandé mon nom; il vous a peu intéreſſé juſqu'à ce jour; on ne m'appelloit que l'aumônier à l'Amérique, & vous n'avez pas cru dans ce tems qu'il vous importât d'en ſavoir davantage; je m'appelle Leſcaut. Leſcaut! lui répondis-je, toute étonnée qu'il portât mon nom! & de quelle province êtes-vous? de Bourgogne: de quelle ville? de Dijon. Vous ſavez, mon cher comte, que je ſuis de cette même ville. Savez-vous mon nom, lui demandai-je? non, me dit-il; on vous a toujours nommée madame des Grieux au nouvel Orléans juſqu'à votre ſéparation; le chevalier vous a donné le nom de Manon, lors de votre cataſtrophe; je ne ſais ſi vous en portez un autre. Eh bien! lui dis-je, je m'appelle Manon Leſcaut, & je ſuis de Dijon. Je n'en ſuis pas la dupe, me répondit-il, penſant que je voulois lui

faire accroire que je pouvois être sa parente ; pour mettre une digue plus forte à ses prétentions, & je n'en croirai rien, jusqu'à ce que vous me l'ayiez prouvé. Malgré l'étonnement que me causoit cette heureuse découverte, j'eus assez de prévoyance pour ne vouloir pas parler la premiere ; il pouvoit profiter de mon ouverture pour bâtir une histoire à sa fantaisie, après celle que je lui aurois faite sur la vérité : je lui dis de commencer à me parler de sa famille, avec assez de particularités pour me faire appercevoir s'il y avoit quelqu'affinité entre nous : je le vis dans la même défiance ; je lui proposai pour lors d'écrire chacun de notre côté ce qui pourroit nous faire reconnoître : il y consentit ; il pouvoit encore me tromper en me forgeant une naissance différente de la sienne ; mais soit qu'il n'y songeât pas, soit qu'il voulût bien pour ce moment être de bonne foi, ou que se figurant que je lui en avois imposé, il ne crut pas que je pusse avoir la moindre connoissance de sa famille, nous travaillâmes séparément à mettre les choses comme elles étoient, chacun de notre côté, & une heure après nous étant rapprochés les papiers à la main, nous les échangeâmes ; mais à peine eut-il lu la moitié de l'écrit, qu'il me sauta au cou, en me nommant sa chere niece, & moi je le laissai faire, parce que je venois de lire aussi qu'il étoit frere de mon pere.

Je ne m'étonnois plus des penchans intérieurs qui me l'avoient fait supporter malgré ses vices : il attribua aussi à la force du sang toute celle de son amour : nous scandalisâmes un peu l'équipage par nos embrassemens redoublés ; mais on nous rendit toute notre gloire, quand on fut éclairé : car nous nous empressâmes aussi de rendre notre reconnoissance publique.

A quelle joie ne me livrai-je pas alors, mon cher comte ; je venois de me soustraire aux persécutions de mes ennemis en Amérique : il ne m'en restoit plus qu'un qui se trouvoit mon oncle ; je devenois maîtresse de toutes mes volontés, avec assez de facultés pour remplir le seul projet que j'envisageois avec plaisir : si votre cruel & cher souvenir ne m'avoit pas toujours occupée, je me serois regardée comme la plus heureuse personne de l'univers.

Il me restoit encore sur le cœur un petit sujet d'amertume ; j'étois fâchée de savoir mon oncle dans des sentimens si éloignés de ceux que j'aurois voulu trouver dans un homme de ma famille ; je fis la grande entreprise de l'en approcher : vous ne vous y attendiez pas, mon cher comte ; cependant, il n'est que trop vrai que je mis toute ma gloire à venir à bout de cette conversion. Nos journées étoient longues ; je ramenois toujours la conversation à cette matiere ; vous diriez que je vous prêche, si je vous rapportois

tout ce que j'employois de force, d'onction, de ferveur & d'éloquence même (je ne sais où je la prenois) pour effacer de son cœur ces funestes erreurs que j'y avois vu régner ; quoi qu'il en soit, j'eus la consolation, sinon de l'avoir totalement persuadé, du moins de lui faire faire la plus authentique promesse qu'il se conduiroit dans tout le reste de sa vie sur mes principes ; & j'aime à croire qu'il me la gardera inviolablement.

Je lui fis pour lors un détail fort long de toutes nos aventures, & je saisissois dans mon exemple même toutes les occasions de lui prouver que les crimes ne restoient jamais impunis.

Il me fit à son tour le récit des circonstances de sa vie, qui étoit toute simple : il avoit de tous tems été destiné aux ordres sacrés : il avoit fait toutes ses études nécessaires, pour parvenir au dernier, avec tout le succès possible : il prétendoit alors à de grands bénéfices ; mais une scene éclatante qui étoit arrivée à son frere, avoit rejailli sur lui, par le préjugé où l'on est en France d'attribuer à toute une famille la honte des fautes personnelles : il avoit passé depuis une vingtaine d'années à l'Amérique, pour en éviter les reproches, quoiqu'indirects.

Vous serez bien surprise, me dit-il, ma chere niece, quand je vous dirai que jusqu'au moment de vous voir, exactement je n'avois jamais connu ce que c'étoit que l'amour : j'ai quarante-cinq

ans,

ans, & je vous jure à préſent que j'acheverai ma vie ſans chercher d'autres occaſions de recevoir de ſa part une ſeconde bleſſure, de conſacrer à ce Dieu mes prémices. Quant aux ſentimens que j'ai pu vous donner de ma façon de penſer ſur les myſteres, ils ne ſont point à moi : un capucin défroqué eſt venu, il y a cinq ou ſix ans, à l'Amérique ; il avoit une ſagacité ſurprenante ; il s'étoit lié avec moi de la plus étroite amitié : quelques vaiſſeaux anglois ayant relâché ſur nos côtes, il fit les plus grandes tentatives pour me déterminer à fuir en Angleterre ſur ces vaiſſeaux avec lui : il ſe ſervit, pour me ſéduire, de toute la mauvaiſe logique que je vous ai rendue ; il m'avoit preſque ébranlé par tout l'eſprit & la force qu'il ſavoit donner à ſes faux raiſonnemens ; cependant, je l'ai laiſſé partir ſeul, & c'eſt d'après lui, ou d'après l'amour inconcevable que vous m'aviez inſpiré, que je vous parlois ; mais, ma chere niece, je reviens de ces cruelles erreurs ; j'aime à penſer que c'eſt vous-même qui m'en avez déſabuſé, & vous me verrez dans la ſuite l'exemple des vertus à tous égards.

Quelle eſt donc cette ſcene éclatante qui eſt arrivée à mon pere, lui dis-je ? on ne m'en a jamais parlé : il me la conta, & je vous la garde, mon cher comte, pour la fin de mes propres aventures ; elle eſt des plus ſingulieres.

Cependant, nous avions un vent ſi conſtam-

ment favorable, & nous avions un si bon voilier, que nous achevâmes notre traversée en beaucoup moins de tems que n'en mettent ordinairement les autres bâtimens pour cette course : avant de mouiller dans le port de Marseille, qui étoit celui de notre destination, nous avions prévenu le Sr M.... notre capitaine & sa femme, du dessein que j'avois de me faire religieuse : nous les priâmes de me faire passer pour leur niece dans le couvent que je choisirois : je les récompensois assez pour les faire entrer dans mes vues, qui n'avoient rien que d'honnête ; & nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que je cherchai une retraite conforme à mes souhaits ; j'en trouvai une comme je la voulois, dès le premier mois de mon arrivée.

Mon oncle, qui avoit assisté à ma prise d'habit, dans le couvent où vous m'avez vue, craignit que le vieux gouverneur du nouvel Orléans, désespéré d'avoir perdu sa proie, n'écrivît en cour ; qu'il ne donnât à l'évasion de son aumônier avec une fille, une tournure plus maligne encore qu'elle ne se présentoit d'elle-même ; qu'il ne demandât une éclatante punition, & que la cour ne fût prévenue avant qu'il pût la désabuser ; craignant enfin d'être arrêté avant de pouvoir travailler à sa justification, il me représenta qu'il devoit aller lui-même exposer qu'il m'avoit reconnue pour sa niece dès mon arrivée à l'Améri-

que, & que c'étoit là ce qui l'avoit engagé à me délivrer d'une tyrannie inhumaine. Je trouvai sa précaution fort raisonnable ; je lui avois donné en entrant au convent tout ce que j'avois apporté de l'Amérique ; il partit, & il m'écrivit plusieurs fois, pendant mon année de noviciat, que son affaire étoit arrangée ; qu'il avoit parié avec un évêque qu'il n'auroit pas un bon bénéfice ; qu'il étoit sur le point de perdre sa gageure, & qu'il desiroit que ce bénéfice le mît à ma portée, pour pouvoir me voir autant qu'il le desiroit.

Je répondis à ses lettres, que ce n'étoit pas-là ce qu'il m'avoit promis ; qu'il paroissoit avoir oublié mes maximes & la parole qu'il m'avoit donnée de s'y conformer ; que j'eusse desiré, pour me convaincre de toute la pureté de ses mœurs, qu'il eût pris un autre chemin pour se placer, & que j'avois même des remords sur les présens du gouverneur qui troubloient ma tranquillité. Je n'ai pas eu le tems de recevoir ses réponses à ma derniere ; je n'ai pas su comment il en avoit agi.

Je ne passai pas, comme vous pouvez le croire, mon année de noviciat sans me livrer de cruels combats ; vous ne sortiez point de ma mémoire, vous m'étiez toujours présent, mille songes vous offroient à moi avec toute votre fidélité, & mon réveil me retraçoit vos prétendus crimes ; trois mois s'étoient passés dans ces agitations violen-

tes ; j'avois même prié mon oncle l'aumônier de s'informer de vous à son arrivée. Apparemment que pour lors, tout pénétré encore de mes propres sermons, il jugea que mon repos dépendoit entiérement de votre oubli ; il m'écrivit qu'il avoit su que vous jouissiez dans votre ménage d'une paix parfaite. Je vous avoue que je trouvai à mon tour du plaisir à la troubler ; & ce fut après avoir reçu cette lettre de mon oncle, que je pris le parti, dans un moment de fureur, de vous écrire celle où je vous souhaitois tout le mal possible. Ce qu'il y a encore de singulier, c'est que je n'oubliois jamais, dans mes instans de ferveur, de demander à Dieu qu'il accomplît tous les horribles souhaits que j'y formois, & qu'il me soutînt dans ces exécrables sentimens contre vous jusqu'à la fin de mes vœux ; il falloit que mon amour fût bien enraciné dans le fond de mon cœur, puisque je recourois à des moyens, j'ose dire, si impies, dans le fort de ma dévotion même, pour l'en arracher. Mais non ! c'étoit cet amour lui-même qui me dictoit de vous peindre encore mes fureurs, comme si vous eussiez pu trouver le moyen de les modérer. Vous ne pouviez me faire de réponse ; cependant mon oncle de son côté m'ayant abusée, & vous croyant tranquille dans vos terres, je pris ce silence encore pour une derniere marque de dédain : il ne servit qu'à redoubler mes mépris :

enfin, mon année expira, j'allois faire les vœux d'une désespérée, & vous ne pouvez vous figurer tout ce que les jours, tout ce que les nuits qui précéderent cette cérémonie eurent pour moi de terrible ; une voix crioit toujours au fond de mon cœur, mais elle étoit bientôt étouffée ; le moment d'après je balançois, l'autre moment me rendoit mes forces ; je ne connois point d'état plus cruel que celui où je me voyois réduite ; je me traînai toute tremblante à l'autel ; vous jettâtes un cri, je me tournai vers vous, je vous reconnus, sans pouvoir entendre ce que vous me disiez ; il n'en falloit pas tant dans ma situation pour m'accabler : je perdis connoissance, & je ne la retrouvai que quand on m'eut reconduite dans ma chambre.

Vient-il ici, me dis-je, insulter à ma misere ! Cette voix sourde me disoit que vous veniez peut-être vous justifier, & tout de suite je pensois que cela n'étoit pas possible, puisque vous étiez marié.

Le Sr M.... & sa femme m'avoient toujours continué leurs secours ; ils accoururent au bruit du scandale que j'avois donné dans le couvent. Je leur dis que j'étois toujours dans les sentimens de prononcer des vœux ; mais que dans ce monastere, j'aurois toute ma vie à rougir devant les autres religieuses de tout ce qui m'étoit arrivé, & que je les priois de m'en chercher un autre :

ils me le conseillerent d'autant mieux, qu'ils m'assurerent savoir que vous n'étiez venu à Marseille que pour me faire un mauvais parti. Le moment d'après même que Tiberge, qui venoit pour me parler de vous, m'eut quitté, le Sr M... vint me dire qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, que vous aviez apporté des ordres du ministre, que vous aviez montrés au commandant & à l'évêque, & qu'il ne s'agissoit pas moins que de me faire retourner à l'Hôpital, où j'avois déja été mise plusieurs fois; il m'ajouta tout de suite qu'il partoit le lendemain matin sur son vaisseau pour Livourne; que si je voulois, il m'y conduiroit; que je serois à l'abri de toute crainte dans le pays étranger, & que j'y pourrois suivre ma vocation, puiqu'on professoit dans cette ville la religion catholique. Je ne pensois qu'aux horreurs de l'Hôpital; tout ce qu'il me disoit cadroit à cette visite annoncée de l'évêque; quel autre que des Grieux d'ailleurs auroit pu répandre dans cette ville, que j'avois été deux fois dans cet infame séjour? J'acceptai l'offre du Sr M.... tout de suite: nous n'attendîmes que la nuit pour sortir du couvent; il me mena droit à son bord, & dès que le jour parut, nous fîmes route pour Livourne.

' On tramoit contre moi la plus noire de toutes les trahisons, & on eut soin de me la cacher, jusqu'à ce qu'on ne craignît plus les emporte-

mens de ma part qui pouvoient la déceler ; l'auteur de ce terrible complot étoit dans le même vaisseau, quand nous partîmes de Marseille ; il n'osa se montrer à mes yeux pendant cette nouvelle traversée.

Le Sr M.... me mena à terre le premier jour de notre arivée, pour ne me rien faire soupçonner. Le second il me ramena au vaisseau, me disant que jusqu'à ce qu'il m'eût trouvé un logement convenable, avant de me choisir un couvent, il étoit plus décent que je tinsse compagnie à sa femme dans le bord, que de loger dans une auberge ; mais quel fut mon étonnement, quand le troisieme jour, de très-grand matin, il déploya ses voiles, & que je vis que nous quittions le port de Livourne !

Je montai sur le tillac pour lui en demander la raison ; il étoit occupé à commander ses manœuvres ; il me reçut brutalement, & me dit d'aller l'attendre dans sa chambre, jusqu'à ce qu'il descendît pour m'instruire.

J'allai frapper à la porte de sa chambre, où sa femme étoit verrouillée ; elle vint m'ouvrir ; elle en sortit, en m'y faisant entrer précipitamment. Je m'apperçus qu'elle m'y enfermoit ; je crus que c'étoit une badinerie, & je lui parlois à travers la serrure, quand je sentis tirer ma robe en dedans de la chambre ; je me retournai, je vis un homme vêtu superbement, qui me tiroit d'une

main, & qui tenoit une glace de l'autre ; il ne me fut pas difficile de le reconnoître pour le prince Italien à qui j'avois fait à Paris la mauvaise plaisanterie du miroir ; vous vous imaginez peut-être que sa vue inopinée, dans un lieu où je n'étois pas la maîtresse, & où j'étois enfermée seule avec lui, me fit évanouir : il n'auroit peut-être pas demandé autre chose ; mais mon indignation & ma colere me donnerent des forces ; j'attendis son fade début pour lui répondre ; il me présenta la glace à son tour : Regardez-vous, me dit-il, belle Manon, & voyez si vous n'êtes pas faite pour réduire un homme, épris de tant de charmes, aux dernieres extrêmités ; il se jetta à mes genoux : vous êtes libre à présent, me dit-il, vous fuyez votre amant furieux qui vouloit vous perdre ; vous alliez, sans doute, par désespoir, embrasser un genre de vie pour lequel vous n'étiez point née ; la misere peut-être vous y avoit réduite ; vous aimez la dépense, je suis prodigieusement riche, & rien ne me paroîtra d'un trop haut prix, pour vous mettre au comble de vos vœux. Oui ! belle Manon, continua-t-il en me serrant une main qu'il approchoit déja de son visage, soyez sûre que je ne connoîtrai jamais que vos volontés, & que je n'aurai jamais d'autre but que celui de vous plaire.

Je conçus à tout ce discours, & à ma situation, que je ne pourrois triompher de cet hom-

me, qu'en lui inspirant autant de respect qu'il paroissoit avoir d'amour ; c'est pourquoi je pris sur le champ avec lui un ton de dignité & un air de souveraine qui déconcerta sa principauté. La premiere de mes volontés, lui dis-je, est que vous fassiez ouvrir la porte dans la minute, si vous voulez que je vous parle & que je vous regarde ; il y alla tout de suite faire sans doute le signal convenu : on ouvrit. Je vous ordonne, lui dis-je aussi majestueusement, de faire entrer ici la femme du capitaine, & de ne me jamais parler que devant ; elle doit être de votre abominable complot ; mais je saurai m'en faire respecter ; qu'elle paroisse.

Il alla, avec toute la douceur possible, la chercher. Elle ne fut pas plutôt entrée, que je l'accablai des reproches les plus humilians. C'est donc là, lui dis-je, infame suborneuse ! où t'ont conduit ces sentimens de piété que tu me faisois voir toi-même, en me conseillant la premiere d'achever mes jours dans le cloître ? mais ne crois pas que le ciel laisse ton crime impuni, il connoît mon innocence, & si je l'implore, il nous fera plutôt périr tous, que de permettre que le crime s'acheve : déja les vents nous sont contraires, tremble, malheureuse, qu'un orage, en te confondant & te précipitant dans l'abyme des flots, ne me venge & ne me délivre de vos persécutions barbares. Cette femme se mit à pleurer, & n'eut pas la force de me répondre.

L'Italien m'assura que ses vues étoient les plus douces. C'est ce que je verrai, lui dis-je brusquement, sans vouloir les entendre davantage : je sortis de la chambre pour aller prendre l'air, & pour montrer une tranquillité d'ame qui me mettoit au-dessus de la crainte, je tirai, sur le tillac, un livre de ma poche, je m'assis, & je fis semblant d'y lire ; car je ne voyois que le trouble : mes réflexions m'occupoient seules, & elles me fournirent une idée.

Le second capitaine de notre navire étoit un jeune homme de bonne famille, qui avoit une fort belle voix, & qui savoit son métier beaucoup mieux que le capitaine. Je m'étois entretenue avec lui plusieurs fois pendant notre retour de l'Amérique : je l'appellai, & pour continuer à faire parade de ma sérénité, je le fis d'abord chanter ; ensuite je lui demandai s'il ne savoit pas où nous allions ? En Angleterre, me répondit-il, je n'en sais pas davantage. Je lui avois souvent entendu dire que son expérience sur mer lui avoit appris à connoître les astres, & qu'il voyoit venir un air de vent de vingt lieues (1). Qu'augurez-vous du tems, lui dis-je ? Il me répondit que le vent nord-ouest qui régnoit pour lors, ne se dissiperoit gueres sans causer quelque

(1) *Expression outrée des gens de mer.*

bon grin (1) ; je le flattai, en lui donnant une partie de ma confiance, & en lui promettant d'avoir recours à lui pour ma défense, si j'étois insultée dans le bâtiment. Ensuite je le priai de m'avertir quelques heures avant la tempête, s'il étoit assez habile pour la voir venir plutôt que son capitaine : il m'étala là-dessus toute sa science, me dit que c'étoit lui qui gouvernoit seul le vaisseau, que son capitaine étoit le protégé, & lui, pour ainsi dire, le pilote, & que ce que je lui demandois ne seroit pas difficile.

Quand le capitaine parut devant moi, je me contentai pendant les premiers jours de le regarder avec le mépris le plus dédaigneux, & le prince avec une sévérité qui paroissoit le contraindre ; ce dernier ne négligeoit pourtant aucune occasion de me vanter sa persévérance ; il disoit ne m'avoir jamais oubliée depuis le premier moment de notre connoissance, & il espéroit que quand je serois convaincue de la vérité de ses sentimens, je me lasserois de cette rigueur ; qu'après tout, il ne souffroit que pour me donner de véritables preuves de sa modération & de l'envie qu'il avoit de me plaire ; que s'il croyoit ne devoir jamais y réussir, il ne se consumeroit pas inutilement, & qu'ayant le capitaine à tous ses

(1) *Terme pour exprimer une tempête.*

ordres, je ne pourrois m'empêcher de répondre au moins en apparence à l'ardeur de tous ses feux. Il y avoit déja plusieurs jours qu'il me tenoit à peu près le même langage : voyons donc, lui dis-je avec fureur, si cet indigne capitaine osera me refuser sa protection contre vous. J'allois le quitter pour monter sur le tillac, dans le tems que le second officier venoit m'avertir qu'avant une heure nous aurions un très-gros tems ; je lui dis tout bas de n'en rien faire savoir à l'équipage avant mon signal, qu'il pourroit entendre s'il vouloit revenir à la porte, pendant que je parlerois au capitaine, & prenant la parole *sur* un ton plus haut, dites, je vous prie, au capitaine, que le prince & moi avons des choses importantes à lui dire.

Le Sr M.... ne fut pas plutôt devant nous, que je lui dis, avec une gravité mâle : quels sont tes desseins, en m'éloignant du port où tu m'avois promis de me débarquer ? où me menes-tu ? réponds. Il regarda le prince, comme s'il eût voulu que ce dernier prît la parole : c'est à toi que je parle, continuai-je : Mademoiselle, me répondit-il, je vous conduis en Angleterre par les ordres du prince, à qui j'ai vendu mon navire, & qui m'a dit que vous aviez été autrefois sa bonne amie ; je suis étonné que vous ne soyiez pas déja convenus de vos faits, il m'avoit dit que, quand vous l'auriez reconnu, cela ne souffriroit pas de

difficultés.

difficultés. Et si cela en souffre, lui repliquai-je; ne te trouverai-je plus dans mes intérêts? Monseigneur est ici le maître, reprit-il, je lui obéirai dans tout ce qu'il me commandera. Eh bien! leur dis-je à tous deux, vous êtes deux scélérats qui méritez ce que le ciel vous destine. Vous périrez, je vous le prédis, avec moi, avant la fin du jour: le ciel protege l'innocence, & je vais le conjurer. Je me jettai sur le champ à genoux au milieu de la chambre, & élevant mes mains croisées: Dieu! m'écriai-je, tu vois la pureté de mon cœur! tu connois la perfidie de ceux qui m'environnent, prends pitié de ta servante, & ne l'abandonne pas; plonge-la dans le fond de ces mers, plutôt que de seconder les traîtres dont les forfaits doivent te déplaire; préviens ma honte, ma cause est juste, c'est la mort que je demande à ta miséricorde. (J'étouffai) Le second officier entra en criant de toute sa force à la manœuvre.... tempête, que tout le monde soit sur pied!

Ciel! m'écriai-je encore, tu m'exauces; je reconnois tes bontés! tremblez, lâches criminels! tremblez! vous touchez à votre derniere heure. Le capitaine & le prince monterent sur le pont; ils virent en effet l'air obscurci; un premier coup de tonnerre se fit entendre aussi à propos que si j'eusse été la reine du ciel pour le commander. Le vent siffla dans toutes les voiles, la mer se

gonfla, nos mâts, nos vergues se briserent, les abymes s'entr'ouvroient de toutes parts, tout le monde crut que nous allions être engloutis.

Les Italiens sont naturellement superstitieux, les Provençaux tiennent un peu de ce caractere, & avec cela ils sont lâches & peureux ; la ferveur que j'avois montrée au Sr M...., pour me faire religieuse, les sentimens de piété qu'il avoit dû remarquer en moi, cet orage subit à la fin de ma priere, tout cela leur fit croire que j'étois une sainte ; ils abandonnerent le soin du navire au second officier, & vinrent *se prosterner* à mes genoux. Le prince, le Sr M.... sa femme, quelques matelots, vinrent fondre en larmes à mes pieds, en me suppliant d'intercéder pour eux ; je vous avouerai que je m'abusai moi-même, & que je commençai à croire que le ciel m'avoit entendue ; tous mes crimes me parurent effacés ; je voyois le danger, tout comme les autres, & la mort qui se présentoit à moi comme certaine, loin de m'effrayer, me paroissoit desirable, dans ce moment où je me croyois dans la grace ; ce qui me fit conserver assez de jugement pour soutenir ma conduite.

Les prieres de ceux qui étoient à mes genoux redoublerent. Non, leur disois-je avec un air tranquille, vos crimes ont offensé l'Eternel, il ne se courrouce jamais en vain ; il m'appelle ; je vais le joindre ; puisse-t-il vous pardonner

dans l'autre monde; mais vous allez subir ici le juste châtiment de vos indignes projets.... cependant je réfléchis que si naturellement la mer alloit se calmer, on perdroit de la foi qu'on devoit avoir à mon miracle, & que la sainte pourroit bien être dans la suite profanée; c'est pourquoi je parus me laisser attendrir par leurs sollicitations réitérées; & voici quel étoit le raisonnement qu'il étoit étonnant que je pusse faire au milieu d'un aussi évident danger: si je demande au ciel la grace de ces malheureux, me disois-je, & que de soi-même la tempête finisse, voilà mon triomphe assuré, je suis leur sainte, & les vœux, que je leur ferai former d'abord, leur paroîtront les plus respectables. Si nous périssons, ma réputation tombe à la vérité au fond de la mer; mais elle y tombe avec moi & avec eux, ils ne pourront pas m'en faire de reproches.

C'est d'après ces idées que je leur parlai en ces termes: Prosternez-vous, & me promettez que si vous réchappez de cette tempête, vous obéirez tous à mes moindres commandemens; que non seulement à bord, mais quand nous serons sur terre, vous me laisserez (libre de toutes mes volontés) aller où je voudrai, sans me suivre. Vous, prince, commencez à m'en faire le serment; vous, capitaine, assemblez l'équipage, & que tous ensemble vous me juriez d'être fideles au vœu que je vous fais faire. Le prince

me promit tout ce que je lui demandai ; on avoit cargué toutes les voiles, le gouvernail étoit attaché, on laissoit aller le navire au gré des flots, sans qu'il y eût d'autre manœuvre à faire. Tout l'équipage tomba à genoux sur le tillac. Après leur vœu, je récitai avec eux des litanies & d'autres prieres, jusqu'à ce que le tems vînt à se calmer. Ce ne fut pas l'ouvrage d'un moment ; mais cependant les vents perdirent leur force, insensiblement ils devinrent moins agités, & vers le milieu de la nuit le second officier nous annonça que nous étions hors de danger.

Je remerciai Dieu de nous avoir tous protégés, car je n'avois pas l'orgueil de croire qu'il avoit tout fait pour ma gloire ; cependant elle fut des plus complettes ; tout l'équipage me révéroit comme une protectrice aimée des cieux, & chacun me prodiguoit son hommage ; l'encens nous flatte, j'en respirai tant, que je m'en laissai sans doute entêter, j'oubliai apparemment de rapporter tout à la main souveraine qui avoit tout conduit, & il y a apparence que le grand-maître m'oublia à son tour ; car il auroit pu m'inspirer alors de profiter de la soumission qui régnoit dans tous les esprits, pour faire retourner le navire à Livourne ; mais sans doute que ce Dieu n'étoit pas content, qu'il vouloit me faire éprouver encore d'autres malheurs, ou qu'il vouloit me ramener ici ; l'idée ne me vint donc point

en mer de faire rétrograder le vaisseau, & les vents étant redevenus aussi favorables qu'ils avoient été contraires, nous avancions à grandes journées, & déja nous étions dans la Manche, quand je m'avisai de demander à la femme du capitaine, si elle connoissoit les desseins secrets du prince sur ma personne, & pourquoi l'on me conduisoit dans un pays où il ne me seroit pas possible de me remettre dans un couvent ?

Cette femme, enthousiasmée de tout ce qu'elle avoit vu, ne m'auroit pas plus menti qu'à son confesseur : elle m'avoua que le prince, revenant de Paris, avoit fait séjour à Marseille, dans le tems que mon aventure du couvent, lorsque vous y vîntes, faisoit un bruit surprenant dans la ville ; qu'il avoit su, sans lui dire comment, que c'étoit son mari & elle qui s'intéressoient à mon sort, & qui m'avoient fait entrer dans cette communauté ; qu'il étoit venu leur conter qu'effectivement nous avions été intimement liés ; qu'il avoit appris par eux mes desseins ; qu'il leur avoit recommandé de me proposer d'aller à Livourne ; qu'ensuite il leur avoit promis de faire leur fortune, s'ils vouloient passer en Angleterre, avant de vendre leur marchandise en Italie, pensant bien que je ne voudrois pas le suivre dans un autre navire ; que quand nous serions arrivés à Londres, le capitaine reconduiroit son vaisseau à sa premiere destination ; qu'il

sentoit bien que leurs commettans n'approuveroient pas ce retardement ; mais que sa récompense les dédommageroit de tous les événemens à cet égard : tout en disant cela, nous arrivâmes devant Portsmouth ; je dis au prince que je voulois prendre terre au premier port où je pourrois aborder, parce que je n'avois rien plus à cœur que de retourner en France ; il m'assura que j'en trouverois plus de facilités à Londres. Nous ne fûmes que quatre jours à nous y rendre.

Le prince me parut de la plus *grande docilité*. Il ne falloit pas être grand politique (& les gens de cette nation ont la réputation de l'être) pour juger que s'il paroissoit avoir oublié le vœu formé pendant l'orage, j'aurois réclamé celui des matelots & du second capitaine, auquel il m'avoit vu attachée ; que j'aurois été très-fondée à lui faire une scene, qui lui seroit devenue disgracieuse, en débutant dans un pays où il vouloit s'attirer des égards, & où il avoit à traiter quelqu'affaire importante ; c'est pourquoi il parut le plus honnête de tous les hommes tant que nous fûmes dans le vaisseau, & il assura le capitaine & sa femme, qu'il me conduiroit à son auberge, pour me faciliter lui-même les moyens de passer en France.

On avoit rendu au capitaine une grande partie de ma dot, il me la remit ; le prince voulut y joindre des présens, je les refusai. Je dis que

je ne voulois pas loger dans son auberge, mais dans celle où logeroit le capitaine & sa femme ; le prince parut encore y consentir, & quand notre vaisseau fut à l'entrée de la Tamise, on descendit dans un canot quelques équipages, tous les miens, le prince, le Sr M..... sa femme & moi, & nous remontâmes cette riviere pour arriver à Londres ; on se dit quelques paroles à l'oreille, auxquelles je ne fis pas grande attention ; dès que nous eûmes pris terre, le prince parla bas à un de ses gens, il finit tout haut, en lui disant de faire avancer un carrosse de louage ; je descendis du canot en tenant la dame M.... sous le bras : il fallut cependant la quitter pour monter dans le carrosse. Le prince, qui m'y soulevoit, monta tout de suite ; son valet de chambre ferma rapidement la portiere sur nous deux ; le carrosse partit comme la foudre ; je ne revis plus le capitaine ni sa femme, malgré mes cris affreux : le cocher avoit le mot, le prince & ses gens connoissoient Londres, nous entrâmes dans une grande auberge à sa discrétion. On ne s'arrêta point à mes plaintes, on feignit de ne point entendre mon langage, les gens de ce lieu, accoutumés sans doute à de pareilles aventures, me rioient au nez, en me disant, *she is vastly pretty* ; j'ai su depuis que cela vouloit dire, *elle est bien gentille*.

Vous êtes étonné, mon cher comte, de ce

que je n'ai pas marqué dans le carrosse toute ma rage à mon infame ravisseur ; les forces m'avoient abandonnée, je m'étois contentée de crier, espérant que, dans une ville policée, mes cris me procureroient des secours ; & quand j'avois vu que le carrosse marchoit toujours, je m'étois livrée à des craintes terribles qui m'avoient presque ôté l'usage de mes sens ; le prince me tenoit encore son flaçon sous le nez quand nous descendîmes à l'auberge.

On me fit monter, malgré moi, *dans une* chambre au second étage : je ne montois pas un degré, que je ne sentisse mes jambes tremblantes prêtes à m'abandonner ; je me laissois conduire comme une criminelle qui va au supplice, & qui semble à tout moment voir la hache levée sur sa tête.

Le prince ne m'y eut pas plutôt fait entrer, qu'il me déclara, en termes fort clairs, qu'il prétendoit voir la fin de toutes mes rigueurs cette nuit là même ; que je ferois de vaines tentatives pour lui échapper ; que tout étoit à sa dévotion dans cette maison ; que les portes en étoient scrupuleusement fermées, & qu'il alloit donner des ordres pour notre souper.

Voici l'instant de ma vie, mon cher comte, où j'ai le plus frémi ! Les grands périls, la mort, les Synnelets, les aumôniers, votre inconstance même, rien n'avoit encore fait sentir à mon

cœur la révolution convulſive qui agita tout mon intérieur. Je regardois le prince avec des yeux où il devoit lire la fureur & le déſeſpoir ; j'épiois le moment de m'emparer de ſon épée pour le poignarder, il me devina & ſe tint un peu à l'écart : je profitai de cet heureux moment pour me ſaiſir d'un gros flambeau de cuivre qu'on avoit apporté pour nous éclairer, je le lui lançai de toutes mes forces à la tête, avec la lumiere qui tomba avec lui & s'éteignit. Je l'avois dangereuſement bleſſé ; car après ſa chûte je ne l'entendis que ſoupirer. Je voulus profiter de cet inſtant pour me ſauver ; je ne voyois plus à me conduire, je penſai lui marcher ſur le corps, mon pied s'embarraſſa dans un des plis de ſon habit ; je tombai auſſi, mon ſein porta ſur un bras du fauteuil ; je reſſentis une douleur ſi vive, que je perdis toute connoiſſance.

Nos chûtes redoublées, le bruit du flambeau attirerent du monde ; on nous tranſporta ſur des lits qui ſe trouvoient dans la même chambre ; je revins la premiere, & je vis le valet de chambre du prince jetter de grands cris ſur l'état de ſon maître, qu'il regardoit comme un homme mort ; l'aubergiſte anglois, qui parloit fort bon françois, dit qu'il craignoit fort les ſuites de cette aventure, que ſa maiſon ſeroit murée, s'il n'en donnoit avis à la juſtice ; il lui dépêcha un de ſes garçons, il me ſembloit que c'étoit un ſe-

cours pour moi que cette justice : je repris courage, je me levai, & dès que le *Sheriff* (espece de juge criminel) parut avec sa cohorte, je m'accusai moi-même d'avoir jetté un flambeau à la tête du prince, & j'ajoutai que, desirant de tout mon cœur qu'il en pût mourir, si on vouloit me mener en prison, je rendrois compte de ma conduite à la cour.

Vous irez, me dit, en bon françois, cette sorte de commissaire, vous irez, ma gentille demoiselle, en me passant la main sous le menton.... C'est grand dommage.... *Vous êtes bien jolie....* je pourrois vous mettre sous ma protection, si vous vouliez.... point d'impertinences, lui répondis-je, faites votre charge, où je vous en ferai autant qu'au prince. Il fit écrire ; un secretaire me fit répéter mes dépositions, & on me mena fort civilement coucher à Newgate (1). Le prince étoit mortellement blessé ; il ne fut pas témoin de toute la joie que je ressentois de l'avoir mis en cet état, & d'aller partager plutôt le lit des criminels que le sien.

L'entrée de cette prison me parut celle d'un palais ; j'ai tué le prince, me disois-je, en défendant mon corps ; le Sr M.... ne sera pas reparti sans attendre sa récompense ; j'aurai dans le vaisseau des témoins de mon enlevement de

(1) *Prison criminelle.*

Livourne, de ce dernier, du ferment faussé, &c.
J'aurai bonne justice, je serai rendue à moi-même; & quand je devrois périr, eh bien! il y a long-tems que je le desire; je saurai bien me soustraire à l'ignominie, si je me vois condamnée; je suis dans le pays où c'est assez la mode de se détruire soi-même; enfin, je suis débarrassée du prince, rien ne me paroîtra plus terrible que sa présence. Je ne me sentis que foiblement du coup que je m'étois donnée, & ses suites n'ont rien eu de dangereux.

On me mit dans un appartement assez propre, quoique cette prison soit infame. Je ne fus interrogée que deux jours après: je fis mes réponses comme vous avez vu que je les avois projettées: je recommandai qu'on prît les témoignages des gens de navire françois qui devoit être dans le port; mais j'appris le lendemain qu'il n'y étoit déja plus. Le Sr M.... ayant su notre scene tragique, & craignant justement d'être compliqué dans cette malheureuse affaire, avoit repris le large, sans vouloir en apprendre le dénouement, aimant mieux renoncer aux récompenses qui lui avoient été promises, que d'attendre la mort du prince, dont on pouvoit, à bon droit, le regarder comme premier auteur.

La nouvelle de son départ m'affligea; cependant on me promit de me choisir deux avocats pour défendre ma cause. La maladie du prince

devenoit tous les jours plus dangereuse : mes avocats me dirent de ne pas m'en inquiéter ; ils ne voyoient pas grand mal à toute mon affaire, & d'ailleurs ils m'apprirent qu'en Angleterre les loix penchoient toujours, par leurs constitutions, à *la* plus grande faveur pour les femmes.

J'avois sur moi en or ce que le capitaine m'avoit remis de ma dot. Il est permis à Londres aux prisonniers, même criminels, de se faire bien servir : je répandis mes libéralités dans les prisons ; le geolier avoit pour moi plus de douceur que je ne devois l'espérer ; *il me dit que* si je voulois me faire servir par une femme de chambre, il y avoit une malheureuse Françoise dans la prison même, qu'il alloit mettre à la paille, faute d'argent pour payer sa nourriture, & qu'elle la gagneroit en me servant. J'y consentis : il me la fit venir, & je la reconnus pour avoir été autrefois à mon service à Paris ; c'est cette même fille que vous voyez aujourd'hui avec moi ; elle me dit qu'en me quittant, lorsque j'avois été enlevée par ordre de M. le lieutenant de police, elle avoit servi une demoiselle qui l'avoit fait beaucoup voyager ; qu'elle avoit fini ses caravanes par Londres ; qu'elles s'y étoient brouillées ; qu'on l'avoit mise à la porte sans la payer ; qu'elle avoit voulu se remettre en service ; mais que cette maîtresse lui avoit toujours nui. Il n'y a rien de si méchant, mademoiselle, me dit cette

fille,

fille, qu'une Françoise expatriée ; depuis ce tems-là j'ai manqué de tout, j'ai été obligée de faire quelques petites dettes, pour lesquelles on m'a mise dans cette prison ; j'ai écrit à ma famille ; elle est trop pauvre pour me secourir ; il n'y a que le ciel qui puisse me tirer d'ici. Je t'en tirerai, lui dis-je, & je vais même payer dès aujourd'hui tout ce que tu dois, afin que tu puisse avoir la liberté de faire mes commissions dans le dehors. Cette pauvre misérable n'étoit détenue que pour deux guinées ; je n'eus pas grand mérite à la rendre heureuse ; elle m'a rendu tous les services qui pouvoient me convaincre de sa reconnoissance ; souffrez, mon cher comte, que je vous la recommande.

Le prince italien étoit toujours plus mal, ses médecins lui annoncerent la mort, pour qu'il eût à s'y préparer. Mes avocats me conseillerent de présenter requête pour demander que mes juges se transportassent chez lui pour y recevoir ses dernieres dépositions : il avoit jusques-là fulminé contre moi ; l'orgueil de la principauté italienne avoit été trop humilié, la rage de m'avoir perdue lui avoit dicté ses fureurs & ses accusations ; mais la peur de la mort, quand il la vit certaine, lui fit tout avouer ; il déclara qu'il méritoit son sort, qu'il m'avoit enlevée malgré moi, & malgré le ciel même, à qui il demandoit pardon ; il me laissa une cassette dans laquelle il y avoit deux

mille sequins qui me furent remis, & que je distribuai aux pauvres de la prison : enfin, il mourut, après m'avoir si pleinement justifiée, que peu de jours après on prononça ma grace, en me donnant toute liberté ; mon intention étoit de regagner Paris, où je comptois aller trouver mon oncle l'aumônier. Je restai dans la prison, quoique libre, jusqu'à ce que Marianne, cette fille de chambre, eût tout arrangé pour notre départ de Londres, craignant de m'exposer encore par mon séjour dans cette ville, à quelque nouvelle aventure qui nuisît à mon projet. Je pris une chaise de poste pour me rendre à Douvres, & j'y montai avec Marianne à la porte de la prison à cinq heures du matin.

Nous n'avions pas fait une lieue dans la campagne, que plusieurs hommes à cheval & armés entourerent ma voiture : un d'entr'eux vint mettre le pistolet sur la poitrine du conducteur, en lui disant de marcher, par ordres supérieurs, où on le conduiroit, s'il ne vouloit pas perdre la vie. Le même homme vint à moi, & me dit fort poliment de n'être point effrayée, qu'on ne me feroit aucun mal ; mais qu'on lui avoit commandé de me mener à fort peu de distance, où je serois éclaircie des raisons qu'on avoit de me détourner de ma route. Les cavaliers de cette bande qui nous précéderent, firent signe à cet endroit à mon postillon de prendre sur la gauche ; celui qui m'avoit

parlé étoit à mes côtés, & le fit obéir au signal, avec d'autant plus de docilité, que ceux de derriere le mettoient dans le cas de n'oser résister. Nous marchâmes une demi-lieue dans un chemin de traverse; là on me fit descendre de ma chaise pour monter dans une autre; on congédia mon voiturier, & on changea encore de route. Après une heure environ de nouveau trajet, on me fit mettre pied à terre dans une petite maison de campagne fort élégante, où on m'offrit tout ce qui me seroit nécessaire. Je ne voulus rien prendre qu'on ne m'eût appris chez qui j'étois, & pourquoi l'on m'avoit ainsi enlevée sur des grands chemins qui me paroissoient devoir être sûrs. Je demandai si l'on en vouloit à ma bourse, & j'offris de la donner; on me répondit qu'on vouloit au contraire l'augmenter, mais qu'on ne pouvoit, pour le présent, m'en apprendre davantage; que le lendemain je verrois celui qui avoit donné tous ces ordres, & qu'il me feroit part lui-même de ses intentions.

Tous ces gens n'avoient apparemment que cette commission; car après qu'ils m'eurent remis entre les mains d'un concierge & de quelques domestiques des deux sexes, qui ne parloient pas francois, & après avoir fait monter nos équipages, ils se rafraîchirent tous, & repartirent.

On m'avoit mis dans un appartement fort propre, mais fort élevé. Le concierge nous ayant

fait plusieurs signes pour nous engager à prendre quelque nourriture, nous les refusâmes, on nous enferma, & on nous laissa seules.

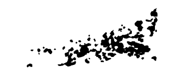
Je fus fort aise d'avoir ce moment de liberté pour réfléchir aux causes de cet événement étrange & imprévu : à quoi l'attribuer ? Je n'avois vu dans ma prison que mes avocats & mes juges ; je n'avois pu donner de tentations à personne, & personne ne m'avoit parlé sur un ton à me faire craindre de nouvelles poursuites amoureuses. Cette nouvelle scene étoit bien faite pour me donner de nouvelles alarmes ; le *moyen d'éloigner* un si puissant danger ! car je me voyois enfermée à un troisieme étage, dans une maison isolée, où mes cris ne me feroient d'aucune ressource ; ma fermeté avoit été assez publique, pour qu'on ne me laissât plus de flambeau de cuivre sous la main ; j'allois devenir la proie de quelque homme fougueux, sans doute, qui ne paroissoit pas vouloir me ménager, & qui prendroit sûrement toutes les précautions possibles pour que je ne pusse pas lui échapper ; je n'avois donc évité tant d'écueils, que pour tomber dans de plus terribles ! Car pouvois-je entrevoir rien de plus affreux que ce que j'avois à craindre ? Il n'y avoit que la mort qui pût me tirer de ce mauvais pas : eh quoi ! toujours avoir ce triste souhait à faire pour conserver ma vertu ! Dieu peut-il, connoissant le fond de mon cœur, me

réduire toujours au désespoir, pour lui tenir sa promesse ; quelle est donc ma destinée ! veut-il que je succombe ? Et peut-il le vouloir ? ou veut-il seulement m'éprouver ? En ce cas, c'est à lui à me prêter de nouvelles armes ; attendons de sa main celles qu'il me fournira.

Cependant je réfléchissois tout haut à ma situation, afin que Marianne m'aidât dans mes conjectures, & y joignît même les siennes ; & pas une de celles que nous formions ne nous paroissoit raisonnable. Le prince étoit certainement mort ; il ne pouvoit être question de lui ; Marianne me dit que mon histoire avoit fait grand bruit dans la ville de Londres ; que quand elle étoit sortie pour aller faire mes commissions, elle en avoit entendu parler par-tout ; qu'on l'avoit même interrogée plusieurs fois, sachant qu'elle venoit de la prison ; mais qu'elle n'avoit jamais répondu que vaguement à toutes ces questions, qui lui paroissoient venir d'une curiosité générale, plutôt que d'un intérêt particulier ; mais, mademoiselle, me dit-elle, j'attribue moins l'éclat de votre affaire à la mort du prince, qui devoit pourtant jouer un rôle dans Londres, qu'à la renommée de vos charmes, dont on faisoit par-tout des portraits en parlant de vous ; & connoissant, comme je fais, le génie de la nation angloise, je ne ferois point étonnée qu'un de ces messieurs ne fût devenu amoureux de vous,

fans vous avoir vue, & fur la réputation de votre beauté, & fur la fingularité de ce qu'on a pu favoir de vos aventures. Je connois un lord de beaucoup d'efprit, m'ajouta-t-elle, qui aime paffionnément madame de Sevigné, morte il y a plus de cent ans, fur la lecture de fes lettres; la tête lui tourne toutes les fois qu'il en parle, il la cherche dans les nouveaux vifages qu'il voit; & on craint fort qu'il n'en perde le jugement. Vous voyez, mademoifelle, que cette nation eft fort particuliere; ajoutez à cela qu'il y a des gens fort riches dans ce pays-ci, qui ne *plaignent pas la* dépenfe pour fatisfaire leurs fantaifies; un de ceux-là aura voulu vous voir, quoi qu'il lui en coûte : fi vos graces ne répondoient pas à l'idée que chacun s'en eft faite, il y auroit à efpérer qu'en vous voyant, votre raviffeur pourroit ne pas vous contraindre : mais je ne fuis que trop sûre que l'audacieux qui vous verra, quel qu'il puiffe être, redoublera de tendreffe, &c..... Tu es galante, dis-je à Marianne en l'interrompant; mais tu n'es pas confolante; car le plus aimable & le plus important de tous les hommes me préfenteroit fes hommages, que je les dédaignerois : mon parti eft pris de n'en écouter aucun, & de me donner plutôt mille fois la mort, que de renoncer au vœu que j'ai formé de paffer mes jours dans la retraite.

Je me jettai dans un fauteuil en achevant ces



paroles, & je m'y enfonçai dans une profonde méditation, qui me suggéra un projet que je communiquai tout de suite à Marianne.

Il n'y a que toi, lui dis-je, qui puisse dans ce moment me rendre le plus signalé de tous les services, si tes conjectures se vérifient : te sens-tu pour moi assez de zele pour me tirer d'embarras ? Marianne se jetta à mes genoux, qu'elle embrassa, en les arrosant de ses larmes ; je vous dois tout, me dit-elle, je voudrois voir répandre mon sang pour vous ; mon premier attachement vous en est un plus sûr garant que mes obligations dernieres ; parlez, ma chere maîtresse, que faut-il que je fasse ? Vous ne me commanderez rien de difficile, le véritable desir de vous convaincre de mes sentimens applanira tout, expliquez-moi seulement ce que vous exigez de moi. J'étois charmée de la trouver dans de si bonnes dispositions ; mais plus cette domestique me montroit de délicatesse, plus je devois craindre qu'elle n'entrât pas dans mes vues ; je m'enhardis cependant à les lui proposer.

Tu es jeune & jolie, lui dis-je, voici peut-être une occasion de faire ta fortune, si mon ravisseur ne m'a point encore vue : prends ma place, tu n'as pas comme moi renoncé au monde : nous changerons d'habits ; je mettrai encore plus de désordre dans les tiens que je vais prendre ; je me défigurerai de mon mieux ; sors de ma malle

celui des miens qui te parera davantage ; je te coëfferai avec soin ; les gens de cette maison ne nous ont point assez fixées, pour qu'ils ne soient pas la dupe de notre déguisement ; ils ne pourront nous trahir ; tu plairas, ma chere Marianne : moi, jouant le rôle de ta femme de chambre, je saurai te faire respecter, je dirai que tu es fille de très-grande maison, que tu mérites des égards, & toi tu paroîtras ne pas t'éloigner d'une alliance raisonnable, si on mérite que tu l'accepte, & si on sait gagner ton cœur. Oui, Marianne, si nous sommes toutes *les deux bien adroites*, j'augure bien de cette aventure : elle te conduira peut-être à un établissement honnête, auquel tu n'osois prétendre, & moi à venir à bout dans la suite de ce que je projette. Ne te fais point un vain scrupule de tromper un Anglois par une naissance supposée : ils ne connoissent point les mésalliances ; tout leur est bon, pourvu qu'ils se satisfassent, & tu as de quoi combler les vœux de ceux qui y mettroient plus de délicatesse.

Je m'apperçus que Marianne changeoit de couleur pendant ma proposition ; une sueur froide lui monta au visage ; elle fut un moment sans me répondre ; elle me prit les mains, qu'elle me serroit tendrement, & elle répandit un torrent de larmes. Je vois bien, lui dis-je, que tu vas me refuser.

Dans quel embarras, répondit-elle, venez-vous de me jetter, mademoiselle : la personne que nous attendons peut être mariée ! D'ailleurs, si je pouvois vous convaincre d'une vérité, rare peut-être dans une fille de vingt-six ans, & surtout de mon espece, vous sentiriez tout ce que peut avoir d'accablant pour moi le danger où m'exposeroit cette démarche ; mais après tout, que peut-elle avoir de si révoltant pour vous ? Vous connoissez le monde, & vous faites le vœu de le quitter : ce vœu, vous ne le formez que pour expier vos fautes volontaires ; une faute forcée de plus sera-t-elle plus difficile à réparer ? Ah ! Marianne, lui repartis-je, qu'oses-tu imaginer ! je reconnois ton innocence à l'ingénuité de ta réponse ; mais si tu savois qu'il est mille fois plus cruel d'être forcée à la tendresse, que de la laisser croître en nous, tu concevrois toute l'horreur de ma position. La volupté, ce cher trésor de deux cœurs qui s'aiment, est le martyre le plus insupportable, quand on veut nous y assujettir en esclaves ; ces doux plaisirs, que nourrit une tendre union de sentimens, la détruisent par l'indifférence ; la contrainte, à plus forte raison, en fait des peines ; la répugnance & le dégoût en font de vrais supplices.

Mais, reprit-elle fort judicieusement, plus vos craintes sont fondées pour vous, & plus el-

les doivent redoubler mes alarmes : suis-je faite d'un autre limon que vous ? Tout ce que vous envisagez de terrible, ne doit-il pas encore être plus effrayant pour moi qui suis moins aguerrie ? Tu as raison, lui repliquai-je, laisse-moi donc mourir, Marianne, aide-moi même à me donner la mort, puisqu'il n'y a plus que ce moyen de me soustraire à cette derniere infortune ; je me levai brusquement ; je parcourus la chambre, en cherchant des yeux quelqu'instrument qui pût servir mon désespoir ; rien ne s'offrant à ma rage, elle n'en devenoit que *plus violente* ; en cet état je vis Marianne tremblante tomber à genoux : Je vous dois la vie, me dit-elle, c'est maintenant à moi, mademoiselle, à mourir pour vous ; calmez ces injustes transports, je suis prête à vous servir comme vous le desirez ; allons, ajouta-t-elle tout de suite, commençons le déguisement sans perdre de tems. Je lui sautai au cou, je l'assurai que j'employerois toute mon intelligence à lui faire tirer un parti légitime de cette aventure, si les circonstances pouvoient le permettre, & je la flattai d'imaginer quelques ruses, pour la tirer d'affaires, si nos forces réunies nous devenoient inutiles.

Nous nous travestîmes ; je lui fis la toilette la plus complette, & n'épargnai rien pour relever ses attraits : elle trouva dans le fond de la cassette quelques restes de pommades, de rouge, & un

bout de crayon qui, me servant à donner plus de teinte à ses sourcils, me parut fort propre à plomber le fond de son visage; en une demi-heure elle eut l'air d'une duchesse, & le moment d'après mes cheveux en désordre, une robe sale, des manchettes déchirées, me donnerent l'air d'une soubrette dégoûtante; nous répétions, comme vous voyez, notre rôle pour le lendemain, puisque nous n'attendions pas notre ravisseur le même jour. D'ailleurs, nous étions bien-aises d'accoutumer les domestiques à ce coup d'œil; je prévins même Marianne que, quand on viendroit nous offrir à manger, il falloit qu'elle acceptât; qu'elle se mît seule à table; que je me tiendrois debout pendant qu'elle mangeroit les premiers morceaux; qu'elle me diroit ensuite de m'asseoir, & que je me mettrois respectueusement dans un coin de la table.

On ne tarda pas à nous venir demander, par des signes, si nous avions des besoins, & on vint servir plusieurs plats. Ces gens ne nous marquerent, par aucun étonnement, qu'ils eussent pris garde à notre métamorphose: nous nous couchâmes de très-bonne heure, & à la pointe du jour nous fûmes sur pied pour arranger la parure de Marianne, & pour désordonner de plus en plus la mienne.

Soins perdus! sur les dix heures du matin nous entendîmes le bruit d'une voiture qui arrêtoit à la

porte de la maiſon : je courus à la fenêtre : quelle fut ma ſurpriſe, quand j'en vis deſcendre un homme tout ſeul, que je reconnus, à ne m'y pas tromper, pour le petit commiſſaire qui m'avoit arrêtée dans l'auberge où j'avois caſſé la tête du prince. Il n'y avoit plus à feindre vis-à-vis cet homme, qui ne pouvoit me méconnoître, & notre ruſe même découverte, il y avoit à craindre qu'elle ne le rendît plus attentif, & que je n'en puſſe faire réuſſir aucune autre ; j'enfantai tout d'un coup un projet que le ciel me ſuggéra, puiſqu'il me réuſſit, comme vous *l'allez voir*. Je dis à Marianne d'aller vîte ſe déshabiller dans le cabinet voiſin, & je me paſſai ſur le champ une robe plus honnête. Heureuſement que le commiſſaire s'arrêta en bas à faire pluſieurs queſtions à ſes gens, & qu'il me donna le tems de me rajuſter, au teint près, que je conſervai terni & jauni en quelques places par le ſecours des pommades de Marianne. Je prévins cette fille de ne point s'étonner de tout ce qu'elle m'entendroit dire au commiſſaire. Il monta, & ſe fit accompagner par pluſieurs domeſtiques, qu'il fit reſter dans l'antichambre : ſans doute qu'il craignoit quelqu'emportement de ma part, comme celui pour lequel il m'avoit arrêtée : car il n'y avoit dans tout notre appartement pas un de ces petits meubles dont j'euſſe pu faire une arme offenſive, & ſes domeſtiques n'étoient-là apparemment que pour le

défendre

défendre. Quoi qu'il en soit, pour lui ôter jusqu'au moindre soupçon à cet égard, & pour commencer le rôle que j'avois médité, j'allai à lui d'un air riant & affable, & je lui témoignai que j'étois fort aise de le revoir. Je débutai même, avant de lui donner le tems de parler, par des excuses sur mes brusqueries le premier jour qu'il m'avoit vue; je les attribuai au trouble qui m'agitoit en ce moment, à la haine mortelle que je portois au prince, qui ne me permettoit pour lors d'autres sentimens pour personne; & je me félicitois de ce que ma bonne fortune me faisoit tomber entre les mains d'un honnête homme, que le ciel m'envoyoit sans doute pour réparer tous mes malheurs. J'ajoutai que je m'estimois doublement heureuse de pouvoir concilier mes avantages avec mon goût; qu'il étoit bien fait pour m'en faire naître, & pour mériter mon attachement; que je n'étois pas de ces filles qui ne cherchoient qu'à ruiner un homme, quand elles lui sentoient du foible pour elles; que j'étois même fâchée de toute la dépense qu'il avoit faite pour mon enlevement; que s'il m'eût fait part de ses sentimens dans ma prison, j'aurois pu la lui épargner; que je saurois me borner à un entretien honnête, & qu'il n'auroit jamais à se plaindre de mes infidélités.

Je lui dis tout cela si rapidement, que je ne lui avois pas donné le tems de me répondre un seul mot: il s'attendoit à trouver en moi une héroïne

de vertu & ces résistances qui ne sont qu'irriter les cœurs délicatement libertins, & il n'entendoit que le jargon de ces filles, pour lesquelles, plus on est voluptueux, plus on a de répugnance; il me voyoit pâle & livide; il demeura quelque tems interdit & déconcerté même. Il n'étoit pas au bout, je devois le mener plus loin; mais en outrant les choses dans le premier quart-d'heure, il étoit à craindre qu'il ne prît de la méfiance, c'est pourquoi je lui donnai le tems de parler.

A quelque chose malheur est bon: vous le voyez, mon cher comte, si je *n'avois pas* eu mon expérience, je n'aurois pas conduit cette scene avec tout l'art que j'y mis dans ce moment & dans la suite, & j'aurois été obligée de succomber. Si ma conduite avec ce personnage a dû paroître blâmable vis-à-vis du grand-maître, il a dû excuser le motif; c'étoit toujours celui de me vouer à lui. Tout chemin mene à Rome, je me crus celui-là permis.

Le commissaire se monta sur le ton que mes propos devoient lui faire prendre: je ne suis pas fâché, me dit-il, ma petite reine, de la dépense que j'ai faite pour te posséder, ni des démarches que j'ai faites, sans que tu l'aie su, pour faire prendre à ton affaire le tour le plus favorable: j'espere que ta reconnoissance va devenir un garant de ton attachement pour moi, & si tu es sage, je te ferai du bien; mais je veux que tu me contes sincérement

toutes tes aventures : on nous prépare à dîner, nous avons encore deux heures à nous, donne-moi un baiser, & je t'écoute.

Je ne fis pas la bégueule : je l'embrassai ; pardonnez-le-moi, mon cher comte, c'est la seule infidélité que je vous aie faite ; je crus que mes facilités, mes prévenances mêmes, étoient plus capables de le dégoûter, que de l'animer davantage. Ceux qui connoissent le cœur humain, me justifieront : j'entrai en matiere pour lui bâtir mon histoire.

Je suis, lui dis-je, Parisienne, de très-basse extraction : une petite figure, pourvue d'attraits naissans, fit concevoir à ma mere de grandes espérances pour sa fortune : elle mit tous ses soins à m'inspirer de l'émulation pour quelques-uns des talens qui pourroient me faire briller sur les planches : je n'avois point de voix, j'étois gauche à la danse, on me tâta sur la déclamation, & à ma quinzieme année un jeune acteur venoit me faire répéter des scenes ; il avoit la plus jolie figure du monde, il prit du goût pour moi, & sut m'en inspirer pour lui ; il me proposa de quitter la maison paternelle pour le suivre en province, où il devoit aller jouer les premiers rôles d'amoureux : je ne me fis pas prier ; nous partîmes, nous vécûmes fort peu de tems ensemble, il se dégoûta de moi, il me battit, il me vendit à un grand seigneur, que je ne sus pas captiver ; ce dernier s'étoit contenté

de me donner beaucoup de nippes ; un beau jour il me donna cinquante louis, en me congédiant. Je retournai à Paris, où les ſpectacles & les promenades me procurerent des occaſions de faire de nouvelles connoiſſances ; les robins, les financiers, les militaires, les abbés fournirent tour-à-tour à mon luxe, qui étoit exceſſif ; un fils de famille, pour y avoir trop contribué, fut arrêté par ſes parens, & moi par M. le lieutenant de police : j'eſſuyai quelques mois de punition, après quoi je repris mon même train ; je fus priſe en récidive, renfermée de nouveau, & pour le coup *condamnée à* partir pour le Miſſiſſipi, où j'ai en effet été conduite ; le gouverneur du nouvel Orléans m'a aimée, m'a fait des préſens, mais ayant vu ſa ſanté dérangée par notre commerce, il m'a abandonnée ; je me ſuis échappée de ces pays, pour revenir en Europe. Le libertinage m'a ennuyée : je commençois à reſſentir des douleurs ſecrettes, qui m'ont fait rougir de ma conduite, & qui ne me permettant plus de tromper les honnêtes gens qui recherchoient ma connoiſſance, m'ont fait prendre le parti de renoncer au monde ; le prince italien m'a enlevée dans le fond de ma ferveur ; j'ai été indignée contre un homme qui vouloit me faire violence : il eſt plus aiſé de ſéduire l'innocence la plus farouche, que de réduire une débauchée même à ce qu'elle n'a pas dans la tête ; je le déteſtois, & dans un moment de fureur je me ſuis vengée ;

vous avez su tout le reste : je retournois à Paris ; sans savoir ce que je deviendrois ; car cette vocation religieuse n'a été que passagere, & puisque je retrouve en vous un galant homme, qui paroît vouloir bien prendre soin de ma personne, le séjour de l'Angleterre me sera peut-être aussi agréable que celui de la France : où est la vie, la patrie. Vous me paroissez fort riche, je vous ai déja dit que je me bornerois à une honnête aisance, & que je vous serois sincérement attachée.

Mais, me répondit-il, ces douleurs secrettes, n'avez-vous rien fait pour les calmer ? C'étoit-là où je l'attendois. Non, lui dis-je franchement avec bonhommie, j'attendois mon retour à Paris pour m'en débarrasser ; mais ne puis-je pas trouver pour cela de prompts secours à Londres ? vous voyez ma candeur, une autre à ma place vous en auroit fait un mystere, & vous seroit devenue par la suite haïssable ; j'ai mieux aimé vous dire les choses comme elles sont, & je crois mériter davantage votre estime par cet aveu.

Le commissaire examinoit mon teint pendant ces dernieres paroles. Quel dommage, me dit-il, mais votre sincérité me fait plaisir, & m'attache de plus en plus à vous ; en ce cas-là nous retournerons dès ce soir à Londres, je vous menerai chez un très-habile homme, qui éclaircira votre état, & qui vous tirera d'affaire ; j'en ferai tous les frais avec plaisir, car je n'ai jamais rien vu de si aima-

ble que vous ; mais si vous m'alliez tromper après, vous en seriez la dupe. Je vous ai déja prouvé combien j'ai d'autorité en ce pays ; vous pouvez compter que je vous perdrois, si vous ne répondiez pas à mes bontés. Je le rassurai sur ses craintes, & je lui marquai une joie excessive d'avoir rencontré en lui un protecteur que mon état ne rebutoit point. Je lui parus la plus parfaite de toutes les femmes.

Je soutins mon ton de gaieté pendant le dîner ; nous fîmes quelques tours de jardin, & à l'entrée de la nuit nous partîmes pour Londres.

J'avois compté que l'histoire que je lui avois forgée, moitié sur des vérités, moitié sur le mensonge, l'auroit détaché tout-à-fait de ma personne, & qu'il m'alloit laisser continuer ma route ; j'étois assez fâchée qu'il me proposât un chirurgien de sa main, qui pourroit ne pas être de moitié avec moi ; cependant c'étoit toujours du tems gagné, & le séjour de la ville m'offroit plus de moyens pour me soustraire à lui ; ainsi j'étois fort contente de quitter la maison de campagne.

Nous arrivâmes, lui, Marianne & moi, à la porte d'un chirurgien fameux, qui par bonheur n'étoit pas au logis ; il me remit entre les mains de sa femme, lui parla long-tems en particulier, & s'en alla, après m'avoir baisé la main, en me promettant de revenir me voir le lendemain ; il ne donna pas même d'ordres pour qu'on me resserrât,

tant il avoit cru trouver de bonne foi dans mes discours. Je vous avoue que j'avois une satisfaction secrette de penser qu'une fille avoit pu redresser un commissaire. Je ne sais si ceux de Paris, me disois-je, auroient donné si bêtement dans mon panneau.

Cependant je ne fis point de tentatives pour m'échapper ce soir-là même; j'en attendis une occasion plus favorable; si je l'eusse essayée sans réussir, je gâtois tout, & sa crédulité me laissoit entrevoir mille moyens par les suites. Le chirurgien rentra; c'étoit un homme entre deux âges; sa femme l'endoctrina avant qu'il vînt me parler.

Je suis au fait de tout, mademoiselle, me dit-il en entrant dans la chambre qu'on m'avoit destinée, confessez-vous à moi avec confiance, vous ne pouviez tomber en meilleures mains; je me trouvai un peu embarrassée, & pour avoir le tems de méditer à ce que j'avois à lui répondre, je le priai de remettre ma confession au lendemain matin, affectant une fatigue extraordinaire, dont j'étois si accablée, qu'à peine pouvois-je me soutenir: il se contenta de me tâter le pouls, & trouva dans ma lassitude prétendue, & le grand mal de tête (que je ne sentois pas) des symptomes sûrs d'un mal auquel il falloit promptement remédier. Je pris un léger potage, & je me retirai avec Marianne.

Cet homme-là, lui dis-je, verra demain que

je me porte bien : car, que lui dirai-je pour le persuader ? je ne sais point où il faut avoir mal ; & s'il me demande des examens, que je ne veuille pas lui permettre, je lui deviendrai suspecte, il ira tout conter au commissaire : ces messieurs se tiennent par la main, il me paroît qu'ils ont souvent besoin l'un de l'autre, je suis une étrangere ici ; qui est-ce qui me défendra ? Il n'étoit pas aisé de sortir de ma position, sans m'exposer à des imprudences qui pouvoient me perdre : me confier au chirurgien, lui offrir de l'argent, me parut d'abord un moyen sûr : il *tirera de moi*, *disois-je*, une somme, il en tirera du commissaire une autre, sans me donner de remedes ; qu'en dis-tu, Marianne ? Ne trouve-tu pas cet expédient raisonnable ? Dans tous les états de la vie, la profession est le prétexte ; mais l'esprit & l'intrigue sont le gagne-pain ; si cet homme-là peut tirer cent louis de moi & cent du commissaire, sans me rien fournir & sans se compromettre, ne crois-tu pas qu'il préfere de me garder le secret, au plaisir de me trahir, pour ne rien gagner ? Cela est à merveille, me répondit Marianne ; mais si, par miracle, ce chirurgienl-à est un honnête homme, vous vous serez confessée au renard, & je ne vois plus pour vous de ressource.

Ton expression de *confessée au renard*, lui dis-je, me fait naître une idée. Couchons-nous ; j'y réfléchirai cette nuit, & demain je te la communique-

rai ; je roulai mille projets dans ma tête tant que la nuit dura, & je m'arrêtai à celui que l'expreſſion de Marianne m'avoit ſuggéré. Je la fis lever de bonne heure ; elle fit venir le chirurgien, à qui je dis que j'avois entendu parler de la violence de ces traitemens ; que j'appréhendois d'y périr, & qu'étant catholique, je voulois mettre ordre auparavant à ma conſcience ; qu'il me rendroit le plus grand ſervice, s'il vouloit me faire venir l'aumônier de l'ambaſſadeur de France, pour me confeſſer, avant de commencer la moindre opération ; j'ajoutai qu'il ne ſeroit pas néceſſaire d'en parler au commiſſaire ; & pour le ſonder ſur le chapitre de l'intérêt, je tirai ma bourſe, en lui diſant que je le priois de me permettre de faire préſent de vingt-cinq louis à ſa femme, pour s'acheter un bijou, en faveur du petit myſtere que je voulois mettre à cet acte de dévotion, qui au fond devoit être indifférent au commiſſaire ; mais que j'étois bien-aiſe de lui cacher, vu les termes où nous en étions enſemble ; il prit mes louis de fort bonne grace, me promit tout ce que je voulus, & ſa joie, en voyant ma libéralité, lui fit oublier qu'il avoit à me parler de mes maux ; il ne ſongea qu'à s'acquitter de ſa commiſſion.

Tout auſſi-tôt, me dit-il, que monſieur Trichman (c'étoit le nom du commiſſaire) aura paru, & qu'il ſera reparti, je vous amenerai, non pas l'aumônier, mais un jéſuite traveſti, que peu de

personnes connoissent dans Londres, & qui me confesse moi-même, car tel que vous me voyez, je suis aussi secrettement catholique. M. Trichman ne manqua pas de venir prendre le thé avec moi sur le dix heures; les chirurgien me fit comprendre, par un signe, qu'il avoit oublié de me parler de ma maladie; mais il ne se décéla pas : il dit à Trichman que j'étois dans un terrible état; que le vice étoit enraciné; mais qu'il sauroit bientôt le détruire. Trichman ne me fit pas de grands complimens, & disparut.

Une heure après on m'amena le *jésuite : je me* confessai de bonne foi, pour connoître quelle pouvoit être sa doctrine, avant de me fier à lui sur toutes les ouvertures que je pouvois lui faire. Je lui trouvai des sentimens si pieux & si droits, que je lui racontai toute mon aventure; j'appuyai beaucoup sur les promesses que j'avois faites à Dieu d'achever mes jours dans le cloître. Ce bon pere me promit toutes sortes d'assistances, me défendit beaucoup de m'ouvrir au chirurgien, jusqu'à ce qu'il eût pris un parti. Je lui représentai que le cas étoit pressant, que je ne saurois que répondre aux questions du chirurgien. Il me dit de me plaindre en général d'un grand mal de tête, de foiblesses dans tous les membres, d'insomnie, de dégoût, sans autres incommodités visibles, afin d'éviter l'examen; & si l'on vous propose quelques bains, m'ajouta-t-il, vous ne risquez rien

de prendre les premiers. Je vais de ce pas chez M. l'ambaſſadeur, pour travailler enſemble aux moyens de vous mettre à l'abri des pourſuites de Trichman ; je dois partir dans peu de jours pour la France ; ainſi je ne crains point que ces gens-là puiſſent me marquer aucun reſſentiment de ce que j'aurai fait contr'eux, ſi, comme vous y êtes la premiere intéreſſée, vous me gardez le ſecret.

J'offris de l'argent au R. P. pour les frais qu'il pourroit faire à mon occaſion. Il me refuſa, & me promit que j'aurois bientôt de ſes nouvelles.

Le lendemain de grand matin, Marianne ayant mis la tête à la fenêtre, vit la maiſon entourée d'archers qui frappoient à la porte.; je me levai toute effrayée, car je ne ſavois à quoi attribuer cette nouvelle ſcene, & la peur m'étoit naturelle. Cependant je fus bientôt calmée : celui qui étoit à la tête de ces sbyres, s'étant fait ouvrir, demanda à me parler, & m'annonça qu'il venoit par ordre du gouvernement me tirer de ces lieux, à la ſollicitation de M. l'ambaſſadeur de France, qui me prioit de me rendre à ſon hôtel. J'y allai tout de ſuite avec mon eſcorte. M. l'ambaſſadeur ne voulant pas que cette affaire fût traitée juridiquement, pour ne pas faire de peine à Trichman, l'avoit fait prier de paſſer chez lui ; il y étoit quand j'y arrivai. M. l'ambaſſadeur lui demanda ce qu'il prétendoit faire de moi ; je ne vis jamais d'homme ſi pétrifié. Après s'être un peu remis de

ſon trouble, il ſupplia ſon excellence de ne pas le perdre ; il confeſſa qu'il avoit pris pour moi des ſentimens dont il n'avoit pas été le maître ; mais que depuis le récit que je lui avois fait de toutes mes aventures, de mon état, il n'avoit continué à m'offrir ſes ſoins que par commiſération pour moi-même ; que ſi je lui euſſe expoſé mon envie de le quitter, il ne m'auroit fait aucune violence, & qu'il étoit charmé que je priſſe moi-même mon parti. L'air de dépit dont il accompagna ces paroles, fit comprendre à tous ceux qui l'entendoient, qu'il ſe paſſoit autre choſe au fond de ſon cœur.

Comptez-vous reſter à Londres, me dit M. l'ambaſſadeur ? J'aſſurai ſon excellence que j'en voulois partir auſſi-tôt que je l'aurois convaincue de ma reconnoiſſance ; qu'il voudroit bien m'en donner la permiſſion, & m'en procurer le moyen sûr. Il comprit que j'appréhendois encore quelques nouveaux tours de Trichman ; c'eſt pourquoi il propoſa à ce dernier de ſigner un aveu de tout ce qu'il m'avoit fait depuis deux jours, lequel aveu lui ſeroit rendu, ſur la parole que ſon excellence lui en donnoit, dès qu'elle apprendroit que j'aurois été conduite ſous bonne eſcorte à Douvres, & embarquée ſur le Packet-boat avec ma femme de chambre. M. l'ambaſſadeur ajouta que, s'il m'arrivoit quelque nouvelle inſulte de ſa part, ou de tout autre, il remettroit cet aveu ſigné

gné entre les mains de la justice. Trichman signa tout ce qu'on voulut, pour éviter les suites & l'éclat de cette aventure, & ordonna lui-même tous les apprêts de mon voyage, commanda des gens pour m'accompagner, de peur qu'il ne m'arrivât quelque nouveau malheur, que M. l'ambassadeur eût pu mettre sur son compte ; son excellence m'assura que je pouvois me remettre en route en toute sûreté ; je pris congé d'elle, en lui rendant mille actions de graces. Je ne revis plus le jésuite ; je fus fort fâchée de ne pouvoir lui marquer ma gratitude. Je regagnai le même jour le chemin de Douvres, avec deux gardes, qui ne m'ont quittée que quand le Packet-boat a pris le large pour m'amener en cette ville, où vous avez été témoin, mon cher comte, qu'au milieu des réflexions qui me faisoient abjurer le monde, il me restoit encore, malgré les crimes dont je pouvois vous soupçonner, le desir que vous pussiez être innocent ; je vous retrouve avec tout ce que vous avez fait pour moi, toutes nos traverses ne feront qu'augmenter le mien, je vous le jure devant Tiberge. Que ce cher ami nous unisse ! je ne trancherai point de la fille faussement généreuse, je ne vous dirai point que ma naissance obscure doit être un obstacle à notre mariage, afin de mériter davantage que vous l'acheviez ; que le grand état que vous pourriez vous procurer, en vous alliant à une fille prise dans le même

rang, doit m'y faire renoncer. Je suis trop sûre de votre cœur, pour croire qu'il soit nécessaire de faire parade d'un sentiment de plus pour le captiver. Nous sommes deux êtres extraordinaires, qu'il semble que le ciel ait formés pour être au dessus de tous les préjugés & de toutes les loix de convention. J'accepte votre main ; & pour vous prouver combien je compte sur votre estime particuliere, & combien je suis sûre qu'elle sera indépendante de tous les caprices du sort, je vais vous compter l'aventure singuliere de ma naissance, comme mon oncle l'aumônier me l'a apprise.

Manon continua son récit par ce qui va suivre. Mais comme depuis elle l'a écrit de sa main, j'acheverai, avant de le transcrire, de dire au lecteur que nous partîmes le lendemain de Calais pour nous rendre dans une de mes terres ; que Tiberge mit le dernier sceau à notre union ; que nous y avons vécu tous les trois dans la plus parfaite intelligence ; que Manon m'y a donné un fils & une fille qui partagent toute notre tendresse ; que la paix de nos ames & le bonheur de nos cœurs sont au dessus de toutes les peintures que j'en pourrois faire.

Tous les ans mes affaires domestiques m'ont obligé de faire un voyage à Paris. J'ai voulu plusieurs fois y mener Manon, qui m'a toujours refusé ; & dans nos momens de loisir, elle a

voulu que je m'amusasse à écrire la fin de ma vie, depuis l'endroit où le premier auteur l'avoit laissée : elle m'avoit raconté l'histoire de sa mere, de façon à me faire penser que cette petite aventure singuliere auroit plus de grace, si elle vouloit l'écrire de son côté : elle y consentit. On s'appercevra aisément de la différence des deux styles, & la gaieté qu'elle y a répandue, me fait croire que cette aventure pourra servir ici comme de petite piece à l'espece de tragédie qu'on vient de lire. C'est donc Manon elle-même qui écrit, je n'ai pas changé un mot à ce qu'on va lire.



HISTOIRE
DE CÉCILE.

DIJON, ville fertile en beaux esprits, est renommée par le nombre de ses voluptueux; il est assez naturel que l'esprit & le plaisir s'allient. S'il faut croire le vieux proverbe qui dit, que *le bon vin inspire de la gaieté aux hommes*, pourquoi le climat qui le produit ne *communiqueroit*-il pas aussi sa joyeuse influence sur les êtres raisonnables à qui il donne la naissance? Soit en un mot que cette source de vins délicieux excite les habitans de Dijon à s'assembler plus souvent, soit que les facilités de la vie, & la situation riante du lieu & de ses environs y contribuent, il n'y a gueres de ville en France où on se livre plus généralement aux amusemens agréables. Ce goût vif regne dans tous les états, & on le recherche dans tous les genres. L'amour, ce puissant maître de la terre, épargneroit-il cette petite partie de ses peuples, si bien disposée pour assurer son triomphe? Non: c'est aussi là qu'il a établi sa résidence la plus chérie, & mille tendres scenes exécutées sur son théatre, annoncent aux autres habitans de la terre, qu'à Dijon on fait aimer autant qu'on y fait boire.

Cécile y avoit pris naissance : regardez-moi, mon cher comte, je porte ses mêmes traits, en vous observant cependant que ce que vous voyez d'irrégulier dans les miens, l'amour avoit pris soin de le perfectionner chez elle : c'étoit une nymphe que ce Dieu, dans un de ses momens de reconnoissance pour ses sujets fideles, avoit pris soin d'embellir, pour leur en faire présent, ou c'étoit celle qu'il avoit exprès accomplie, pour servir de modele aux artistes qui travailloient à orner son cabinet de Paphos.

Ce Dieu ne lui avoit pas tout donné ; brouillé souvent avec Plutus, il n'avoit pas été le maître de lui dispenser les richesses, & pour finir la métaphore, Cécile étoit née de parens honnêtes, mais qui ne jouissoient pas d'une grande aisance. Ils l'avoient pourtant sacrifiée à son éducation. Cécile connoissoit les instrumens, Cécile avoit de la voix, Cécile dansoit, Cécile faisoit plus, elle pensoit, & elle pensoit juste.

Tous les cœurs sensibles de Dijon vinrent lui rendre hommage tour-à-tour & tous ensemble, les uns guidés par l'admiration, les autres par leur amour-propre, les autres par le sentiment ; tous accoururent, mais Cécile n'en voyoit aucun qui fît naître dans son ame ces heureuses impressions qu'elle desiroit d'y trouver, pour s'abandonner à son vainqueur, & former avec lui une chaîne éternelle ; lorsqu'elle croyoit l'avoir rencontré, ou

la différence des états, ou celle des fortunes, forçoient ses desirs à se contraindre : car Cécile vouloit que Cerès & Vénus formassent les liens qui devoient décider du bonheur de sa vie, & Cécile vouloit tout cela à sa quinzieme année.

Un profès voluptueux se mit sur les rangs : c'étoit un éleve d'Esculape, aîné de sa famille, quoiqu'il n'eût que vingt-huit ans ; la condition étoit à peu près égale : pour du bien, le jeune médecin n'en avoit pas par lui-même ; mais il en espéroit considérablement d'un oncle qui l'avoit déja nommé son héritier. De l'*esprit*, de la figure, de la taille, & ce je ne sais quoi, sans doute, qui force nos cœurs à se rendre, tout cela fit trouver à Cécile le mortel que le ciel lui avoit destiné dans la personne du médecin.

Deux jeunes cœurs bien disposés l'un pour l'autre ne sont pas long-tems à se le faire connoître. Leurs regards d'abord leur annoncent qu'ils s'aiment, bientôt ils se le disent, bientôt ils se le jurent, bientôt ils cherchent à se le prouver ; quand ils en sont là, peuvent-ils rien se refuser ?

Le médecin, garçon studieux, déja célebre dans sa profession, connoissoit parfaitement le cœur humain & les foiblesses de la nature ; pouvoit-il manquer d'attaquer Cécile avec des armes triomphantes ? Cécile cependant ne s'abandonna point en imprudente ; elle voulut qu'un nœud sacré légitimât ses feux ; mais comment faire ?

les parens du médecin étoient avares, ceux de Cécile ne la donnoient qu'avec tous ses charmes. Le médecin pouvoit prétendre aux plus grands partis, à cause de sa célébrité, quoique naissante, & à cause des espérances du côté de son oncle; le moyen que ses parens consentissent à l'unir à Cécile qui n'avoit rien; il n'y falloit pas songer, les propositions mêmes auroient pu faire séparer les amans; mais comment toujours s'aimer, & ne jamais jouir? on ne résiste pas longtems à ce tourment. Le médecin juroit sans cesse à Cécile qu'il ne seroit jamais qu'à elle, Cécile qu'elle ne seroit qu'à lui : quoi donc, lui dit-il un jour, parce que de sots intérêts éloignent nos familles, nous ne serons pas maîtres de nos destinées! notre bonheur dépend de nous, & nous serions assez fous pour ne pas nous le procurer! marions-nous, Cécile. Une cérémonie ne peut rien ajouter à notre amour, elle est pour le monde; eh bien! nous satisferons ce monde quand nous en aurons le loisir; mon oncle ne doit pas vivre long-tems; (car je suis son médecin) je sais sans doute quel doit être le terme de sa vie, je n'ai qu'un frere qui s'est fait prêtre, je jouirai seul de la fortune de cet oncle, je serai mon maître; oui, belle Cécile, je vous en fais le serment le plus fort, je serai tôt ou tard votre époux; si vous m'aimez, ne différez pas mon bonheur; je vous adore.... je meurs.... voulez-

vous me causer le plus affreux désespoir ? On n'a jamais laissé mourir ce qu'on aime. Cécile, persuadée par tant de bonnes raisons, séduite par la force de l'éloquence, attendrie par la vive peinture des feux de son amant, agitée peut-être par ceux qui lui dévoroient l'ame ; pleine de confiance aux sermens, (étoit-ce là le moment de ne les pas croire sinceres ?) Cécile enfin permit à son amant de l'épouser sur le champ, & qui sait si elle ne l'épousa pas elle-même !

Nous les avons éprouvés, cher comte, ces plaisirs enchanteurs que goûtent *deux ames* d'intelligence, vous m'en épargnerez la peinture, & je lui substituerai à la place la réflexion que je fais aujourd'hui, c'est que je ne peux pas croire avec le vulgaire, que la défense les irrite & les rende plus sensuels. Depuis que les nôtres *sont* permis ; que nulle crainte, que nulle inquiétude ne les trouble, que le devoir les autorise, que le sentiment les renouvelle, que la délicatesse les conduit, que la volupté les nourrit, j'éprouve chaque jour qu'ils me deviennent plus *sensibles*.

Cécile les goûta avec son amant tels qu'ils étoient : une petite guinguette à un quart de lieue de la ville, la plus ignorée qu'on avoit pu trouver, étoit le lieu des rendez-vous : on s'y rendoit ordinairement les dimanches ; Cécile, *dans sa* coëffe enveloppée, entroit dans une petite allée, sans faire de question à personne, montoit un étage,

grattoit à la porte ; le médecin y étoit toujours le premier, il ouvroit à demi, Cécile se glissoit dans un sallon qui se fermoit tout de suite, & là, semblant ignorer qu'il y eût un univers, nos amans ne connoissoient plus qu'eux, méprisoient l'astre du jour, dont deux rideaux déroboient l'éclat.

Le demi-jour, les clartés sombres
Favorisent la volupté.

Jupiter, avec le bruit de son tonnerre, ne les auroit pas interrompus ; ils oublioient le ciel & la terre, ils ne connoissoient que le tourbillon de leurs plaisirs ; mais ils s'y égarerent. Cécile au bout de six mois reçut son amant en fondant en larmes ; il y en avoit déja trois qu'elle en portoit le sujet sans le savoir ; l'oncle, (malgré la science du médecin) ne mouroit point : que vais-je devenir, lui dit-elle ? la fable de toute la ville, méprisée, indigne de devenir votre épouse ! S'il est vrai que vous m'ayiez tant aimée, avouez tout à vos parens, obtenez leur aveu, & rendez-moi l'honneur que vous m'avez ravi. C'étoit justement à quoi le médecin ne pensoit plus : les feux bien allumés ne devroient jamais s'éteindre, ceux du médecin étoient considérablement ralentis ; dispensez-moi encore ici, mon cher comte, de vous faire une exclamation sur l'inconstance des hommes, vous m'êtes un témoin qu'ils ne se ressemblent pas

tous, & les égards que je dois encore à celui de qui je vous parle, ne m'en permettront pas même dans la suite de ce récit, qui en mériteroit bien davantage.

Quoi qu'il en soit, il n'aimoit plus assez Cécile, pour lui sacrifier son ambition & sa fortune; la pauvre Cécile ne s'apperçut pas qu'il ne lui donnoit plus que de mauvaises défaites; il s'excusoit sur ses parens; mais il étoit lui seul le coupable, il lui dit un jour : Cécile, mon oncle ne meurt point, & mon pere ne consentira jamais à notre mariage, rien ne me seroit plus sensible que votre déshonneur, il est un moyen sûr de le prévenir, sans vous exposer à encourir la haine de vos parens; j'ai des remedes certains pour vous ôter ces marques inquiétantes, & qui nous donneront le tems d'attendre un moment plus favorable pour assurer le bonheur de nos destinées. Après toutes les réflexions que pouvoit faire naître dans un jeune coeur une proposition de cette nature, tous les scrupules détruits, tout l'amour appellé au secours, & tout les autres expédiens trouvés inutiles, Cécile accepta celui du remede. Le lendemain son amant lui donna une fiole, pour en prendre la liqueur en se levant : on attendit huit jours pour en savoir l'effet, mais elle n'avoit pas opéré. Une nouvelle dose qu'on apporta, quoique plus forte, ne fut pas plus efficace; rien ne m'étonne davantage

dit le médecin ; une autre, ma chere Cécile, auroit pu en perdre la vie, mais vous avez le tempérament difficile à émouvoir ; je le vois, je vous en ferai une troisieme, à laquelle rien ne pourra résister. Cécile lui répondit avec son ton d'ingénuité ordinaire : vous m'avez ordonné de prendre cette liqueur avec d'autres simples que ma mémoire aura confondus, joignez donc une recette à cette troisieme prise, afin que j'observe toute la maniere de me conduire après & avant de la prendre : le médecin la servit comme elle le desiroit ; mais science fatale ! vous ne fûtes jamais si inutile ; Cécile à l'autre huitaine trouvoit qu'elle avançoit plutôt que de reculer. Son amant lui dit qu'il n'y savoit plus de remedes, qu'il avoit tout épuisé ; qu'il ne l'épouseroit jamais qu'après la mort de son oncle, & qu'on imagineroit les moyens d'éviter un scandale.

Il accompagna ces dernieres paroles d'un ton d'indifférence qui fit connoître à Cécile qu'elle ne régnoit plus sur le cœur de son amant : dérober à ses parens la connoissance de son malheur, c'étoit la chose impossible ; elle dit au médecin que le parti le plus simple qu'ils avoient à prendre, étoit celui d'aller faire leur déclaration en justice, que leurs conditions & leurs fortunes présentes étant égales, cette justice seroit leur protectrice & leur appui contre des parens obstinés ; jamais le médecin n'y voulut

consentir, il n'aimoit plus, & Cécile en demeurant convaincue, n'eut plus rien à ménager, elle le menaça d'en faire seule la démarche, & de le contraindre à remplir des sermens, sur lesquels seuls elle s'étoit abandonnée. Il imagina le tour le plus perfide pour se débarrasser de Cécile, & pour rendre vaine sa menace; dès le lendemain il lui dit qu'il avoit, à l'occasion de leur mariage, des choses de la derniere importance à lui confier; que la conversation qu'il devoit avoir avec elle demandoit une attention particuliere; qu'il ne voyoit que le lieu de leur rendez-vous ordinaire pour ce long entretien, & qu'il la prioit de s'y rendre le dimanche suivant de la maniere accoutumée, avant de faire éclater cette affaire. Cécile y consentit; & en effet, au jour nommé, Cécile part, arrive, gratte, on ouvre, elle se glisse, on referme; mais quel spectacle! une table de quatorze couverts délicieusement servie, & avec son amant, douze jeunes gens des plus élégans de la ville, parmi lesquels elle n'eut pas de peine à reconnoître plusieurs de ses adorateurs rebutés. O honte! ô désespoir! où se cacher? où fuir? Tous les moyens lui en étoient ôtés! quel étonnement! comment dût-elle envisager son amant? mais il la prit par la main: messieurs, dit-il, permettez que je vous présente mon épouse, ou du moins celle qui le sera bientôt. Le calme reparut sur le visage de Cécile, la

la rougeur qui venoit de le couvrir, n'en avoit qu'augmenté les charmes : tous les cavaliers débuterent par le ton poli, tous féliciterent le médecin, tous applaudirent à une union si convenable ; on servit, on eut soin de placer le médecin vis-à-vis de Cécile, & à ses côtés les deux jeunes gens les plus semillans : le repas commença par les éloges sur la beauté, l'encens est l'hommage le plus cher à la divinité, quelquefois elle s'en enivre, comment une foible mortelle pourroit-elle y résister ? Jolis propos, fleurettes, gaieté, rien ne fut épargné, couplets à la louange des heureux époux, rasades en leur honneur ; trop souvent, malheureuse Cécile, t'invita-t-on à y répondre, trop souvent ta joie te laissa succomber ! On prétend même que le secours de quelques prises de tabac mises méchamment dans son verre acheverent de la troubler. Quand le médecin la vit au point de déraison & d'éblouissement où il la desiroit : allons, Cécile, lui dit-il, en la prenant par la main, rien ne doit nous contraindre, montrons à ces messieurs que nous sommes d'heureux époux. La pauvre Cécile n'y voyoit plus : elle se laissa conduire sur un lit qui étoit dans un des coins de la chambre. Autel des plus parfaits plaisirs, devois-tu devenir celui du crime ? Cécile ouvrit les bras à son mari ; à demi-évanouie par le poison qu'elle avoit pris, ses sens voluptueux encore la

plongerent dans le plus grand égarement. Le médecin saisit ce moment délicieux pour faire place à un des convives, auquel un autre se substitua, puis un troisieme, un quatrieme; enfin, jusqu'à ce que la trop célébrée Cécile revint de son désordre; mais il n'étoit plus tems de s'en appercevoir, Cécile n'avoit plus de forces à opposer. Violence! doit-on vous nommer douce ou cruelle? car je ne sais point si dans ces momens forcés, nos sens ne sont pas obligés de se prêter, sans notre consentement même, aux biens qui ne semblent faits que pour eux; *si cela est*, trop heureuse Cécile, vous pûtes compter vos plaisirs par le nombre de vos convives, car aucun ne voulut vous faire de grace.

On la quitta, & le médecin avoit mis dans son marché que le soir même on iroit raconter dans tous les cercles que Cécile, la trop fiere Cécile, s'étoit enfin humanisée; qu'elle étoit venue d'elle-même prendre sa part d'une collation, où elle avoit été bien servie; que son début dans la galanterie valoit bien les grands exploits d'une ancienne; convenu encore que tous les chevaliers se nommeroient, qu'on chanteroit, comme impromptus, des couplets préparés depuis quelques jours pour cette scene, afin que cet éclat *réduisît* la misérable Cécile au dépit seul de son ivresse, & qu'après avoir été prostituée à douze étourdis, elle ne pût être reçue en justice à forcer le médecin de l'épouser.

Il ne faut point mettre à la gêne le coq ni le petit-maître, pour lui faire chanter leurs plaisirs : la défaite de Cécile fit plus de bruit ce soir-là même dans Dijon, qu'une bataille perdue par des souverains n'en peut faire dans toute l'Europe. Toute la ville en fut instruite, excepté les pere & mere de Cécile : ceux-là sont ordinairement les derniers à connoître les désordres de leurs enfans, comme les maris celui de leurs femmes.

Cependant Cécile regagna son logis.......... comme elle put ; qui la soutint ? Qui put éclairer sa marche ? Son désespoir sans doute & sa rage lui donnerent pour cela du courage ; on prétend que l'extrême plaisir & l'extrême chagrin dissipent les vapeurs du vin. Elle s'abandonna toute la nuit aux réflexions les plus ameres, toutes les passions l'agiterent tour-à-tour, la honte, la haine, la fureur.... l'ambition...... l'amour encore peut-être. Enfin, le jour vint lui ouvrir le jugement avec les yeux ; elle se leva, va tomber aux genoux de son pere, en les arrosant de ses pleurs : Je suis une malheureuse, lui dit-elle, si vous voulez me regarder avec tout le courroux que mon crime va vous inspirer ; oui, mon pere, j'ai oublié vos préceptes, j'ai perdu de vue toute la vertu que vous m'aviez inspirée, pour n'écouter que les sermens d'un parjure, que tout me portoit à croire sincere. Je porte le fruit & le repentir de ma faute ; si vous

n'examinez qu'elle, votre malheureuse fille se livre à vos coups, frappez, délivrez-vous d'elle, étouffez sa honte avec elle.

Cependant si elle pouvoit vous persuader qu'elle ne s'est abandonnée que pour assurer *sa* fortune par des nœuds légitimes, si elle *pouvoit* vous prouver qu'elle tient en main de quoi forcer l'ingrat qui la trahit, à tenir ses sermens & à remplir sa promesse, Cécile espéreroit encore la grace qu'elle demande à son pere.

Elle lui donna en même tems les trois fioles encore pleines que le médecin *lui avoit données*, avec l'écrit de sa main, & ne parla point à son pere de la derniere aventure de la guinguette.

Le pere de Cécile, après les reproches que sa colere lui dictoit, releva sa fille, examina ce qu'elle lui donnoit, la renvoya se tranquilliser jusqu'à ce qu'il eût pris son parti. Ce fut celui d'envoyer chercher quelques jours après le médecin sur le prétexte d'une maladie. Celui-ci ne fit aucune difficulté de s'y rendre, croyant avoir sa réponse prête, si le pere de Cécile entroit avec lui dans quelque explication sur le compte de sa fille; mais ce pere l'ayant fait entrer dans son cabinet, lui mit un pistolet sur la gorge, lui montra ses trois fioles & son écrit, le menaça d'envoyer chercher un commissaire pour le *dénoncer* & pour le faire pendre, comme destructeur du genre-humain & de sa propre race, s'il n'envoyoit lui-

même chercher ses parens dans la minute, pour conclure son mariage avec Cécile. Tu ne sortiras d'ici, lui ajouta-t-il, que pour être traîné dans les cachots, & delà à la mort.

Le médecin sentit bien que la justice ne pouvoit pas lui faire grace avec des preuves aussi manifestes ; il fit venir son pere & son oncle, à qui il exposa l'extrêmité où il étoit réduit ; ses parens aimerent mieux lui voir épouser une fille sans biens, que de l'exposer à la rigueur des loix. Le contrat se passa le même jour. Le pere de Cécile voulut que le médecin ne sortît de son cabinet que pour mener sa fille en plein midi à l'autel ; il y coucha jusqu'à ce qu'on eût obtenu les dispenses ; tout cet arrangement avoit été secret ; à huit jours delà toute la ville vit paroître le médecin, dans la cathédrale, à la plus belle heure du jour, tenant Cécile par la main, & recevoir avec elle la bénédiction nuptiale, en présence même des jeunes gens qu'il avoit priés de collationner avec Cécile, & de publier les faveurs qu'il leur avoit procurées lui-même ; on ne publia pas les puissans motifs qui pouvoient l'y déterminer, les brocards fondirent sur lui de toutes parts, les poëtes émousserent leur veine. Cependant Cécile lui parla sensément. Ne faites de reproches qu'à vous-même, lui dit-elle, vous avez voulu trahir, par le crime le plus noir, une fille crédule qui vous aimoit de bonne foi, & qui vous adore encore ; considérez que tout ce

qu'elle a fait d'abord, c'étoit sur la foi de vos sermens, que ce qu'elle a fait dans les suites, c'étoit pour vous acquérir ; le reste est votre ouvrage, elle oubliera tout, si vous voulez tout oublier. Elle est prête à bien vivre avec vous, & à vous donner, par une conduite plus réguliere même que mille autres, les preuves les plus sinceres de son attachement & de son amour.

Le médecin reconnut tous ses torts. Cécile n'avoit perdu aucun de ses charmes, le mal étoit fait, il n'y avoit point de fiole qui pût servir de remede ; il embrassa son *épouse, alla exercer sa* profession dans une autre ville, pour se soustraire aux risées de tous ses compatriotes ; il a vécu en bon mari avec Cécile, & cette Cécile-là, mon cher comte, étoit ma mere. Je suis le premier fruit de cet amour, je ne crains point de vous l'avouer ; Lescaut, le garde du roi, n'est venu qu'après moi, ainsi que deux autres enfans qui sont morts ; voilà l'événement qui fit passer mon oncle l'abbé, frere du médecin mon pere, à l'Amérique, pour y être aumônier ; après cette naissance, étonnez-vous des tendres sentimens que vous avez trouvés dans mon cœur. Mais non, je ne les devois pas tant à la nature, qu'au mérite de toute votre personne, qui me les a inspirés, & qui remplira toute ma vie du plus fidele attachement & de la plus vive tendresse.

Fin de la quatrieme & derniere partie.



